LA VIE SPIRITUELLE

N° 399 Octobre 1954

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

HENRY BARS. LE CHRIST DANS LA LITURGIE 227

La liturgie est le lieu privilégié de la rencontre avec le Christ Elle nous donne seule toutes les dimensions de Son mystère : Incarnation, Rédemption et Gloire; seule elle nous en fait pressentir l'humilité terrestre et la splendeur trinitaire, dans un acte simple d'adoration que traduit à merveille cette conclusion des oraisons : « Par Notre-Seigneur Jésus, le Christ, ton Fils, qui avec toi vit et règne dans l'unité de l'Esprit-Saint, Dieu. »

LA PURIFICATION DU CŒUR

DOM GEORGES LEFEBVRE, O. S. B. LA PRIÈRE 240

La prière est une rencontre personnelle avec le Christ. Elle n'est pas connaissance abstraite, elle suppose au contraire un engagement de tout l'être, une libération préalable de notre égoïsme, une purification de l'âme qui nous rend sensible la pureté de Dieu. La prière devient parfaite union d'amour et de grâce selon le mot de saint Jean de la Croix lorsqu'elle se réduit, en définitive, à la pure adoration de la volonté de Dieu.

LOUIS-ÉTIENNE RABUSSIER, S. J. ORAISON D'UNION (II).... 251

Voici la deuxième partie d'un ensemble de textes du P. Rabussier que La Vie Spirituelle *a déjà commencé à publier (cf. novembre 1953). Faisant suite à l'article de Dom Lefebvre, ce texte développe la doctrine éternelle de la nécessaire purification du cœur pour s'unir au Dieu vivant et saint.*

HÉLÈNE LUBIENSKA DE LENVAL. LES DIALOGUES DE SAINTE CATHERINE DE GÊNES 263

Voici un ensemble de textes de sainte Catherine de Gênes qui nous retracent l'itinéraire spirituel qu'il plut à Dieu de lui faire suivre. Voie de dépouillement et du don sans retour jusqu'à « la porte du vrai et parfait amour ».

CHRONIQUES

APOSTOLUS. Celui qui n'aime pas 271

La haine, la mort, le meurtre, s'infiltrent dans les cœurs pour les fissurer d'imperceptibles refus d'amour. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort.

QU'EST-CE QUE...

J. BONDUELLE, O. P. La « dévotion »? 274

Les auteurs spirituels sans imagination ni culture ont répété certains mots du langage spirituel en leur faisant perdre toute leur puissance. Le P. Bonduelle s'attache à restaurer les divers sens du mot dévotion dans l'histoire de la théologie et du sentiment religieux : il nous rend un trésor perdu.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

H.-D. BÉCHAUX, O. P. Un départ pour le ciel 280

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 296.

LE CHRIST DE LA LITURGIE

Qui est le Christ ? depuis si longtemps qu'il est parti les hommes se le demandent, même quand ils en ont le moins l'air. Un croyant, un fidèle, n'a pas nécessairement sa réponse prête. Ce ne sont pas les renseignements qui lui manquent : il en est submergé.

Les plus avisés le cherchent dans ses paroles, dans la sacramentalité de son Église, dans ces pauvres qui sont lui. Et de leur expérience, à la longue, se forme une image de lui, qu'ils réussissent parfois à nous transmettre imparfaitement : c'est leur Christ et ce peut être le nôtre. Mais toutes ces images, même les plus bouleversantes et les plus fidèles, ont les caractères du miroir qui les a reflétées.

Il s'est fait voir ici et là, à des privilégiés, moins souvent que sa Mère : on dirait qu'il la délègue, qu'il se réserve. Et ces manifestations portent dérisoirement le style périssable d'un temps.

Ici seulement, dans la liturgie, je distingue une figure qui traverse les âges : *Christus heri et hodie ipse et in saecula.* L'y faire voir est autre chose : ce ne sera encore qu'un reflet dans un autre miroir. Si quelques regards s'y arrêtent, puisse-t-il les inviter à se lever vers la présence offerte à tous.

Si j'avais connu le Christ aux jours de sa chair, je ne séparerais pas son être mystérieux des traits sous lesquels je

l'aurais vu et touché. Je ne puis séparer le Christ que l'Église m'a enseigné des syllabes de la langue sacrée : le Christ de la liturgie, c'est son nom proféré de la terre au ciel, avec l'autorité du mandat sacerdotal et l'efficacité de l'action sacramentelle. Il est appelé dans un cri tranquille à remplir ici, entre les hommes distraits d'eux-mêmes et Dieu omniprésent, sa fonction sacerdotale. Il est nommé et il est là. Il ne vient pas, il ne descend pas, il ne se rend pas à l'appel. Il est cet appel même et c'est la première forme de son sacerdoce.

La crainte estimable de se payer de mots, jointe à un rationalisme parfois inconscient, fait méconnaître les ressources spirituelles du langage. Ce ne sont pas tous ceux qui disent « Seigneur ! Seigneur ! » qui entreront dans le Royaume. Mais aussi nul ne peut dire Jésus Seigneur sinon dans l'Esprit-Saint. Ce nom n'est pas lettre, il est esprit, parole. *Tout ce que vous demanderez au Père en mon Nom. — Là où deux ou trois sont réunis en mon Nom* : manière de parler sans doute, mais plus réaliste et plus profonde que nos rhétoriques. Également étranger au mot-talisman dont se berne la pensée-magique et au pur signe logique du rationalisme, le langage liturgique ressemble à l'homme : il est sacrement.

Israël le savait bien et il avait pour le Nom de Dieu une singulière révérence, que l'Évangile n'a pas amoindrie mais irradiée. Celui qui proclame la Nouvelle est la Parole de Dieu : mais entre tous les modes de la parole le Nom est unique. C'est pourquoi aussi on n'aura jamais fini de le dire. Et comme il dit le Nom de Dieu, le Christ a son Nom, ou plutôt il est ce Nom. Déjà le mot de Parole, commun dans notre usage, accède à l'unicité pour nous ouvrir l'être de celui qui vient à nous. L'Écriture ou la piété de l'Église ont pareillement élevé beaucoup d'autres mots : le pape Damase en a fait entrer plus de quarante dans un poème sans les épuiser. Mais aucun n'est pur, ils ont tous servi ; notre langage, à la fois pauvre et foisonnant, ne sait rien réserver : d'autres hommes ont été appelés Jésus, d'autres ont été dits Christs ; Fils est emprunté à l'analogie humaine et Seigneur est emprunté par elle. C'est rassemblés que, rayons disjoints d'un

foyer invisible, ils nomment ce foyer : notre Seigneur Jésus le Christ Fils de Dieu — le seul auquel il convienne d'être présent par son nom, d'être évoqué en étant invoqué.

Ceci même n'est pas entièrement juste : nous l'invoquons moins qu'il n'est notre invocation. Une faible préposition transperce les mots et les soulève.

A la question : « Qu'est-ce, enfin, que la liturgie ? » il me fut autrefois répondu : « Rien d'autre que la médiation du Christ. » J'ai mis vingt-cinq ans à prendre possession de cette réponse, et sans doute n'ai-je pas fini, mais dès le premier instant j'y avais adhéré de tout mon être. Les physiciens auront beau changer l'imagerie du monde, rien n'empêchera sans doute cette médiation de s'exprimer encore par l'échelle de Jacob où les anges, montant et descendant, s'effacent devant le Fils : il vient, dans la création dont il est le continuel ouvrier ; avec l'insatiable désir de voir Dieu que l'Esprit sème au cœur des hommes, il remonte vers son Père ; lumière prophétique, il revient et il rapporte en haut les premières offrandes balbutiées ; il se fait homme enfin et introduit en Dieu son humanité. La liturgie reprend et résume toutes ces voies d'aller et de retour dans l'acte unique de la transsubstantiation-oblation, qui lui-même aspire à la seconde venue et à l'entrée de l'Église entière dans la vue de Dieu.

Hôte et compagnon, voyageur qui marche près de nous et nous explique les Écritures, vie que nous respirons — rien n'est qu'avec et en lui. Mais l'Église répète indéfiniment et ressasse : par lui. Il est la route immobile qui nous porte et le mouvement l'une vers l'autre de la miséricorde et de la vérité.

Si un peintre essayait, dans une seule image, de représenter intégralement le Christ — sans négliger ni la Croix, ni la Gloire, ni l'itinéraire terrestre, ni le jugement, ni l'origine incréée — une image aussi composite aboutirait à un résultat fort décevant. Mais ce qui ne peut être dessiné par juxtaposition dans l'espace peut fort bien être nommé d'une seule émission de voix, et l'instinct intelligent de la prière chrétienne a mûri dans son premier âge le rythme de l'arche

que la Croix charpente, qui joint l'une et l'autre éternité, la première gloire dans le sein du Père avant l'Incarnation à la gloire du Ressuscité assis à sa droite :

par
notre seigneur
jésus le christ
ton fils
qui
avec toi
vit et règne
dans l'unité de
l'esprit saint
dieu

Jésus, nom d'un homme dans le temps, né de tels parents et mort à telle date, connu de la chronique locale — d'un homme dans l'histoire, qui a forcé l'attention des philosophes et des Césars, sur lequel on a écrit — d'un réformateur religieux, faisant irruption et bouleversant tout par la nouvelle qu'il annonce : une Bonne Nouvelle — ce qui casse le monde en deux et oblige les hommes de partout à compter à partir de sa naissance, à compter avec lui.

Jésus, nom de l'homme par excellence, fils de Marie, fils de David, achevant en sa personne tout un peuple mis à part, réalisateur des prophéties, promulgateur des béatitudes, prédicant et pèlerin de routes qui font battre le cœur, assis au bord du puits où las il attend la Samaritaine et toi et moi, persécuté par Caïphe et Saul, trahi par Judas et Pierre, passant en faisant le bien, comblant par sa passion et sa mort la faim des pauvres, reconnu et proclamé avant et après sa mort par ses disciples comme propre Fils du Dieu vivant, ainsi qu'il a témoigné lui-même l'être devant ses juges et attesté comme tel par les martyrs.

Jésus, nom secrètement accordé à l'intimité et à l'enfance — celle de l'âge et celle de l'âme —, agréant les épithètes de « bon », « doux », « petit », « ami », qui spontanément le sollicitent, — boudé peut-être pour cela par nos frères de la Ré-

forme, — incorruptible pourtant par les sucreries de la puérilité dévote,

> Quand saurai-je le dire avec la multitude,
> Ce nom de lait, ce nom si naïf qui dénude
> Vos rires de squelette, ô gens intelligents ?

Mais pour l'intelligence véritable, nom substantiel qui révèle la mission du salut : « Je ne m'appelle pas celui qui damne. Mon nom est Jésus. » Et pour cela, Nom seul honoré d'une fête, au son duquel tout front s'incline et tout genou fléchit, car il n'en est pas d'autre par lequel nous devions être sauvés.

Comment expliquer alors que la liturgie ne lui donne pas toujours ce nom et le lui donne rarement seul ? La raison est peut-être double : son caractère intime, surtout quand il n'est pas accompagné, convient moins à cette fonction solennelle ; et l'idée du salut, toujours présente, est ici hiératiquement prise dans l'état transhistorique du Sacré, de l'Oint, du Christ-Seigneur.

Le Curé d'Ars s'étonnait que son calice ne lui brûlât pas les mains. Nous pourrions nous demander comment ce Nom ne nous brûle pas les lèvres. Autant le nom de Jésus est rassurant, autant celui de Christ est redoutable. Christ est l'Homme-Dieu, Celui qui n'existe pas en dehors de Dieu. Christ est l'Homme ruisselant du Verbe en lequel il subsiste : tel il apparaît à Noël procédant de l'abîme incréé, tel il s'y enfonce quand la parole sacerdotale articule le *Per Christum*, et le puissant arôme de l'huile du sacre envahit toute l'Église.

Le sens populaire, moins sûr ici que quand il s'agit du nom de Jésus, restreint le sens du titre sans toutefois le dénaturer : un Christ, pour lui, couramment c'est un crucifix. Mais, si le chemin du sacre passe par l'homme de douleur, c'est pourtant par deux moments de gloire que Jésus est fait Christ comme il est fait Seigneur : et ces deux titres sont communément associés par la liturgie.

On peut regretter la majuscule du possessif et le trait d'union qui ont fait de « Notre-Seigneur » une expression fade et vite désuète, estompant à la fois la possession et la seigneurie au lieu de les accentuer. Il est notre Seigneur parce qu'il est un maître pour nous et que nous sommes ses sujets. Mais il l'est aussi parce que l'un des nôtres, à vrai dire la seule réussite de notre espèce — « la terre a donné son fruit », « et Dieu ne s'en repentira pas » — dont nous sommes justement fiers, un homme et non un ange. Il est le Seigneur des anges et de l'univers, mais il est notre Seigneur et sa seigneurie descend sur nous : *ad societatem supernorum civium perducat nos rex angelorum.* Du Christ Seigneur la majesté se répand sur l'Évêque et une sorte de céleste courtoisie informe tout l'univers liturgique. Il y a de la puérilité à voir dans cette attitude révérentielle une survivance de conditions sociales révolues : comme si la noblesse tenait à des régimes historiques, comme si elle n'était pas le reflet dans l'esprit créé de la transcendance divine !

Plus digne d'attention serait le besoin de tendresse et de familiarité de certains : ils se sentent à l'étroit dans l'hiératisme liturgique, leur Jésus ne coïncide pas tout à fait avec le Pantocrator. Mais la liturgie ne rejette pas leur vœu, elle reflète tout ce qu'en deux mille ans l'Église a pensé, vécu ou simplement admis du Christ : touchant aux extrêmes elle dispose avec miséricorde toutes ces impressions spirituelles, leur assigne à chacune son ordre et n'admet au plus près du centre de sa vision que ce qui ne passera pas.

Et l'amour n'en sera pas moins comblé : notre Seigneur est « ton Fils ». La liturgie primitive, comme la première église de Jérusalem, disaient aussi *puer tuus*, ton enfant. Et ce titre davidique, s'il accentue peut-être le rôle ministériel de Jésus, d'ailleurs souligné maintes fois par lui-même, ne laisse pas davantage dans l'ombre la tendresse du Père pour lui. C'est cela qui importe : il est le Bien-Aimé et il l'est deux fois, comme Unique et comme Premier-Né, parce qu'il est l'image du Père et parce qu'il fait tout ce qui lui plaît. Il est

avec Toi, dit l'Église transportée. Comme Fils il vit de ta vie et comme Seigneur il règne ton égal. Vous êtes Un dans la mutuelle respiration de votre sainteté, elle-même Personne et la plus mystérieuse de vous trois.

Érigée, gravée, brodée, dessinée par la main, la Croix est partout : sur nos autels, nos vêtements, les vases, dans nos gestes — et ce qui est partout on finit par ne plus le voir. Elle n'est pas si apparente dans le tissu de la parole liturgique : elle en occupe la profondeur et comme la moelle, sans aucun dolorisme. Aux jours de la Passion, quand elle s'élève, c'est un étendard, c'est un trophée, c'est un mystère éclatant : *fulget mysterium !* c'est un arbre vivant et qui fait vivre. Cette image de l'arbre conduit à un sens plus intérieur et moins visible.

Dans quelques missels le T initial du canon romain — *te igitur, clementissime Pater* — est une potence que soutient Dieu le Père et qui supporte elle-même le crucifié. Ainsi le pronom invocatif devient l'instrument du salut et le Fils est suspendu au Toi éternel qu'il dit, que nous disons par lui. Mais ce n'est pas au calvaire et dans la douleur que commence cette invocation et elle ne s'y termine pas. Verbe en qui le Père s'exprime, il est aussi parole dite au Père : amour d'égalité dit éternellement, prière dite dans le temps avec et pour nous et qui nous élève nous-mêmes jusqu'à l'égalité de l'amour. Le même amour qui fonde le monde racheté édifie le monde naturel et la liturgie ne se lasse pas d'appeler *conditor* l'enfant de Noël serré dans ses langes, comme le condamné du vendredi saint. Et on se souvient que les gens de Nazareth, pensant à Joseph, appelaient Jésus le fils du Charpentier. Fils du Créateur et son ouvrier, son Bien-Aimé et l'exécuteur de son vouloir, le Christ apparaît alors dans toute sa taille.

Immense — non-mesuré, mesurant tout — étayant de sa carrure les mondes et les temps, il se tient debout à travers l'Église en marche, lui immobile, tout proche, très évident et qu'on ne peut toucher. Il juge, mais en son cœur, et la sentence qui déjà colloque chaque homme, toute l'histoire à sa

place, reste suspendue. Ses lèvres sont scellées, la grâce est répandue sur elles. Il a parlé et nous entendons ses paroles par mémoire. Maintenant il se tait aussi imperturbablement que devant Hérode, mais c'est Hérode qui est jugé. Il n'a rien à nous dire sur tout le détail du temps entre son départ et son retour. Il ne verse pas telle goutte de sang pour quiconque. Même l'impropère « Que t'ai-je fait? » s'adresse à tout le peuple pécheur. Mais nous sommes devant lui des personnes et il sait ce qu'il y a en chacun de nous. Il vit et règne. Et pourtant il attend, il écoute le Temps qui s'avance et le juge à mesure. Son regard d'homme est fixé sur la face de son Père où s'inscrira le jour et l'heure : il est Temps ! le Temps est venu !

Qui venturus est : cet aspect du Christ n'est pas le plus apparent, au moins dans la liturgie quotidienne, mais il commande réellement les autres. Les fêtes ne sont pas seulements des commémorations, ni même de simples renouvellements, mais des anticipations et des approches de la Naissance, de la Pâque du dernier jour. On le sent bien dans l'Avent qui est, au début de l'année, comme une poussée vigoureuse, un réveil et une reprise d'élan vers le Christ, et un effort pour le faire venir.

C'est dans le dynamisme de cet appel que se comprend le *Qui erat,* le vaste rappel de cet hier où le Christ était parmi les hommes, l'œuvre de mémoire accomplie par l'Église en conformité avec l'ordre reçu : « ... en mémoire de moi. » — « C'est pourquoi, Seigneur, nous souvenant... » Ceci est la pointe extrême où l'Église, se remémorant tout ce qu'elle a appris du Christ, coïncide avec ce qu'il a lui-même vécu : renversant l'image du philosophe, on dirait volontiers que la pointe de l'effectivité réalisatrice ne fait qu'un ici avec le centre de l'unicité affective et personnelle. Identique et fidèle à soi-même, l'Église ne joue pas le mystère de la Pâque, elle le perpétue, atteignant par les gestes qu'elle fait et les mots qu'elle prononce l'être d'un acte qui s'enracine dans l'histoire et l'enveloppe : car elle, Église, était là dans les apôtres, elle a vu et elle revit.

Autour de ce centre se disposent les divers plans de la

mémoire, depuis le plus proche — celui des événements du salut : Passion, Résurrection, Ascension, à quoi il faut joindre la Mission du Fils expressément mentionnée par l'anaphore primitive — jusqu'au plus lointain : celui des préparations et des figures, en passant par celui des aventures, des actes et surtout des enseignements de Jésus que rappellent les péricopes évangéliques. Tout ce passé, exactement consigné et transmis selon sa teneur historique, puissamment aspiré par une Fin énigmatique et pourtant certaine, dure et se rassemble et s'actualise dans le double maintenant : celui du temps qui sans cesse avance, que soutient et fait avancer le maintenant immuable de la-gloire. Si, quand nous nous tournons vers l'histoire, la péripétie angoissée de l'Église se développe à notre regard, l'acte liturgique nous fait remonter d'un seul coup vers la possession pacifique du Ressuscité qui l'assume.

Le Christ de la liturgie est le consécrateur du Temps. On trouve de l'emphase à ces « siècles des siècles » dont la liturgie est généreuse. Israël, qui les a légués à l'Église, n'était pas métaphysicien. Mais il avait la longue expérience de l'attente, de la patience et de l'impatience et un génie lyrique apte à les exprimer. Quand la phrase grégorienne pénètre de sa gravité paisible tous ces siècles adoptés déjà par la langue de Rome, les fidèles d'occident reprennent à leur compte la course de la synagogue vers un Messie qu'elle espérait, qu'elle n'a pas reconnu, mais qui revient vers elle et vers eux.

Éternel, toi qui ne cours point,
Toi qui agis dans la possession et prends en pitié dans le bonheur,
regarde cette frémissante poussière du Temps qui est née de ton présent et de ta plénitude :
elle s'écoule, extasiée, dans le sablier des âges, incapable de se retenir et de se devancer — mais tu l'as faite
et tu as mis en elle, pour qu'elle te reflète et te devine, Toi qui es, un rayon de mémoire.
Tu l'as saisie tout à coup, Sagesse de toi-même issue, pour

en éprouver et en racheter le vertige ; tu es entré tout vivant, Éternel, dans l'Histoire et dans la Mort,
sacrant le Temps par ta venue.
Tu ne décevras point la promesse que tu nous as faite et tu honoreras le gage que tu nous as donné,
mais accorde-nous de toucher, dès ce monde, dans la nuit de la Foi, ta présence à ce monde
et le Présent où tu vis, aimes, reposes,
Père, Fils, Esprit.

Le Christ n'est pas un souvenir, il n'est pas une idée. Il est présent, il est, dans son Corps et par lui.

Toutes les révolutions temporelles, du jour et de la semaine et de l'année s'inscrivant l'une dans l'autre, ordonnent suivant une gravitation qui a pour principe l'Incarnation et pour aboutissement l'Eucharistie le sacrifice du Corps et du Sang du Seigneur. Mais la vertu de la transmutation instituée à la Cène est telle que tout ce qui en prépare, accompagne et consomme le renouvellement, participe de son être sacramentel. L'*Opus Dei* pris intégralement est vraiment *Corpus Christi* : parole et chant de l'homme en lesquels prend corps, une nouvelle fois et d'une autre manière, la propre Parole personnelle de Dieu. La véritable monstrance de la présence réelle, la voilà, fondue de l'or le plus pur du langage à travers le temps. Et il n'est pas difficile de reconnaître cette figure qui la tient, disparaissant dans sa lumière : c'est l'Église et c'est Marie. *Ipsa enim portat Regem gloriæ novi luminis; subsistit Virgo, adducens manibus Filium ante luciferum genitum.* Parole issue d'un cœur pur, cire d'abeille, chair adamique née de l'Ève sans péché, intacte à la Présentation, ouverte et scellée des cinq blessures dans la nuit de la Résurrection.

Il y a trois manières dont le monde est sacrement. La première est celle de la création, quand toutes choses reçurent le vestige divin, en étant : elle s'évanouit plus ou moins complètement dans les diverses manières que l'homme invente de les rendre phénomènes. La troisième sera celle du nouveau ciel et de la nouvelle terre, quand l'Esprit aura

achevé de couver les eaux et que tout sera consommé dans le bien. La seconde la prépare et reconquiert ce qui avait été perdu de la sacramentalité naturelle, appelant ce monde qui gémit et enfante à porter le Verbe et à dire le Fils. Rythmes et métaphores du poète, amour de l'homme et de la femme ; palmes un matin triomphales, surgeons de l'arbre de la Croix, brûlées au bout d'un an pour que de leurs cendres ressuscite la vie du Fils en nous ; pierres taillées, jointes, lavées et ointes pour le temple et pour l'autel ; eaux courantes ; fruit de l'olivier. Vigne et Blé pour le Corps et pour le Sang.

L'eau est partout : il le fallait pour que tout homme fût lavé.

La vigne, disent les ethnologues, suit les progrès du christianisme. Que serait-il arrivé, demandent les esprits acérés, si le christianisme était parti de Chine ? Mais l'Incarnation s'est faite en Palestine, dans une race, dans une langue, dans un Sang. L'Église tient au pain et au vin comme elle tient à Abraham.

Le sang, sacrement naturel de la vie et, répandu, signe de la mort ; le vin qui désaltère, exalte, fait battre le cœur et monter sous la peau le flux pourpré ; le sang qui est appelé généreux comme le vin, écarlate des martyrs et des cardinaux ; le vin que le Seigneur ne boira plus avant de nous avoir réunis à lui chez son Père ; le sang figuratif dont le peuple était aspergé en signe d'alliance, et plus tard

> Terre, Océan, Astres, Univers
> De quel fleuve sont-ils lavés !

le beau sang vermeil dont le nom seul enivrait Bossuet, sacramentellement séparé du corps du Christ pour la mémoire efficace de son sacrifice et de sa mort, emplit la coupe de l'Église.

Les fidèles ne communient plus sous le signe du vin et c'est dommage. Mais nous avons tous été mystérieusement inondés de ce sang, et c'est par lui que nous avons été incorporés au Christ. Il ne coule pas en nous physiquement

comme celui de nos pères et pourtant c'est tout autre chose qu'un symbole poétique ou juridique. Plus que d'Abraham, notre patriarche, il descend de la blessure miséricordieuse ouverte au cœur de la Trinité.

Dans le silence auguste, substantiel, qui succède à l'ouragan du Trisagion, il se fait comme une décantation de la prière. L'espace liturgique est un vase de solitude entre les Églises à genoux. Le Fils retourne vers son Père, le Fils est envoyé à son Corps.

Le monde est un désert à travers lequel s'avance un peuple. Son tabernacle s'érige partout où il s'arrête : il est lui-même ce tabernacle. Peu de vivants empiriques, une foule de vivants transcendants, qui ont « passé au delà » et ne demeurent sensiblement avec nous que par leur cendre dans la terre et leur nom dans la mémoire. Mais il y faut ce commencement ou ce reste : *Là où deux ou trois seront réunis en mon Nom...* Et il y faut l'autel, le sacerdoce.

L'autel engendre l'Église, le Corps du Seigneur. De tout âge et de toute nation, hommes et femmes montent vers l'autel, vers l'Agneau qui repose, terrestre et céleste, découvert et caché, dans l'innocence et l'oblation. Le Corps s'accroît, lentement, peu visiblement, monte vers la plénitude de son âge.

L'une après l'autre les apparences, les « espèces » sacramentelles, viennent secourir, éclairer la foi — signes pour le Christ Seigneur. L'une des plus glorieuses est l'eau pure de la nuit dont il émerge. C'est dans la nuit qu'on l'attend, comme c'est dans la nuit qu'il est venu. A sa manière ample et grave, la liturgie suggère des correspondances, éveille des reflets dans ce sombre miroir : la Nuit figure la mort, et Dieu même, et la Fontaine où nous sommes réengendrés.

Dans la figure de l'enfance, le Fils sort de la bouche du Père et du sein de Marie, il naît innocent de la nuit incréée et du sang obscur des patriarches. A Pâques, c'est la bouche de la mort qui l'enfante et la terre qui trois jours l'a porté comme son fruit. L'enfer le rend, la terre le rend, la mort le

rend. Il sort, baptismal, de toutes les nuits créées, et dans la force de la jeunesse : l'eau du salut jaillit de son corps éclatant et cette nuit pascale est la forêt où les cerfs bramент, se hâtant vers les sources. Mais déjà, mystérieusement, le baptême était associé à la Nativité : l'eau du Jourdain était celle des Noces vers lesquelles se hâtaient les Mages, comme le vin des Noces figurait le sang de la Croix.

Les deux grandes nuits chrétiennes se répercutent d'année en année et renvoient de l'une à l'autre, comme les cloches dans la campagne et comme l'écho d'un torrent. Et chacune s'entr'ouvre comme un monde qui finit. S'entr'ouvre et se referme. C'est un jour et ce n'est pas le Jour.

Comme le moine aux prises avec sa psalmodie, entre deux bols de sommeil le fidèle qui se retourne sur sa couche reprend conscience et pense au Retour :

« Amen ! Viens, Seigneur Jésus !

« — Oui, je viens bientôt. »

HENRY BARS.

LA PRIÈRE

Une union d'amour et de grâce.
SAINT JEAN DE LA CROIX.

LA prière est essentiellement un contact avec Dieu : d'une manière ou d'une autre, elle est toujours une recherche de la présence de Dieu, d'une rencontre personnelle avec lui.

La prière ne saurait donc être un pur exercice de l'esprit : un simple effort d'attention, de réflexion pour mieux discerner le sens d'une vérité dont nous voudrions nous pénétrer davantage. Elle est quelque chose de plus vivant, de plus concret aussi ; l'homme, sa personne vivante et concrète, s'y trouve engagé tout entier.

C'est pourquoi, pour comprendre la vraie nature de la prière, en ce qu'elle a de plus essentiel, il convient d'abord de la distinguer de diverses activités qui sont très proches d'elle, si proches d'elle que, créant une atmosphère de laquelle elle ne saurait guère être totalement absente, elles sembleraient facilement ne faire qu'un avec elle et nous en viendrions plus ou moins à les confondre.

C'est ainsi, par exemple, que l'étude de la théologie, ou une lecture spirituelle faite d'abord dans le but de s'instruire, de mieux connaître les bases doctrinales de la vie intérieure, ou les lois de son développement, ne sont pas, de soi, une prière, et pas davantage un travail de réflexion, de « méditation » dans lequel nous cherchons d'abord à enrichir notre esprit, à mieux connaître une vérité, à pénétrer le sens d'un mystère. Que de telles activités conduisent à la prière, et même y conduisent si efficacement qu'il

est difficile de s'y livrer d'une façon droite sans qu'elles s'accompagnent plus ou moins de prière, cela ne fait aucun doute : placée dans cette atmosphère de pensée, mise en présence de ces vérités qui sont pleines de lui, l'âme sentira que s'éveillent en elle des mouvements qui l'élèvent vers Dieu et lui font atteindre un certain contact avec lui ; mais ce contact, cette rencontre de personne à personne est seule vraie prière, et l'âme ne pourra y parvenir sans éprouver le besoin de le chercher pour lui-même, d'abandonner pour lui les moyens qui ont pu y conduire, d'y demeurer enfin en solitude et en silence.

Cela n'enlève rien à la valeur de ces moyens sans lesquels le but auquel ils nous ont fait parvenir n'aurait pas été atteint, mais cela nous invite à ne pas nous faire une idée de la prière qui soit trop à l'image et ressemblance de ces voies qui y ont mené, à ne pas trop la concevoir à la manière d'un simple exercice intellectuel : un effort de réflexion comparable aux autres activités auxquelles s'exerce notre esprit.

Car ce serait minimiser singulièrement la prière et combien méconnaître ses exigences !

La prière, avons-nous dit, est une rencontre avec Dieu, un contact personnel avec lui : une rencontre de personne à personne dans laquelle chacun se sent ouvert à l'autre ; vraiment, en communion avec lui. Nous appelons cela s'aimer, mais trop facilement ce mot évoque pour nous d'abord un sentiment, une émotion qui peut accompagner l'amour, mais n'est pas l'amour. Celui-ci est avant tout, il est essentiellement don de soi, gratuité. C'est l'idée de gratuité qui en révèle la nature profonde, ce qu'il y a en lui d'infiniment pur et délicat, mais aussi, dans sa richesse même, d'infiniment dépouillé.

Nous ne saurions le comprendre sans entrevoir quelle réforme de nous-même — de notre moi égoïste et fermé, enserré en tant de liens et incapable d'échapper à lui-même — est exigée par une telle ouverture à un autre, quel qu'il soit, mais surtout à cet Autre qui est la plénitude du don et de la gratuité, qui est l'Amour même.

La grâce de la prière ne peut donc s'épanouir en notre âme sans accomplir peu à peu comme une refonte de tout nous-

même ; c'est notre être tout entier qui y est engagé ; ce sont nos dispositions les plus intimes, les plus foncières qui vont se trouver transformées. Cette dureté élémentaire de l'égoïsme devra céder, elle qui sclérose tout en nous, qui inspire, sans même que nous en ayons conscience, nos jugements et nos actes, depuis nos réactions premières les plus irraisonnées jusqu'à ces prises de position bien délibérées dont nous croyons discerner les motifs et dont nous ignorons seulement à quel point elles sont commandées d'abord par cette orientation première qui donne, à l'avance, sa place et son sens à chaque chose dans la perspective où l'égoïsme nous la fait voir.

C'est tout cela qui devra faire place à une attitude nouvelle, à quelques dispositions fondamentales très simples que nous aurons appris à aimer, qui seront devenues le mouvement le plus profond de notre âme, la joie et la lumière de notre vie parce que, dans la prière, nous aurons éprouvé combien elles sont bienfaisantes, combien elles nous délivrent de nous-même et nous ouvrent à Dieu ; combien, dans la mesure où elles s'expriment en chacun de nos actes, de nos jugements, de nos réactions les plus spontanées, toutes choses prennent une couleur nouvelle, tout devient clair et limpide et nous nous voyons libérés.

Une semblable libération intérieure ne peut être que le fruit de la grâce qui nous pénètre, nous éclaire et nous fortifie. A cette grâce, sans doute, il faut se montrer attentif et la première forme que revêtira cette attention sera un effort pour orienter notre esprit vers Dieu. Mais si nos pensées, « nos appréhensions et intelligences », peuvent nous aider en cela, néanmoins, pour élevées qu'elles puissent être, elles ne sauraient, non plus que « les consolations ou sentiments spirituels, les douceurs ou communications savoureuses en Dieu », être « le moyen propre et proportionné de l'union avec Dieu ». Saint Jean de la Croix, dont on reconnaît ici les expressions familières, nous enseigne qu'aucune de ces choses ne peut « avoir proportion de proche moyen à l'égard de Dieu »,

car, encore qu'il soit nécessaire aux commençants d'avoir ces con-

sidérations, ces formes et moyens de méditation pour affectionner et appâter l'âme par le sens, et qu'ainsi ils leur servent de moyens éloignés pour s'unir à Dieu — par lesquels les âmes doivent ordinairement passer pour parvenir au terme et station du repos spirituel — néanmoins, ce doit être en telle sorte qu'ils passent par eux sans s'y arrêter toujours. Tout ainsi que les degrés de l'escalier n'ont rien de commun avec le terme ou haut de la montée dont ils sont les moyens; et si celui qui monte ne laissait les degrés en arrière, il ne parviendrait jamais[1].

Est-ce à dire seulement qu'un jour ces « commençants » devront abandonner l'exercice de la méditation, avec ses considérations diverses qui sont pour l'esprit une nourriture abondante et variée, pour s'ouvrir à une oraison plus simple, plus dépouillée, mais plus profonde aussi, et où l'action de la grâce se fait plus présente? Suffit-il de leur conseiller de poursuivre fidèlement cet effort de réflexion plus personnelle jusqu'à ce qu'ils parviennent « en la saison et au temps qu'ils le puissent quitter, qui est lorsque Dieu met l'âme en un commerce plus spirituel, qui est la contemplation[2] »?

Ce serait nous arrêter à un seul aspect de ce progrès dans l'oraison, en négliger un autre qui nous éclaire davantage sur les exigences premières et les plus fondamentales de l'union à Dieu, et donc de la prière, où elle trouve son accomplissement. « La disposition pour cette union, écrit saint Jean de la Croix, n'est pas l'entendre de l'âme, ni le goût, ni le sentir, ni l'imaginer en Dieu, ni quelque autre chose que ce soit, mais seulement la pureté de l'amour, qui est une nudité totale et une résignation parfaite pour Dieu[3]. »

Il ne suffit donc pas d'une purification en quelque sorte psychologique, qui préparerait l'intelligence à percevoir une lumière plus pure, à atteindre Dieu dans un acte de contemplation plus simple. La lumière à laquelle l'âme doit s'ouvrir est une lumière d'amour et elle l'atteindra peu à peu, elle apprendra à vivre de cet amour, à travers l'œuvre même de dépouillement qu'il accom-

1. *Montée du Carmel*, l. II, ch. XII.
2. *Ibid.*, l. II, ch. XVII.
3. *Ibid.*, l. II, ch. V.

plira en elle, et dans laquelle il laissera entrevoir plus clairement son secret, à mesure que se révéleront ses exigences.

C'est la doctrine des « Nuits ». Au prologue de la *Montée,* déjà, saint Jean de la Croix avait dit quelle compassion lui inspirent tant d'âmes de bonne volonté qui « se lassent et travaillent, et, néanmoins, elles tournent en arrière, parce qu'elles mettent le fruit de leur avancement en ce qui ne profite pas, mais au contraire en ce qui nuit ou empêche ». Aussi veut-il essayer de les aider à discerner « le chemin qu'ils tiennent et celui qu'il faut tenir s'ils prétendent de parvenir au haut de cette montagne ».

Quelle est donc cette erreur initiale engageant, dès le point de départ, dans une fausse direction et qu'il importe de redresser si l'on ne veut marcher en vain? Elle consiste à s'imaginer que l'on est d'autant plus près de la perfection que l'on éprouve plus vivement le goût des choses de Dieu, se complaisant en des oraisons faciles que l'attrait intérieur invite à prolonger, ne trouvant que joie et consolation dans la pratique de la vertu et des exercices de mortification qui semble ne jamais pouvoir suffire à satisfaire les aspirations d'une âme généreuse.

Tout cela est si fragile! Appâts, par où Dieu attire une âme qui, encore engagée dans le sensible, ne peut être conquise autrement.

Une fois l'âme ainsi attirée, le principal n'est pas fait... il s'en faut !... L'heure décisive sera celle où Dieu enlèvera ces soutiens. On verra alors s'ils ont suffi à affermir l'âme dans une charité plus profonde, à l'attacher à Dieu assez fortement pour qu'elle lui reste fidèle maintenant qu'elle se trouve privée de ces appuis. C'est à ce moment que se décidera l'avenir de cette âme. Jusque-là, rien de décisif n'est fait.

Sans doute, Dieu lui a accordé déjà une grande grâce et qui ouvre devant elle les plus belles perspectives en lui faisant entendre ces appels qui — selon un mode encore imparfait, mais adapté à sa faiblesse, à ce qu'elle est capable de saisir — lui ont fait deviner les réalités intérieures sur lesquelles aucun moyen humain, mais la seule grâce de Dieu, peut ouvrir les yeux. Mais il lui faut maintenant s'attacher à ces réalités d'une façon plus

profondè et plus vraie. On ne peut discerner encore si c'est vraiment elles qu'elle aime, ou ces joies sensibles, ces consolations où elle se complaît, non sans mélange de sentiments imparfaits où une trop claire conscience d'être le serviteur fidèle auquel le Maître ne saurait reprocher un manque de dévouement se manifeste dans un zèle singulier pour la justice et une promptitude peut-être excessive à condamner quiconque s'en écarte.

Un amour — sincère, sans doute — mais encore mêlé de tant de scories, a besoin d'être purifié. Il reste beaucoup à faire pour qu'il devienne parfaitement net, dégagé de tout ce qui n'est pas lui. C'est le travail que la grâce a maintenant à accomplir dans cette âme : rendre son amour plus ardent, sans doute, mais précisément en le rendant plus pur, plus vrai : que sa force secrète se développe dans un dépouillement toujours plus absolu de tout ce en quoi se dissimule quelque alliage.

D'où l'on voit combien ce serait une illusion — cette illusion signalée par saint Jean de la Croix au prologue de la *Montée* — de s'imaginer que l'on recule si l'on n'éprouve plus comme auparavant la ferveur de l'amour de Dieu, l'ardeur à le suivre. Illusion qui s'explique d'ailleurs : cet attrait de la sensibilité inclinait à servir Dieu généreusement, suppléait et dissimulait les déficiences d'une volonté encore mal affermie dans le bien. Maintenant, ces déficiences apparaissent trop clairement ; on se sent encore si faible, tiré en tous sens par les désirs d'un égoïsme mal mortifié ! Et il devient bien difficile de dominer ces désirs, qui se réveillent au moment même où l'on n'est plus soutenu par des attraits divins, sensibles eux aussi, du même ordre en quelque sorte que ces attraits humains, et, par la grâce de Dieu, plus forts qu'eux : il n'y avait qu'à les suivre et c'est presque pour leur résister qu'il y aurait eu à lutter !...

Tout semble perdu ; et c'est maintenant, pourtant, que tout commence, que l'on se trouve à pied d'œuvre pour un travail sérieux, pour des progrès décisifs.

La voie par où se réaliseront ces progrès n'est pas celle d'un simple enrichissement : d'une ferveur accrue, d'un amour de Dieu toujours plus vivement senti, où l'âme puisse se recueillir dans une oraison chaque jour plus facile et plus spontanée. La voie du progrès est celle de la Croix : de ce mystère de mort et de résurrec-

tion qui prend toute la vie chrétienne et auquel ne saurait échapper la prière, qui en est le centre et l'activité première. Sans doute, elle ira vers un enrichissement, mais qui se réalisera à travers un dépouillement de plus en plus profond.

Voici donc que cette pauvre âme, comblée hier encore de dons et de vertus, courant allègrement sur le chemin de l'amour, se sent maintenant débile et sans force. Qu'a-t-elle fait pour mériter une semblable déréliction ? C'est la question qu'elle sera tentée d'abord de se poser, et peut-être aura-t-elle peine à croire ceux qui lui diront qu'il n'y a là ni peine ni châtiment, ni retour en arrière, mais au contraire évolution normale et premiers pas vers un contact avec Dieu plus vrai et plus profond.

Quelle est l'âme qui ne s'est ainsi désolée de ses sécheresses et de ses aridités et n'a pas été tentée d'y voir un échec, de renoncer à un effort apparemment condamné à l'insuccès ? Et pourtant, si elle est fidèle, si elle sait demeurer là, dans la patience, acceptant l'humiliation de se sentir pauvre, impuissante, de se traîner en ces bas sentiers d'une prière difficile, qui lui semble médiocre et terre à terre, c'est dans ce vide et ce dépouillement que se laissera deviner peu à peu — bien secrètement, peut-être — une grâce plus profonde et plus vraie.

Ainsi contrite et humiliée, cette âme apprend à ne plus se croire supérieure aux autres, à les juger avec indulgence, dans cet esprit de douceur et de bienveillance que lui donne le sentiment de sa propre misère. Devenue, dans sa pauvreté et son dénuement, plus vraie et plus sincère, elle persévère dans un effort aride, non toujours couronné de succès, sans doute, mais repris sans cesse, avec constance, afin de demeurer fidèle, de s'obstiner, du moins, à chercher Dieu si elle ne le peut trouver. Ainsi s'affermit en elle l'adhésion profonde de sa volonté à ce Dieu caché.

Cette pure adhésion de la volonté à Dieu, c'est elle qui ouvre l'âme à une action de la grâce plus profonde et plus secrète. Tandis qu'elle s'efforce d'y demeurer fidèlement, elle sentira peut-être que s'éveille et se précise en elle un sentiment nouveau, d'autant plus fort qu'il est plus simple et plus paisible : elle trouve, en la soumission de sa volonté à celle de Dieu, un bon-

heur qui suffit à la combler. Quelque chose, au fond d'elle-même, l'incline à cette attitude d'entière docilité, la faisant apparaître à ses yeux comme le bien souverain, la source de toute paix et de toute joie, lui donnant par là même une force nouvelle pour accomplir les renoncements que cela exige d'elle. Grâce toute secrète, mais où l'âme a le sentiment de trouver pour la première fois un vrai contact profond avec son Dieu.

Aussi lui semble-t-il que tout est là, qu'elle n'a rien à chercher plus avant. Et pourtant, elle n'est pas au bout de ses efforts ni de ses découvertes : les richesses de la grâce sont loin d'être épuisées déjà, qui peu à peu vont se révéler à elle !

Sans doute, en un sens, il est bien vrai que tout est contenu en cette union de volonté qui, nous dit saint Jean de la Croix, est toute l'union à Dieu [4]. Mais un long travail doit encore s'accomplir pour libérer vraiment l'âme d'elle-même, pour que tout en elle se soumette et « donne lieu entier à Dieu » [5].

De plus en plus cette union de volonté avec son Dieu va lui apparaître comme un mystère dans lequel la grâce la fait pénétrer chaque jour davantage, lui en révélant progressivement les exigences. Un mystère : car il ne suffit même pas de dire que cette soumission doit aller assez loin pour exprimer l'entière dépendance de la créature envers son Créateur. Elle est, bien plus profondément encore, l'expression de l'entière appartenance à Dieu d'une âme dont il a pris possession par le don de sa grâce, la faisant vivre de sa vie, qui est amour et don.

Cette soumission, dans laquelle la volonté se donne à Dieu, ou mieux se laisse envahir par cette vie nouvelle qui l'oriente toute vers lui, est une soumission d'amour, d'un amour qui est un reflet de la vie de charité qui est celle de la Trinité Sainte, une participation à la sainteté même de Dieu. L'âme voit que c'est en Dieu qu'elle aime Dieu, elle comprend mieux alors combien elle se trouve devant un mystère qui la dépasse, où elle n'est introduite que par un don absolument gratuit de la divine condescendance.

4. *Ibid.*
5. *Ibid.*

C'est ainsi qu'à travers cette secrète influence de la grâce, dont nous parlions tout à l'heure, qui fait l'adhésion de sa volonté à Dieu plus simple et plus profonde, l'âme se trouve mise en présence du mystère même de la divine charité et de son absolue gratuité. Cette gratuité de la grâce transparaît à travers ses obscurités mêmes : plus elle agit secrètement dans l'âme, mieux celle-ci comprend qu'elle se trouve en présence d'un bien qui ne lui appartient pas et dont elle ne saurait disposer à son gré. Vivant ainsi d'un bien qui n'est pas à elle, elle se voit comme désappropriée d'elle-même. Tout en elle s'efface dans l'humilité, la soumission, l'action de grâces. Elle sent que tout en elle s'adoucit dans une joie nouvelle et très pure : la joie de n'avoir plus rien à elle, d'être pauvre et dénuée de tout, entre les mains de celui qui la fait vivre de ses dons, d'entrer dans le mystère de l'amour et de sa gratuité.

Car il est une humilité plus profonde encore que celle dont la source est dans la conscience de nos faiblesses et de nos infidélités, c'est l'humilité qui découle du sentiment de l'entière gratuité des dons de Dieu. Nous humilier de nos péchés? Sans doute, mais bien plus encore nous humilier de la grâce ; éprouver d'une façon toute nouvelle la profondeur de notre néant en présence de l'œuvre que Dieu, et lui seul, accomplit en nous ; pénétrer ainsi, selon une belle expression de saint Jean de la Croix, « dans le centre de notre humilité » pour y trouver cette pureté « subtile, simple et délicate » qui permet à l'âme de « s'unir avec l'esprit de Dieu », d'entrer dans le mystère de sa gratuité.

Saint Jean de la Croix nous enseigne que cette purification s'accomplit au moyen d'une lumière très pure dont l'âme ne peut être éclairée sans reconnaître ses propres ténèbres. Cette lumière, lumière d'amour, toute pure de cette pureté de gratuité qui est celle de l'amour, fait ressortir les « ténèbres et impuretés » de l'âme : de cette âme souillée de toutes les souillures de l'égoïsme, rendue comme opaque et grossière par cette dureté intérieure qui est le fruit de l'attachement à soi-même. Et voici qu'elle prend maintenant conscience de sa misère ; elle sent combien elle est loin encore de cette grâce infiniment claire et limpide. Mais

cette humilité même va la conduire peu à peu — ici encore par la voie de dépouillement qui est celle de la Croix, en la faisant mourir à elle-même pour ressusciter à une vie plus haute — jusqu'à cette pureté d'une âme vraiment désappropriée d'elle-même, toute gratuite, elle aussi, en quelque sorte, introduite enfin en ce mystère d'amour et de gratuité où elle communie avec son Dieu.

C'est ainsi que cette union de volonté, dont l'âme avait compris qu'elle est toute l'union à Dieu, devient plus profonde et s'enrichit d'aspects nouveaux à mesure qu'elle pénètre le sens de ce mystère de divine gratuité auquel elle se doit conformer.

Elle voit à quel point elle ne saurait plus en aucune manière s'appartenir à elle-même ; elle sent jusqu'où doit aller cette radicale désappropriation de soi sans laquelle elle ne peut entrer dans ce mystère de liberté — la liberté du don, de l'entière gratuité — où il n'y a aucune place pour une quelconque appartenance et auquel « l'âme encore propriétaire », comme dit saint Jean de la Croix, n'aura jamais accès.

Vraiment, cette âme ne s'appartient plus, elle est remise entre les mains de Dieu, elle se voit livrée au bon vouloir de son infinie bienveillance, tout en elle y acquiesce et s'abandonne. Il lui reste un seul désir, celui d'offrir à Dieu ce suprême témoignage d'amour qu'est un acte de totale confiance : n'avoir plus que cette joie d'être confiée à celui qu'elle aime et de le laisser disposer d'elle comme il lui plaît; pourvu qu'elle soit sienne, que tout en elle demeure dans sa volonté, en sa volonté qui est amour, elle sait qu'elle a tout en cet amour.

S'il est possible de trouver un vrai contact avec Dieu, ce n'est donc pas au terme d'une suite d'illuminations de plus en plus vives permettant de le « contempler » dans une lumière plus pure — c'est par un long travail que la grâce accomplit dans l'âme, la transformant tout entière, la dépouillant d'elle-même, de toute appartenance à elle-même, pour la faire entrer dans ce mystère d'amour où elle s'unit au Dieu qui est amour.

Dieu est amour, et c'est en vivant de cet amour qu'elle pressent quelque chose de lui et qu'elle le sent présent.

Telle est la voie qui conduit à Dieu — et ne peut-on se demander ici dans quelle mesure le terme, pourtant si traditionnel et, par tant de côtés, si juste, de *contemplation*, désignant toute forme plus élevée de prière, ne risquerait pas de prêter à quelque confusion? Le but auquel nous devons tendre, c'est *l'union à Dieu*, et celle-ci, toute la tradition chrétienne l'enseigne unanimement, ne consiste point ici-bas dans une connaissance élevée, quelque chose qui serait comme une « vision » de Dieu; elle est dans la charité. L'âme ne peut vivre de cette charité sans que s'éveille en elle un sens de Dieu qui est bien une façon de le connaître, mais une telle connaissance est le fruit d'une humble fidélité à la grâce présente en nous comme un levain qui veut faire lever toute la pâte; et surtout il importe de ne pas oublier ce que cette fidélité exige de soumission quotidienne à la volonté de Dieu telle qu'elle s'exprime dans les circonstances de notre vie, soumission humble et confiante par laquelle et en laquelle l'âme, en vivant ce mystère de l'amour, en pénètre peu à peu plus profondément le secret. Soumission, avant tout, au commandement par excellence, à cette loi que le Christ nous a donnée : aimez-vous les uns les autres. La charité envers le prochain est le point de rencontre entre la grâce de la prière et notre effort personnel : elle met à notre portée le moyen d'acquérir une conscience plus délicate de l'humble oubli de soi que requiert l'ouverture à autrui, elle nous met ainsi sur la route que la grâce de la prière viendra éclairer pour nous, en nous ouvrant de plus en plus largement, par la désappropriation de nous-même, à ce mystère de divine charité, de divine gratuité, dans lequel elle veut nous faire pénétrer.

Dom Georges Lefebvre, O.S.B.

ORAISON D'UNION

Rappelons le catéchisme de l'oraison d'union : il y a action de Dieu dans nos facultés supérieures immédiatement sans le concours des facultés inférieures; et il y a encore assez d'action personnelle pour que ces mêmes facultés coopèrent spirituellement avec une certaine liberté. Or, cette action conjointe peut être prière, désir, volonté, crainte, amour, répulsion, etc., en un mot, tous les actes de l'esprit de prière. C'est la parole de saint Paul : *Jésus-Christ nous a envoyé son Esprit qui prie en nous par des gémissements inénarrables* (Rom., 8, 26). Inénarrables, parce que, à partir de l'oraison d'union, il y a l'équivalent de paroles substantielles et agissantes que la langue humaine ne peut traduire.

On reconnaît qu'une âme est entrée sans illusion dans l'oraison d'union à sa fidélité à baiser le pied de la Croix, c'est-à-dire à accepter toute volonté de Dieu, quelque crucifiante qu'elle puisse être.

Quand on commence à pénétrer dans l'oraison surnaturelle, on conçoit comme une sorte de passion pour le détachement des affections terrestres, pour la mortification, pour ce mot : Dieu seul ! On peut même y mettre de l'exagération; c'est sans grand inconvénient si on est bien dirigé.

C'est alors que l'âme de l'oraison d'union apprend à trouver un certain goût de mort spirituelle : mort à tout autre désir que le bon plaisir de Dieu, à toute ardeur naturelle, à tout premier mouvement de nature dans le cœur. Mort à tout avan-

cement humain, à tout succès, à tout échec en dehors de la très simple volonté de Dieu. C'est par cette mort profonde que l'âme arrive à toute plénitude de vie et de résurrection.

Lorsqu'on remarque tous ces fruits spirituels dans une âme on peut commencer à compter sur son dévouement surnaturel. Si cette âme a vraiment l'oraison passive, on voit apparaître en elle les grâces et les dons qui sont l'apanage de ce degré. L'action de Notre-Seigneur est ici surtout une action de présence. Là peuvent commencer aussi à être fréquentes les vues intellectuelles.

Quand une âme a franchi le périlleux passage, il est bon de révéler plus ou moins cette âme à elle-même en commençant à appeler les choses par leur nom.

Certains auteurs mystiques ont érigé en système qu'il fallait tromper les âmes sur elles-mêmes et sur leur état. Sainte Thérèse d'Avila s'élève fortement contre eux.

En effet, aveugler systématiquement toute âme sur les grâces qu'elle reçoit, c'est s'exposer plus d'une fois à tout détruire. C'est ressembler aux sauvages qui coupent un arbre pour en cueillir plus commodément les fruits.

Il faut que le directeur encourage beaucoup l'âme qui vient d'aborder à l'oraison d'union, car il pourra se faire qu'elle commence à connaître les peines d'âme sous la très pure action de Dieu et qu'elle croie avoir tout perdu en n'éprouvant plus rien des douceurs de l'oraison de quiétude. Il faut bien lui expliquer que l'oraison d'union est bien plus inattaquable au démon et à l'amour-propre que ce qu'elle a connu. Il faut l'assurer qu'elle retrouvera tout ce qu'elle croit avoir perdu sans retour, qu'elle le retrouvera même plus tôt qu'elle ne pense, que ce qu'elle aura sera beaucoup mieux que tout ce qu'elle connaît de meilleur; que plus elle a souffert, plus ce qu'elle trouvera sera précieux et supérieur.

— On pourrait lui représenter l'oraison de quiétude par le bouton gracieux de la fleur; l'oraison d'union par la fleur éclose, commençant à embaumer l'âme et même à répandre son parfum...

Dans l'union, l'âme souffre en elle-même souvent de presque tout, mais elle ne connaît plus guère les souffrances du cœur.

On a alors une facilité merveilleuse à discerner et à diriger tous les mouvements naturels du cœur. Tous les liens d'affection sont uniquement formés par Dieu dans l'oraison d'union; ce sont des liens d'âme beaucoup plus que de cœur, encore moins de sensibilité ordinaire ou de l'imagination.

La plénitude de l'union n'est possible que quand les moindres racines qui pourraient attacher le cœur du côté de la terre ont été tranchées.

Quand bien même on serait porté à s'attacher purement, mais fortement ici-bas, le sacrifice qu'on en fait a comme un parfum âcre et pénétrant, doux et fortifiant, on éprouve une volupté divine à répéter : « Seul avec vous seul, ô mon Dieu ! »

Les fautes de fragilité qui échappent à une âme qui est dans l'oraison d'union proviennent d'un manque de fidélité entière à cette union. Ces fautes sont consumées par l'union vers laquelle l'âme se sent attirée.

L'âme, dans l'oraison d'union, commence à remarquer que certaines consolations vraiment spirituelles laissent le corps fatigué et brisé; cette souffrance du corps est l'effet d'une action toute surnaturelle. C'est un tout petit commencement de la spiritualisation de la chair, dans ce sens qu'il faut mourir avant de ressusciter spirituellement : c'est le commencement de cette mort surnaturelle.

Quel que soit le degré d'oraison, Notre-Seigneur infiniment sage met toujours la consolation spirituelle proprement dite dans quelque chose qu'on n'a pas à volonté; ou si l'on paraissait l'avoir à volonté, il faudrait bien s'en détacher et en recueillir tous les fruits, car cette abondance ne peut pas être de longue durée.

La vie d'oraison d'union que l'âme reçoit de Notre-Seigneur est en proportion directe de sa mort mystique; cette mort, ce sont les angoisses du cœur, les souffrances d'âme et de corps.

Il faut aimer avec abandon et confiance ce qu'il y a toujours à pratiquer dans ces voies intérieures, de simplicité, de détachement et d'humilité. Notre-Seigneur n'est jamais comme un père qui gâte son enfant, même quand il se livre le plus et semble tout prodiguer.

Il est bon que la consolation d'amour de Dieu ne soit pas

trop fréquente. Le directeur a ainsi l'évidence qu'il n'y a pas l'ombre d'exaltation. Notre-Seigneur, par ces consolations, se propose d'instruire l'âme, de lui donner de l'expérience dans l'école de l'oraison, dans toute cette vie spirituelle de l'âme et du cœur. Il faut donc que tout soit aussi lumineux et limpide que possible, comme, par exemple, dans une froide matinée de printemps quand le vent du nord a balayé tous les nuages...

Halte d'amour et de souffrance. Il y a des haltes pour l'intérieur et pour l'extérieur. Une halte est un repos, mais en voyage, ou bien dans le désert, dans une marche militaire; ce n'est pas un repos absolu, ni précisément une attente douloureuse.

Pour l'intérieur : il est très bon que la transition d'un degré à l'autre d'oraison soit accompagnée d'un temps de halte où tout est comme en suspens. Tantôt on jouit comme en repos de ce qui est acquis, tantôt on entre dans une phase de souffrances encore indéfinissables que l'on peut comparer aux perturbations atmosphériques, prélude du printemps. Il peut arriver que, pendant ces haltes intérieures, une grâce très habituelle et très intime du degré précédent d'oraison semble comme usée. Mais c'est seulement afin qu'on soit plus préparé et plus fidèle à des grâces plus grandes qui suivront. Il est bon aussi qu'après les préludes d'une oraison plus haute, il y ait une halte avant d'entrer tout à fait dans cette oraison, pour qu'on se sépare, que l'on prie, que l'on s'humilie, qu'on soit fidèle en tout. Même dans la nature, Dieu Créateur aime ces gradations et ces transitions, si dignes de Celui qui fait tout avec nombre, poids et mesure.

Mais il y a des haltes pour l'extérieur : le temps de l'attente pour les œuvres correspondant aux degrés d'oraison... Ces durées varient selon les âmes, selon leur fidélité, selon les desseins adorables de la Providence.

Il peut arriver, dans l'oraison, que l'on soit tenté de trop examiner, discuter, subtiliser. L'armure pour combattre ces tentations et pour se mettre à l'abri contre l'ennemi et ses traits dangereux se trouve toujours dans la fidélité à l'union. En consentant à n'avoir d'autre planche de salut que l'union, on arrive aux préludes de l'extase. Il n'y a que l'action divine propre-

ment dite qui puisse atteindre immédiatement le fond de l'âme; et quand cette action divine de l'oraison d'union est de sécheresse ou de crucifiement, les consolations des créatures les plus saintes ne peuvent qu'effleurer l'âme par ses facultés inférieures. C'est à peu près comme, par comparaison, quand une mère essuie le front de son enfant dévoré de fièvre : elle est impuissante à le soulager.

L'impersonnalité dans la souffrance, ou le travail, pour les âmes, est une grâce qui commence à l'oraison d'union. Cette impersonnalité vient surtout d'une particularité propre aux souffrances surnaturelles de l'âme. Ces souffrances d'âme ne débordent pas le moins du monde sur les facultés sensibles, et sont comme en dehors de l'exercice naturel de nos facultés. Elles sont opérées par Dieu et comme distinctes de notre personnalité. Elles sont pourtant de nous et dès lors très méritoires.

C'est le propre de l'oraison d'union de commencer à agrandir le cœur, à l'approfondir, à lui donner plus d'étendue en tout. Ce qui reste ensuite de cet agrandissement donne plus de prise à la douleur.

De plus, dans l'acte même de l'oraison passive, par contre-coup, il peut y avoir fatigue de tout ce qui est inférieur, et l'ennemi peut se ruer sur ces facultés inférieures. La souffrance opérée par Dieu même, dans les parties supérieures de l'âme, a ce contre-coup douloureux dans les parties inférieures, et l'ennemi fait rage pour en profiter; mais sa rage prouve qu'il désespère. La construction de la citadelle spirituelle monte, et les bonds les plus furieux du démon n'atteignent pas assez haut pour nuire... Il faut se livrer à cette oraison douloureuse; on y trouvera beaucoup de profit; on apprendra du haut de sa citadelle à braver l'ennemi, à lui renvoyer ses traits. En un mot, par la fidélité de l'oraison d'union, l'âme est rendue comme inaccessible au danger imminent de pécher, tandis qu'elle est très accessible à toute souffrance venant de Dieu et du démon.

Mais dès l'oraison d'union, il y a une grâce telle qu'il suffit presque de regarder un moment le tentateur pour qu'il s'éloigne tout décontenancé; néanmoins, c'est surtout dans le plus haut degré d'oraison où on n'a qu'à se renfermer un peu fortement en soi pour être à l'abri; l'Hôte trois fois Saint qui réside dans

l'âme est comme le lion qui, du moindre signe de sa présence, fait fuir les bêtes fauves.

Les grandes souffrances de cœur et d'âme sont absolument nécessaires pour allumer le feu de l'oraison d'union. Quelquefois, ce feu est bien allumé, et l'on n'en voit et n'en éprouve que la fumée. Cette fumée pourra venir de l'infirmité du corps; elle exerce beaucoup à la patience et à la mortification. Elle n'empêche pas le feu; il ne faut même pas trop déranger tout sous prétexte de mieux allumer. On a encore à pratiquer le bienheureux esprit de foi, puisque la fumée paraît être tellement le contraire du feu. Il faut cependant ajouter que la foi se transforme peu à peu en contemplation, au point que les obscurités de la foi se desépaississent progressivement, et même pour les mystères dans l'oraison du mariage spirituel.

Il peut se faire que, à partir de la plénitude de l'oraison d'union, les jouissances même surnaturelles du cœur diminuent, tandis que celles de l'âme augmentent. Le cœur surnaturel commence un long exil.

L'âme, dans l'union actuelle, peut avoir des élans plus ou moins forts. C'est comme pour toute grâce, on y correspond plus ou moins. On y mêle toujours de l'imperfection, ne fût-ce qu'en s'arrêtant volontairement et sciemment à une grâce moindre, mais par un bon motif.

Quand il est clair que Dieu offre telle ou telle grâce, il est important de laisser tomber ce qui est comme la continuation d'une grâce moindre, à moins qu'il n'y ait un point d'obéissance pour l'accepter; par exemple, une grâce comme la mélodie reçue simultanément avec une grâce purement intellectuelle est bonne quand la première aide la seconde, et c'est dans ce sens qu'il faut en user.

De même qu'on laisse les prières vocales pour l'oraison, puis l'oraison discursive ou même affective pour la contemplation proprement dite ou la passivité, ainsi, on doit laisser tomber ce qui ressemblerait à une grâce moindre comme les paroles de recueillement, ou comme une souffrance où l'on sent davantage la vie naturelle du cœur. Il faut mépriser cette souffrance plus humaine où l'on retrouve, semble-t-il, toute cette vie naturelle et consentir encore à ce que le cœur mesure et soit enseveli. Le

cœur, nous l'avons dit, doit être agrandi et approfondi par l'oraison d'union; mais il ne s'agrandit en tous sens et ne s'élève vers Dieu qu'à force de s'abaisser et de périr mystiquement.

Deux grands ennemis de l'oraison d'union sont la crainte et le doute. Ils sont incompatibles dans le temps de l'union actuelle. Après une grâce d'union, on peut éprouver de grandes tentations de crainte; il faut déployer toute la force de l'esprit de foi pour les bannir.

Quand on est plus avancé dans cette voie d'oraison, on a tant de preuves de l'action de Dieu que l'ingratitude deviendrait vraiment trop forte si on consentait à les méconnaître.

C'est par la crainte que l'on embrouillerait la voix de la grâce, que l'on donnerait trop d'impressionnabilité aux facultés inférieures, au point que celles-ci troubleraient les supérieures.

Une comparaison fera mieux comprendre : Notre bon Maître se regarde dans le cristal d'une fontaine (la partie supérieure de l'âme). La crainte agite la surface de la fontaine, et toute l'image reflétée est brisée, agitée, faussée. C'est encore Notre-Seigneur pour ce qui vient de lui; ce n'est plus lui pour ce qui vient du trouble de l'âme.

De telles craintes peuvent venir aussi de ce que l'âme n'est pas assez impersonnelle, pas assez oublieuse d'elle-même. Il faut imiter Dieu notre Père qui est un acte pur.

Jusque dans le plus haut degré d'oraison, il y a les défauts que l'on peut comprendre et, par conséquent, qu'on doit travailler à corriger, et quelques restes de défauts que l'on ne peut même pas comprendre. Pour ces derniers, le remède consiste à abandonner cela aux soins de la Providence et des bons anges, et surtout à avancer. En avançant dans l'oraison et la vie intérieure, on prend le meilleur moyen de corriger suavement et efficacement ces restes de défauts involontaires.

Devant les reproches qu'on reçoit pour ces sortes de défauts, il faut dire : « Une personne plus avancée que moi aurait fait trois fois mieux, mais je m'abandonne avec confiance à la bonté de Jésus-Christ. »

Dans cette voie d'oraison, on a une grâce spéciale pour mortifier les sens extérieurs. Sans doute, il ne faut y mettre ni raideur ni scrupule, surtout à l'époque de grand trouble et de gran-

des agitations qui sépare ordinairement l'union de l'oraison d'extase; c'est une question de pure fidélité à la grâce. Le contraire n'est ordinairement qu'une imperfection.

A partir de l'oraison d'union, on voit mieux ses imperfections; mais il y en a parfois beaucoup, et quelques-unes, des anciennes, peuvent être encore en partie à l'état d'habitude. Le progrès de l'oraison les consume de plus en plus, surtout dans leurs racines. Ce n'est qu'au plus haut degré d'oraison que la victoire est gagnée, quoiqu'il en échappe encore.

La parfaite pureté du cœur consiste dans la fidélité à éviter les imperfections.

Une imperfection n'est pas un péché, pas même un demi-péché véniel, c'est-à-dire à demi consenti. Une imperfection proprement dite consiste à ne pas agir selon l'étendue de la grâce actuellement offerte tout en faisant un acte bon et surnaturel.

On comprend mieux l'imperfection qu'il y aurait à faire des actes surnaturels où on se contenterait de telle ou telle grâce quand il est clair que Dieu offre une grâce plus grande, ce qui arrive en beaucoup de choses.

On comprend enfin combien il est difficile et comme impossible d'éviter une masse d'imperfections de ce genre. Aussi, le meilleur remède, et souvent le seul, c'est d'avancer, d'avancer toujours.

Seule, entre tous les saints, la Très Sainte Vierge a toujours agi selon l'étendue entière des grâces qu'elle recevait, il n'y a jamais eu en elle une ombre d'imperfection. C'est ce que signifient tant d'éloges de la Sagesse incréée que les saints Pères et la sainte Liturgie lui appliquent continuellement.

Les degrés de pureté du cœur ne sont autre que les degrés d'oraison, ou du moins y correspondent parfaitement, selon la grande parole : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (Mt., 5, 8). Et à chacun de ces degrés, la pureté du cœur prend une intensité nouvelle pour purifier de toute souillure, illuminer dans l'intelligence et le discernement des vertus, et unir à la sainteté même de Dieu. La pureté du cœur a en effet ces trois résultats, et d'une manière progressive.

Il y a la pureté purifiante; dans l'oraison de quiétude, elle détache beaucoup de toute affection qui n'est pas pour Dieu seul;

dans celle d'union, elle consume immédiatement toute tache et même toute dette; dans celle d'extase, elle commence à avoir fortement ces mêmes propriétés pour les taches et les dettes d'autres âmes; enfin dans le mariage spirituel, il y a comme une certaine confirmation en grâce.

Pour la pureté illuminante, même progrès. Et à chaque degré, il est tellement vrai qu'on comprend mieux, qu'on est étonné d'avoir si peu compris précédemment. On comprend mieux, dans l'oraison de quiétude, le plein détachement d'affection aux créatures; dans l'union, la pureté que produisent les souffrances d'âme; dans l'extase, la nécessité absolue de souffrir pour purifier les âmes et les œuvres; dans le mariage spirituel, tout l'ensemble des secrets, de la pureté et sainteté divines.

Même progrès enfin pour la pureté sanctifiante, c'est-à-dire identifiant avec la sainteté divine.

Il y a, dès l'oraison d'union, une préparation éloignée au dernier degré. On peut l'éprouver, par exemple, dans les lumières abondantes qui sont données sur la Très Sainte Trinité resplendissant de toutes ses œuvres, puis se montrant de tous côtés dans les saintes Écritures. Ces grâces peuvent dominer dans un temps de plénitude d'union où il y a aussi des grâces d'extase.

L'un des apanages de la contemplation est qu'elle laisse souvent dans l'extérieur et même dans l'expression du visage une certaine empreinte de recueillement, quelque chose d'une angélique modestie, mortifiée et souriante, qui porte un reflet du ciel. On lit beaucoup de choses admirables à ce sujet dans les vies des saints.

Lorsque Dieu a donné une délicatesse extrême de cœur et qu'on est fidèle, autant qu'il le veut, à faire mourir en cela tout ce qu'il y aurait d'humain, même légitime et de personnel, la récompense, outre un très grand mérite et un très grand amour de la Croix, c'est qu'il en résulte quelque chose d'exquis dans le cœur auquel les âmes ne résistent pas : un mélange de délicatesse extrême et d'entier oubli de toute sensibilité personnelle, de dévouement humble et profond, de vie et de mort en Jésus-Christ.

Plus on avance dans l'oraison, moins on comprend la jouissance pour soi; on devient comme impersonnel en Dieu et en son Saint-Esprit. C'est la mort à toute ardeur naturelle. On

devient facilement insensible à tout ce qui ressemblerait à une louange, un compliment, etc.

Pour tout dire en un mot : par l'oraison d'union, on est fixé dans le divin Cœur de Jésus; c'est ce qui fait la stabilité dans le bien pour une âme fidèle à ce degré d'oraison. Elle ne peut guère plus que s'attarder dans la sainteté. Son habitation dans le Sacré-Cœur est tellement fixe qu'elle ne pourrait sortir pour un purgatoire de quelque durée. Cela explique comment l'âme de l'oraison d'union commence à être reine, c'est-à-dire à avoir la fécondité spirituelle des prières et des œuvres, et pourtant elle doit être, en beaucoup de choses, cachée et ensevelie dans le Sacré-Cœur.

Un des fruits les plus excellents de l'oraison d'union est d'enfoncer l'âme dans l'humilité. Grâce à la voie d'oraison qui lui est donnée, l'âme voit qu'elle aurait mille et mille fois tout perdu sans telle ou telle grâce spéciale; elle reconnaît, dans sa nature et dans ses tendances, qu'elle aurait été cent fois plus mauvaise, plus ingrate et désespérée que d'autres, et ces vues vont jusqu'à la lumière de l'évidence. Elle comprend que son cœur doit devenir de plus en plus insensible aux impressions de la terre; le sens intime de l'humiliation devant Dieu se développe sans limite.

Mais souvent, dans ce travail intérieur, il y a des phases où l'on doit se cramponner avec toute l'énergie de la foi aux principes essentiels de la confiance chrétienne. Dans ces grâces d'oraison, de petites fautes paraissent énormes, et elles le sont en effet, non pour la conscience et la vraie culpabilité, mais pour le cœur et l'humiliation; c'est par le cœur qu'il faut toujours s'humilier.

La conscience doit être une balance d'autant meilleure qu'elle n'incline pas le moins du monde par elle-même, pas plus d'un côté que de l'autre.

Il faut passer par la conviction profonde et expérimentale de son néant dans la vertu et toutes ses misères. Sans cette grande grâce, toutes celles qui doivent suivre seraient impossibles, et sans cette mort totale, on ne saurait trouver la vie. C'est une mort pleine de vie.

La confiance parfaite vient de l'humilité. Quand on voit habi-

tuellement et jusqu'à l'évidence dans une clarté surnaturelle ce que l'homme apporte de son fond dans les entreprises les plus parfaites; quand on a bien pénétré les profondeurs de l'humilité de Marie, notre Mère : *Dieu a regardé la bassesse de sa servante... Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses,* alors, il est facile et tout simple de compter sans mesure sur Dieu dans tout ce qui est de son bon plaisir : plus je m'anéantis, plus je vois que le Tout-Puissant a libre carrière et peut déployer la grandeur de son bras en moi et par moi.

Dans tout ce que l'on reçoit dans l'oraison, il y a deux sortes de grâces : il y a les grâces absolument gratuites et les grâces méritantes (pour traduire ainsi deux termes employés en théologie); les premières sont directement pour le bien du prochain, les secondes pour l'avancement personnel. Il est facile de s'humilier dans ces deux sortes de grâces. Pour les premières, c'est dix fois évident. Par exemple, la grâce d'être un écho de la voix de Dieu pour telle personne ou telle œuvre. Ainsi sainte Bernadette a été l'écho de la voix de la Sainte Vierge qui voulait ressusciter les grands pèlerinages en France.

Mais comment s'humilier des grâces méritantes, c'est-à-dire qui sont pour l'avancement dans la sainteté de la personne qui les reçoit? De bien des manières. En voici une par exemple : l'âme peut se dire : je suis arrivée à un haut degré d'oraison, etc., et appelée à faire beaucoup de bien dans la sainte Église. A ce degré, mes infidélités à la grâce sont bien rarement des péchés... Mais ces infidélités, pures imperfections, humilient mon cœur plus que des péchés graves peuvent humilier tel ou tel malheureux. Pourquoi? Parce que j'ai mille et mille fois plus de secours que lui pour être fidèle ; parce que le contraste entre ce qui est de Dieu et de la créature est plus grand en moi que dans ce pécheur. Et les suites de mes imperfections! Je suis comme un généralissime à la tête de toutes les forces d'un empire. Je puis dire : à cause de telle petite négligence ou inadvertance fautive, un bataillon s'est perdu, qui aurait pu être victorieux.

D'autres fois, pour s'humilier, il vaut mieux ne pas même faire ces raisonnements. Les plus grandes grâces alors produisent des impressions ineffables d'humiliation dans la paix, et c'est meilleur. Et puis, il y a le mépris de soi qui consiste à se mettre

en oubli le plus possible, même dans un sens pour les intérêts spirituels. C'est ce qu'on pratique dans le crucifiement du surnaturel, et cela donne la perfection de l'humilité. Ainsi, on pourra éprouver d'être comme inondé sans cesse de grâces extraordinaires pour les autres, et rester sensiblement dans l'indigence en plusieurs points pour soi-même. Ce contraste accepté, voulu, aimé, tue tout reste d'amour-propre : c'est la béatitude de la pauvreté spirituelle. Ce contraste suffit pour rendre crucifiants les dons qui excitent le plus d'admiration. En un mot, tout peut se résumer par l'amour de l'humiliation et de la Croix, avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

Plaçons l'humilité entre la paix au dedans et la confiance en haut. Pourquoi la confiance est-elle si souvent et si facilement ébranlée ? C'est parce que l'esprit de foi n'est pas assez ferme, l'humilité pas assez profondément enracinée...

Mettons aussi l'humilité dans le zèle... Le vrai zèle se place au-dessous pour soutenir, relever, et non au-dessus pour dominer. Les âmes les plus intérieures sont celles qui comprennent le mieux cette différence.

Ces fruits de l'oraison d'union et d'autres fruits semblables font qu'on est comme dans une terre nouvelle et une nouvelle vie. Il y a déjà, dans l'oraison d'union, une couronne, quoique ce ne soit que celle de fiancée, c'est-à-dire sans le même caractère d'union absolue et d'indissolubilité que pour l'oraison suprême.

Louis-Étienne Rabussier, S. J.

LES DIALOGUES DE SAINTE CATHERINE DE GÊNES

Lorsque j'ai voulu me procurer les *Dialogues* de Catherine de Gênes, j'ai parcouru tout Rome en vain. Libraires et bouquinistes me reprenaient : « Vous voulez dire Catherine de Sienne ? — Non pas, je dis bien Catherine de Gênes. — Ah, oui ! celle qui a écrit le *Traité du Purgatoire* ? — Parfaitement. Elle a écrit aussi des *Dialogues*. — Non, cela n'existe pas. »

Justement, deux religieuses feuillettent des livres en parlant gênois. Connaissent-elles sainte Catherine ? Comment donc ! C'est la grande sainte de leur ville. — Ont-elles lu ses œuvres ? — Non, jamais.

De fait, personne ne les a lues.

Pourquoi cet oubli ?

Est-ce parce que Catherine de Gênes n'appartient à aucune famille spirituelle ? Que sans l'appui d'un directeur elle a avancé seule dans les voies de Dieu, guidée par la grâce ? Ou bien, est-ce parce qu'elle était mariée ?

Comme on s'étonnait un jour devant elle de ce que Dieu lui accordait des grâces exceptionnelles, alors qu'elle était une femme mariée, vivant dans le monde, Catherine répondit que si les maris étaient un empêchement à l'Amour de Dieu, Dieu ne les aurait pas créés. En disant cela, elle secouait la tête si énergiquement que sa coiffure se défit et ses cheveux lui recouvrirent les épaules.

Un Chartreux m'a raconté ce trait ravissant. Il l'avait trouvé dans une vie de la sainte écrite au XVII[e] siècle par un Chartreux français ; et il ajoutait : « Elles sont belles nos sœurs, les saintes ! »

Les *Dialogues* de Catherine de Gênes sont un écrit autobiographique, comme ceux de sainte Catherine de Sienne, comme *Le Château intérieur* de sainte Thérèse et le *Cantique* de saint Jean de la Croix. (La connaissance de soi par rapport à Dieu ne s'acquiert que dans l'intimité avec Dieu.) Ce qu'elle a appris à ses dépens, Catherine le livre aux autres sous une forme dramatique, laissant parler tour à tour des personnages tels que le Corps, l'Ame, l'Esprit et le Seigneur. Parfois, le Corps et l'Ame parlent de concert ; alors, leur voix s'appelle l'Humanité ; au début, l'Amour-Propre fait figure de comparse.

En lisant les extraits réunis ici, on sera à même, je l'espère, de dégager les grandes lignes d'une doctrine qui, pour être difficile, n'a rien d'hermétique, et qui fait écho à l'enseignement de saint Paul[1].

Voici donc le début du *Dialogue :* Obligés de voyager ensemble, le Corps et l'Ame font un accord aux termes duquel chacun commandera l'autre à tour de rôle pendant une semaine. Ils invitent l'Amour-Propre comme compagnon de route et comme arbitre.

Cet arrangement ne dure guère ; en effet, ayant passé une semaine dans la contemplation, l'Ame demande aux autres comment ils s'en sont trouvés :

> Nous avons été très mal, dirent-ils[2], car ni amour-propre, ni corps mortel ne pénètrent dans les régions où tu as été. Mais nous espérons bien prendre notre revanche[3].

Ils se liguent contre l'âme et lui présentent des exigences si péremptoires (et si raisonnables) qu'elle cède et se résout à ne plus avoir sa semaine. Dorénavant, chacun cherchera sa subsis-

1. Cf. 1 Thess., 5, 23; 1 Cor., 6, 17; Heb., 4, 12.
2. Je cite d'après la traduction de M.-Th. DE BUSSIÈRES, Éd. Tralin, 1926, actuellement en dépôt chez Casterman, Paris.
3. P. 158.

tance comme il pourra. Le voyage se poursuit ainsi à la satisfaction des deux alliés, au grand désarroi de l'Ame, qui leur en fait des reproches :

> Lorsque vos appétits étaient rassasiés, je demeurais affamée... Insensiblement, vous m'avez tellement convertie, ou plutôt pervertie, que je me nourris de tout ce dont vous vous repaissez, vous autres [4]...

Catherine continue :

> La bonté de Dieu laissa pour un temps vagabonder cette âme dans les choses de ce monde; les nombreuses expériences qu'elle fit lui causèrent un profond dégoût... Alors, ce Dieu miséricordieux lui envoya une lumière qui lui ouvrit l'intelligence et lui fit connaître toutes ses erreurs et les dangers dont le Tout-Puissant pourrait seul la délivrer encore [5].

Épouvantée, l'Ame, se retournant vers Dieu, se remet entièrement entre ses mains.

> Or, quand Dieu voit que l'homme se défie de lui-même et s'abandonne à la Providence, il ouvre au-dessus de lui sa sainte main pour pourvoir aux besoins de sa nature. Il reste toujours à ses côtés; il frappe et il entre, si on le reçoit; il fait sortir ses ennemis, il ramène l'âme à l'innocence dans laquelle il l'avait créée. Dieu fait cela par divers moyens, chemins et états, selon ce qu'il peut opérer avec l'homme [6].

Dans les chapitres suivants, il est expliqué comment Dieu dépouille l'homme de son amour-propre en lui faisant connaître le grand amour que Dieu a pour lui.

> Toujours il l'aime, cherche à l'unir à lui, et jamais cette tendance à l'unir ne manque de son côté [7].
>
> Ayant contemplé les grandes opérations de l'amour accomplies en elle [8],

4. P. 167.
5. P. 168.
6. P. 169.
7. P. 171.
8. P. 174.

l'âme se tourne vers le Corps et vers l'Amour-Propre et leur déclare son intention de les assujettir. « Si tu refuses d'être mon serviteur, dit-elle au Corps, je te forcerai à devenir mon esclave... Je prétends être servie et rester maîtresse[9]. »

A partir de ce moment, l'Ame s'entretient avec Dieu, qui l'instruit. L'amour qu'elle éprouve l'incite au dépouillement, à la solitude, à l'oraison, si bien que l'Humanité s'en inquiète[10] :

> Alors un jour l'Esprit et l'Humanité eurent la conversation suivante :
>
> L'Humanité : O Esprit tu t'es engagé dans cette voie avec tant d'emportement qu'il me semble impossible d'y persévérer... mort ou maladie s'ensuivront et tu vivras dans le feu...
>
> L'Esprit : Je pense que ni mort ni maladie n'en résulteront... L'abstinence la désarme... La meule de l'Amour divin aura bientôt tout broyé[11]...
>
> Tes instincts te poussent à satisfaire tes goûts et tu crois que je dois les entretenir. Je veux au contraire les régler et les éteindre... Tu dis que ce sont des goûts spirituels donnés de Dieu... mais ton intelligence participe à la sensualité et pour cette raison tu n'as pas bon jugement. Quant à moi, je n'aspire qu'à l'amour *pur* et *nu*, lequel ne peut s'attacher à *rien* de ce qui flatte le goût ou les sentiments corporels et spirituels... Celui qui veut *Dieu seul* doit nécessairement éviter ces choses, car elles sont comme un poison pour le Pur Amour[12].

L'Humanité tente de se défendre. Finalement, elle dit :

> Je me contente de tout, pourvu que je fasse quelque chose[13].

L'Esprit lui enjoint alors de devenir *obéissante*, *soumise à toute créature*. Elle devra accomplir à l'hôpital les tâches les plus rebutantes, se priver de tout réconfort, renoncer à l'amitié, se tenir aux ordres de quiconque la fera appeler.

9. P. 176.
10. P. 183.
11. P. 185.
12. P. 187.
13. P. 192.

L'Humanité mit les choses à exécution de la manière suivante : elle se mit à la disposition des Dames de la Miséricorde pour le soin des créatures couvertes de vermine et dont la puanteur était intolérable... Elle alla de plus visiter les pauvres de Saint-Lazare... et il semblait que l'Esprit l'envoyât à la recherche de toutes les peines et de toutes les misères [14].

> Cette créature trouva donc ces exercices bien plus pénibles qu'elle ne s'y était attendu. Elle se sentait alors combattue de part et d'autre, à savoir : de l'horreur que lui inspiraient ces misères et de l'occupation intérieure que lui donnait l'Esprit lorsqu'elle demeurait étrangère à toutes les impressions extérieures, sans pouvoir converser avec personne [15].
>
> L'Esprit se tint ainsi pendant trois ans environ... jusqu'au jour où il devint évident que tous ses actes lui étaient parfaitement indifférents [16].
>
> Alors l'Esprit, qui avait gouverné l'Humanité de cette sorte, dit : Désormais, je ne l'appellerai plus créature humaine, parce que je la vois toute perdue dans le Seigneur et que je n'y trouve rien qui vienne du principe purement humain séparé de Dieu [17].

Là-dessus se résume la première partie du *Dialogue*. La deuxième nous introduit dans un domaine nouveau.

> Après que cette créature eût été dépouillée du monde, de la chair, des biens, des exercices, des affections et de toutes choses, Dieu seul excepté, le Seigneur voulut encore la dépouiller d'elle-même et *séparer l'âme de l'esprit*. Cette séparation est accompagnée d'une souffrance fort grande et fort subtile, difficile à exprimer et à comprendre pour quiconque n'en a pas connaissance par l'expérience propre éclairée de la lumière divine. Dieu lui versa donc dans le cœur un nouvel amour si véhément qu'il tira à lui l'âme avec toutes ses puissances de telle manière qu'elle était enlevée à son être naturel... Cette âme ne pouvait plus correspondre aux sentiments du corps ; celui-ci également demeurait donc en dehors de son être naturel ; il restait confus, étonné, ne sachant où il était ni ce qu'il devait faire ou dire. De ce mode d'existence qui

14. P. 193.
15. P. 194.
16. P. 196.
17. P. 198.

n'était encore ni compris ni connu de la créature, résultèrent alors de nouvelles opérations également inconnues. C'était comme une chaîne tirée, ainsi que nous allons le dire[18] :

Dieu, qui est esprit, attire à soi l'esprit de l'homme, et cet esprit y demeure occupé. L'âme, qui ne peut rester sans son esprit, le suit, et y est tenue occupée à son tour... Le corps qui est sujet de l'âme reste comme perdu et en dehors de ses conditions d'existence...[19]

Ce n'est encore qu'un prélude.

Le jeu de l'amour divin continue, guidant l'âme à travers des ténèbres où elle se lamente et des clartés où elle exulte. « En cet état, on ne craint ni martyre, ni enfer, ni contrariété, ni contradiction ou adversité qui puisse arriver[20]. »

Et le Seigneur instruit sur sa façon de faire :

Le Seigneur : Tu comprends mieux par l'expérience que par le raisonnement la cause des grandes souffrances par lesquelles tu dois passer. Sache que je fais à l'âme un purgatoire de son corps, par ce moyen j'augmente sa gloire afin de l'attirer à moi sans autre purgatoire[21].

Écoute donc, ô Ame très chère, écoute ma voix, ouvre tes oreilles à ton Seigneur, lequel t'aime de la plus grande tendresse et te fait infiniment de bien...[22]

Je t'ai enseigné à m'aimer, pour te dépouiller de tout autre amour ; puis je t'ai menée jusqu'à *la porte de mon vrai et parfait amour* ; et tu n'as pas été plus avant parce que cela excède ton intelligence et surpasse tes facultés. Mais avec tout cela tu n'es pas contente, car tu as l'instinct de passer outre : toutefois, tu ne sais pas ce que tu dois vouloir.

Quand l'esprit vit que l'Ame, conduite à la porte du divin amour, n'était ni capable de retourner en arrière, ni d'avancer... il dit :

L'esprit : Maintenant, il est temps qu'à mon tour je fasse à l'Ame ce qu'elle m'a fait à moi. Pendant plusieurs années, je lui ai été soumis... Or, maintenant, je vois que l'Ame, avec tous ses sentiments et ceux du Corps est amenée au point de ne pouvoir

18. P. 203.
19. P. 204.
20. P. 210.
21. P. 213.
22. P. 214.

passer outre ni retourner sur ses pas, je veux donc me les assujettir[23].

Je veux donc la rendre tellement nue et aride et la laisser dans un si complet abandon qu'elle ne saura pas de quel côté se tourner, si ce n'est pour subvenir aux nécessités de la vie — car je ne veux pas que la mort s'ensuive — il faut qu'elle ait un plus long martyre. Ce martyre ne sera pas connu et on ne pourra y porter remède...

L'Ame : j'ai entendu de grandes menaces... mais je n'ai pu savoir la cause pour laquelle je dois endurer cela.

L'Esprit : *je veux me séparer de toi*[24].

L'esprit révèle alors à l'âme qu'elle a dérobé des grâces divines en se les appropriant.

Nous arrivons ici au point culminant du drame :

Et quand le moment fut venu et que cela plut à Dieu, il resserra le dit esprit, le tenant enfermé en soi si étroitement que l'âme et le corps restèrent privés de toute correspondance et demeurèrent complètement nus et arides[25].

... Vers la fin de cette opération, Dieu lui vint en aide... en lui montrant parfois un rayon de cette gloire dont elle était déjà proche, parce que les affections de l'âme et les sentiments du corps étaient consumés.

Le Seigneur : Je ne veux pas que tu te mêles de mes opérations, car tu en déroberais toujours quelque chose en t'appropriant ce qui ne t'appartient pas. Je ferai donc le reste de l'œuvre sans que tu en saches rien; *Je veux te séparer de ton esprit et qu'il se trouve noyé dans mon abîme*[26].

Ici se termine la deuxième partie du *Dialogue*.

Dans la troisième partie, l'Ame interroge le Seigneur sur son Amour pour l'homme. Et Dieu lui parle de son œuvre créatrice, de sa bonté infinie et de l'amour qu'il suscite en l'homme[27] :

Je descends avec un fil d'or subtil lequel est mon amour occulte ;

23. P. 217.
24. P. 218.
25. P. 219.
26. P. 222.
27. P. 226.

et à ce fil est lié un *hameçon* qui prend le cou de l'homme. Le cœur se sent blessé sans savoir ce qui le lie et le prend ; il ne peut ni ne veut se mouvoir, parce que je le tire, moi qui suis son objet et sa fin. Il ne comprend pas l'opération, mais tenant le fil en main je le tire toujours à moi avec un amour si pénétrant que la créature demeure surmontée, vaincue, et toute hors d'elle-même [28].

Et bien que la créature, en cet état, semble une chose morte, perdue et abjecte, elle trouve néanmoins sa vie cachée en Dieu, où sont tous les trésors et toutes les richesses de la vie éternelle ; et on ne peut dire ni imaginer ce que Dieu a préparé à cette âme, sa bien-aimée [29].

Hélène Lubienska de Lenval.

28. P. 227.
29. P. 228.

CELUI QUI N'AIME PAS

Je revois ce garçon qui voulait s'engager et « aller se battre ». C'était son devoir, disait-il. C'était un appel irrésistible. Et en même temps, il avait la certitude qu'il allait être tué. Il était donc venu voir un prêtre de ses amis, et celui-ci, momentanément occupé, n'avait pu le recevoir. Il était reparti presque désespéré... pour être effectivement tué en sautant sur une mine quelques mois après. Je revois ce soldat blessé, dans un hôpital, qui toute la nuit, qui lui sembla une éternité, avait souffert de sa mauvaise position sans pouvoir bouger lorsqu'au matin une lueur d'espoir passa avec la religieuse infirmière ; mais celle-ci n'entendit rien car, dit-elle, « c'est encore le temps du silence profond. » Je songe à cette femme que la vanité entraînait à se couvrir d'or : le cou, les bras, les doigts... et je la vis un jour que je venais de lire un récit sur le travail forcé de certaines mines d'or où l'appât du métal brillant entraîne les propriétaires à un système qui exploite l'homme, le rend pratiquement esclave et cause de temps à autre directement sa mort. Je pense à ce repas plantureux « de première communion » où cinq plats de viande défilèrent... alors que la presse donnait des informations sur certaines famines terriblement meurtrières aux Indes et ailleurs. Et je pense aujourd'hui à ces beaux exemples de solidarité, sinon toujours de charité, lors des inondations de Hollande ou des tremblements de terre de Grèce. Et je réfléchis encore à cet appui donné, « en paroles seulement « (mais est-ce « seulement » qu'il faut dire ?) à une politique qui devait aboutir au massacre de milliers d'hommes à Dien-Bien-Phu.

Ces souvenirs ont la même signification : l'amour vient de Dieu et il donne la vie ; tout refus d'amour et toute haine viennent du diable et ils conduisent à la mort. C'est pourquoi celui qui hait son frère est un homicide (1 Jn, 3, 15).

Par le péché de nos premiers parents, qui fut un refus d'amour de Dieu, la mort est entrée dans le monde ; et cette mort est dorénavant dans la perspective de tout péché. L'auteur de la Genèse nous le suggère en nous présentant comme le premier péché, après celui d'Adam et d'Ève celui de Caïn, le propre fils d'Ève, qui tue son frère, Abel. « Après la révolte de l'Homme contre Dieu, c'est la lutte de l'Homme contre l'Homme[1] *». La révolte de l'homme contre Dieu plonge en effet l'humanité dans le désordre, et ce désordre s'appelle jalousie, envie, injustice, colère, lâcheté et, finalement, d'une façon plus ou moins proche mais certaine, car ce crime est déjà en partie signifié en tout péché : homicide.*

Vous voulez me tuer, *dit Notre Sauveur aux Juifs à la fête des Tabernacles...* Le père dont vous êtes issus, c'est le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement (Jn, 8, 40-44). *Jésus voyait en effet que leur haine conduisait au meurtre. Eux, peut-être, ne le croyaient pas et auraient pu dire encore :* Qui cherche à te faire mourir ? *Mais Jésus savait que la haine engendre l'homicide. C'est pourquoi aussi il nous dit :* Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point, et celui qui tuera mérite d'être puni par le tribunal. Et moi je vous dit : quiconque se met en colère contre son frère mérite d'être puni par le tribunal (Mt., 5, 21-22).

Celui qui n'aime pas demeure dans la mort (1 Jn, 3, 14). *Le plus petit refus d'amour commence lentement à faire de nous des homicides, des « assassins », et, à cause de cela, nous place sous la domination de Satan ou, du moins, nous y conduit, et il nous entraîne à la mort de l'âme qui s'achève lorsque l'amour ne s'y trouve plus. Le prêtre et le lévite qui descendaient de Jérusalem à Jéricho, apparemment, ne* firent *rien. Mais précisément ils refusèrent d'aimer et ils eussent causé la mort de ce blessé si le bon Samaritain n'était aussi, après eux, passé par là.*

1. P. DE VAUX, *La Genèse*, Paris, Éd. du Cerf, 1951, pp. 49-50.

Nous avons peut-être des raisons de ne pas aimer ou même parfois des excuses, mais chaque fois que, fussions-nous prêtres, religieux, « bons chrétiens », nous n'aimons pas là où nous devrions faire acte de charité, nous apportons notre participation, si faible que celle-ci soit encore, à l'œuvre de mort qui, depuis le commencement, se poursuit dans le monde. Si nous voulons participer à l'œuvre de vie, il nous faut entrer dans le mouvement d'amour qui vient du Père et qui nous entraîne, avec le Fils, à donner notre vie pour nos frères.

APOSTOLUS.

LA « DÉVOTION » ?

Le mot est résolument d'étymologie latine. Notre Vulgate en est cependant très avare. Elle rend *eusebeia* par *pietas*, *thrèskeia* par *religio*, *euchè* par *oratio* ou par *votum*. On n'y voit pas de mot grec ou hébreu qui soit constamment ou même habituellement traduit par *devotio*. Il n'en est pas moins significatif de relever quelques emplois de cette traduction et de découvrir par cette voie la notion qu'elle exprime.

Ce qui ressort de cet examen, c'est surtout la parenté (bien normale d'ailleurs) entre la *devotio* et le *votum* tel que l'entendaient les anciens sémites. De part et d'autre c'est le sens actif du verbe *devovere* qui est en question. Il s'agit, dans le présent ou pour l'avenir, de faire passer quelque chose ou quelqu'un, voire soi-même, dans le domaine de Dieu. Ainsi le rend-on sacré. On en fait une sorte d'intouchable. Quelque chose du mystère de Dieu enveloppe ce qui est ainsi « dévoué ». Le *mente devota* de la Vulgate (Ex., 35-21 ; II[a] P., 29-31) qui est, en fait, une traduction erronée, veut signifier cette intention de « dévouer » au Seigneur, ici les objets offerts à Moïse pour la fabrication du tabernacle de l'Exode, là les objets offerts pour la restauration du culte sous Ezéchias. Dans le même sens on emploie le *devovere* au sujet des nazirs devenus la chose de Dieu, dans Num., 6, 21 s. Et c'est le même sens que l'on retrouve dans l'unique passage du Nouveau Testament qui parle du *devovere* et de la *devotio*, à partir cette fois du grèc *anathema*. Il s'agit des Juifs qui, au

lendemain de l'arrestation de saint Paul à Jérusalem, jurent la grève de la faim jusqu'à ce que saint Paul ait été mis à mort : *devotione devovimus nos nihil gustaturos...*

Au total la *devotio* biblique a toujours un sens actif. C'est l'acte par lequel l'homme fait entrer ceci ou cela (ou lui-même) dans le domaine spécial de Dieu pour en faire un bien consacré. *Devovere* est un verbe actif. Son acte est la *devotio*.

La liturgie romaine emploie le mot, par contre, dans un sens très atténué. Mlle Mohrmann traduit ainsi le beau texte du memento de la messe : « *quorum tibi fides cognita est et nota devotio...* vous connaissez leur foi, vous avez éprouvé leur attachement ». *Devotio*, remarque-t-elle, a pris un sens beaucoup plus général qu'en latin classique. De même traduit-elle plus loin *tibique reddunt vota sua...* « et ils vous adressent leurs prières [1] ». Les *devoti* de nos collectes romaines sont ni plus ni moins que « les chrétiens », « les fidèles », ceux qui, au jour de leur baptême, ont été les sujets du premier acte sacramentel. Voués par là au Seigneur, ils n'ont pas renié ce geste initial. Leur *devotio* n'a été un acte caractérisé (dans le sens biblique ci-dessus) que dans les gestes *de l'Église* qui les a ainsi consacrés. En eux-mêmes, elle est plutôt une condition consécutive à ces gestes qualifiés qu'un autre a faits sur eux. Leur *devotio* prend un sens passif. Ils ont été faits dévots plutôt qu'ils n'ont eux-mêmes produit la dévotion. Traduire alors la dévotion par « attachement » n'est pas affaiblir le sens. Sans faire échapper la dévotion à l'ordre moral des actes humains, cette traduction la situe autant sur un certain plan ontologique, celui de l'être consacré. On est attaché à Dieu sans doute parce qu'on s'est attaché à lui par choix, mais aussi parce qu'il nous a attachés à lui et nous garde dans sa main. Nous lui sommes « dévoués ». Ce sens plus ontologique ne se situe pas pour autant hors du plan moral : d'une part en effet cette dévotion, condition de la chose vouée, reste tributaire de la dévotion acte de l'Église qui l'a consacrée et du dévot lui-même qui s'est ainsi initialement donné au Seigneur. D'autre part cette condition vouée n'est pas celle d'une statue ou d'un édifice, mais d'un être vivant et conscient. L'état qu'il a embrassé

1. *La Maison-Dieu*, n° 23, p. 40.

ne doit cesser de provoquer des actes conformes; en fait, des actes de dévotion. Ces deux sens d'ailleurs s'impliquent, mais leur implication n'est pas également consciente chez les usagers qui mettent l'accent tantôt sur l'un tantôt sur l'autre aspect, et tantôt laissent dans l'indéterminé et tiennent en suspens le choix entre les deux sens. Sans doute est-ce le cas de nombreux textes liturgiques. Ils demeurent trop près de la Bible pour négliger le sens actif d'une dévotion transitive. Ils sont trop engagés dans l'expérience chrétienne des dévots pour ne pas évoquer le sens ontologique d'une dévotion acquise et donnée. Prégnants de l'un et de l'autre, ils se tiennent en deçà (ou au delà) de l'analyse des théologiens et des précisions techniques qu'il est de leur rôle d'apporter ici.

Pour les théologiens de l'âge classique et notamment pour saint Thomas, la dévotion est le premier acte de la vertu morale de religion. Tandis que celle-ci est, dans la volonté, l'inclination permanente et ferme à rendre à Dieu le culte intérieur et extérieur qui lui est dû, la dévotion en est l'acte premier. Elle est, dans le sens de cette inclination, le mouvement qu'elle commande. Elle conditionne donc toute activité religieuse. Elle en est, par l'intime, la substance même. Les autres actes religieux, prières, sacrifices, vœux, serments, etc., ont leur valeur propre entièrement tributaire de la dévotion qu'ils contiennent. C'est la dévotion qui met la volonté dans le service actuel des choses de Dieu et l'y maintient imperturbablement à travers les déboires et les réussites de l'existence humaine.

Dans son souci de précision, la théologie limite à cet acte l'usage du mot dévotion et préfère parler de sacré, au sens strict ou dans les sens dérivés, pour désigner la condition de ce qui est passé de façon spéciale dans le domaine de Dieu. C'est une limitation pour le mot. Mais c'est un gain pour l'analyse de l'acte volontaire de dévotion et l'étude de sa valeur propre. L'effort a surtout été alors de dégager la dévotion elle-même, don de la volonté pure, des formes extérieures et sensibles dont l'entourent la piété des chrétiens ou la miséricorde de Dieu. Quelque excellentes et utiles que puissent être celles-ci, et quelque place qu'elles puissent occuper dans la conduite d'une vie religieuse, elle sont toujours contingentes et relatives (mises à part,

bien sûr, leurs formes sociales d'Église, sacrements et liturgie). Ce que notamment on dénomme souvent « dévotion sensible » tient plus à un tempérament concret, physique ou spirituel, avec ses caractères individuants, qu'à sa véritable valeur religieuse. Celle-ci ne se mesure pas au sensible, mais au volontaire et à ce que contient de don au Seigneur, conscient et libre, continu et résolu, le déroulement de la vie chrétienne. La dévotion n'est pas un sentiment. Elle n'est pas une émotion. Elle est compatible avec des réactions sensibles nulles ou au contraire fort diverses et avec des traductions extérieures aux gammes les plus variées. Mais en elle-même et sous peine de n'être pas, elle habite le vouloir humain. Elle est sa détermination même, par laquelle la créature « se dévoue » à son Créateur, se livre à lui, se rend à son empire. Et c'est en accomplissant son devoir d'état, dans l'exercice de toutes les vertus, mineures ou majeures, de sa condition, que le chrétien peut faire œuvre de dévotion. Il suffit pour cela que ses activités soient référées comme à une première à celle qui remet volontairement à Dieu le bien sorti de ses mains.

A vrai dire, cette qualification de la volonté du chrétien par la dévotion est-elle vraiment première ? Acte d'une vertu morale, la dévotion ne saurait surclasser les actes, évidemment supérieurs à elle, de la foi, de l'espérance et de la charité. Aussi bien s'en sépare-t-elle très peu dans la conduite concrète des choses de la vie chrétienne. La foi nourrit la dévotion, l'espérance la soutient, la charité la parfait. Mais réciproquement la dévotion stimule les trois théologales. Par contre, tout acte de vertu morale peut devenir acte de dévotion s'il est commandé par un motif religieux. Et l'acte de dévotion, à son tour, impéré par la charité, est en état de sublimation. Dans le complexe d'une vie d'oraison notamment, dévotion et actes des vertus théologales se conjuguent sans cesse, et si l'analyse théologique peut habituellement les distinguer, ils se présentent dans une synthèse vitale qui les unit inséparablement au point de presque les confondre.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que le langage des spirituels donne pratiquement au mot dévotion une portée plus large que celui des théologiens. Saint François de Sales n'est pas le seul à avoir ainsi utilisé le mot de dévotion. Il l'a fait de façon tellement caractérisée qu'on peut le citer comme une sorte de proto-

type. Il en vient à tellement insister sur la dévotion, exercice éminent de charité, que la vertu morale y semble négligée et perdue :

> La vraye et vivante dévotion, o Philothée, présuppose l'amour de Dieu, ains elle n'est autre chose qu'un vray amour de Dieu; mais non pas toutefois un amour tel quel : car, en tant que l'amour divin embellit nostre ame, il s'appelle grace, nous rendant aggréables à sa divine Majesté; en tant qu'il nous donne la force de bien faire, il s'appelle charité; mais quand il est parvenu jusques au degré de perfection auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, ains nous fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement, alhors il s'appelle dévotion... Bref, la dévotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnément; et comme il appartient aussi à la dévotion de les nous faire faire promptement et diligemment. C'est pourquoi celuy qui n'observe tous les commandements de Dieu ne peut être estimé ni bon ni dévot, puisque pour être bon il faut avoir la charité, et pour être dévot il faut avoir, outre la charité, une grande vivacité et promptitude aux actions charitables.
>
> Et d'autant que la dévotion gist en certain degré d'excellente charité, non seulement elle nous rend promptz et actifz et diligens à l'observation de tous les commandements de Dieu; mais outre cela, elle nous provoque à faire promptement et affectionnément le plus de bonnes œuvres que nous pouvons, encores qu'elles ne soyent aucunement commandées, ains seulement conseillées ou inspirées... Enfin, la charité et la dévotion ne sont plus différentes l'une de l'autre que la flamme l'est du feu, d'autant que la charité estant un feu spirituel, quand elle est fort enflammée elle s'appelle dévotion[2]...

Resterait, au sujet de la dévotion, acte premier de la vertu de religion (sans oublier les nuances ci-dessus mentionnées), à la situer à l'endroit des dévotions particulières. Tout a été dit sur la question. Parle-t-on de la même réalité quand, de façon absolue on dit « *la* dévotion », et quand, avec un complément au substantif, on dit « la dévotion *aux* saintes Plaies », ou « la dévotion *à* la Sainte Vierge » ? ou quand, en réduisant le mot

2. *Introduction à la vie dévote*, Ire partie, ch. I.

à ne plus désigner que des pratiques assez extérieures, on dit : dévotion *au* chemin de Croix, dévotion *aux* médailles, dévotion *aux* scapulaires, etc. ? ou que, par référence à ces différents emplois, on dit avec l'article indéfini « *une* dévotion », ou, avec un pluriel, « *les* dévotions » ?

Pour qu'une dévotion garde une valeur religieuse, il faut qu'elle soit une sorte de réfraction, en une ligne particulière ou selon un mode ou un geste particulier, de *la* dévotion tout court. Au lieu d'en rester au mystère de Dieu sans autre spécification, elle draine alors la puissance de son mouvement propre selon quelque détermination. L'acte premier de la religion, dans la dévotion à la Trinité, ou dans la dévotion à la sainte Humanité du Christ, ou dans la dévotion à l'Eucharistie, se concrétise dans un dogme, un article de foi, un aspect du mystère chrétien, avec les représentations, sensibles ou non, qui lui sont propres. On peut dire la même chose de la dévotion aux saints, toutes proportions gardées et compte tenu de la différence radicale qu'il y a entre Dieu et ses créatures, même saintes et objets d'un culte dit de « dulie » et donc tout relatif à Celui qui est, dans ses saints, l'auteur de leur grâce. La dévotion à saint Michel draine d'authentiques valeurs religieuses pour autant que c'est au Seigneur admirable en ses anges que remonte la gloire du saint. Toute relative à Dieu, la religion y est sauve et donc la dévotion en laquelle elle s'exprime. Mais plus s'éloignerait de Dieu l'objet d'une dévotion particulière, moins cette dévotion mériterait encore son nom et il est du devoir des guides religieux de maintenir la pureté de la vraie dévotion dans les dévotions en lesquelles elle se réfracte.

fr. J. Bonduelle. o. p.

UN DÉPART POUR LE CIEL

Infirmière diplômée, religieuse, jeune encore, Sœur Geneviève est atteinte de tuberculose. Dans quelques semaines ou quelques mois, le mal implacable l'aura terrassée. La mort tantôt l'effraie, tantôt ne l'effraie pas. Le prêtre qui la guide a grâce de lumière : elle monte dans cette lumière.

Maintenant qu'elle est retournée à la maison du Père, elle peut passer son ciel à faire du bien sur la terre et à nous enseigner ce qu'est la mort pour le chrétien et comment un chrétien s'y prépare.

Nature de chef avec ce qu'elle comporte toujours de qualités et quelquefois d'excès, cœur généreux et passionné, esprit critique et primesautier, elle avait reçu du Seigneur un don incomparable : la loyauté.

Dans sa jeunesse, il y avait eu une période douloureuse. Sa foi et sa vertu avaient été mises à rude épreuve. Elle avait d'abord réagi fortement, puis le doute l'avait minée. Elle avait eu besoin de connaître une misère profonde pour rebondir dans l'infinie miséricorde et se connaître en Dieu. Elle quitta le monde pour se consacrer tout entière à Celui qui lui avait tout pardonné.

Mais le mal implacable qui l'avait jadis légèrement atteinte réapparut après quelques années de vie religieuse et d'apostolat fécond auprès des malades. Elle avait, dans un sanatorium, une activité modérée.

Le problème de la souffrance la hanta, de sa souffrance à elle, de la souffrance des autres, surtout quand son mal augmenta. Un prêtre, qu'elle avait déjà rencontré quelquefois, se trouva providentiellement près d'elle lorsque le sanatorium la reçut. Il la revit deux fois seulement durant les six mois qui lui restaient à vivre, mais leur correspondance a été conservée.

Le prêtre avait vu Sœur Geneviève au mois de septembre 1948. Elle allait et venait encore dans le sana, mais se savait de jour en jour plus

incurablement touchée, et cela parfois la révoltait. Les entretiens du prêtre la calmèrent, mais elle gardait pourtant, écrivait-elle, « les inévitables grognements de la zone inférieure, avec l'orgueil et le cœur trop plein d'humain ».

DU PÈRE, 11 OCTOBRE 1948

Nous avons besoin de prendre toujours plus conscience de Son amour de notre misère; les deux ensemble; autrement on perdrait cœur, disait Pascal. Et sainte Catherine de Sienne ne sépare jamais la connaissance de Dieu en nous de la connaissance de nous en Dieu. Sœur Geneviève grognera jusqu'à la fin de ses jours : premier mouvement; mais aussitôt après avoir grogné, presque en même temps, elle chantera. Au ciel seulement il n'y a plus de premier mouvement mauvais et de second mouvement bon : tous les mouvements sont uniformément bons; Sœur Geneviève ne fera plus que chanter.

Vous avez écrit que vous étiez « établie un peu plus profondément chaque jour dans l'adhésion aux volontés du Père »; vous avez eu raison de ne pas dire simplement « de Dieu », ou si vous l'aviez dit, il vous fallait le dire comme saint Jean, saint Pierre ou saint Paul. Dans leurs épîtres, Dieu, c'est toujours (Dieu) le Père.

Et cela est ineffable, surtout pour qui souffre. Dans l'Évangile il n'y a pas de vocation à la souffrance, mais vocation à la *pénitence* ou vocation à la *communion aux souffrances du Christ*. Il ne peut pas y avoir vocation à la souffrance, car la souffrance est suite du péché; Dieu créateur n'a pas fait la souffrance; Jésus à Gethsémani se conformait à la volonté de Dieu créateur quand il demandait de ne pas souffrir, d'éloigner le calice, nul n'a haï sa propre chair (Eph., 5, 29); nul ne peut souhaiter une diminution de son être, une moins bonne santé, des poumons de misère. Mais Dieu n'a pas épargné son propre Fils, Dieu l'a envoyé dans une chair semblable à la nôtre, sœur de notre chair pécheresse, la sienne ne l'étant pas, chair pouvant pâtir.

Et d'un bout à l'autre de l'Évangile nous sommes appelés à la pénitence. Faites pénitence, dit le Précurseur; faites pénitence, dit Jésus; faites pénitence, dit Pierre le jour de la Pentecôte; faites pénitence, dit saint Paul à Athènes.

Et nous sommes appelés aussi à porter la croix à la suite de Jésus (Mt., 16, 24), à boire à son calice (Mt., 20, 22), à communier à ses souffrances (Phil., 3, 10).

Mon Enfant, mon Enfant, quelle transfiguration de la mortification,

et de toute souffrance, et de la mort dont notre nature a horreur, doit avoir horreur ! quelle lumière jetée sur la souffrance des innocents qui rachètent d'autant plus les autres qu'ils ont moins à expier pour eux-mêmes !

Saint Pierre écrivait aux chrétiens persécutés (1, 4, 13) : *Communiant aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, et ainsi vous exulterez de joie lors de la révélation de Sa gloire.* Ses souffrances et Sa gloire sont inséparablement unies, comme le Vendredi saint et le jour de Pâques.

Que l'on comprend saint Paul écrivant aux Colossiens (1, 24) : *J'achève ce qui manque des souffrances du Christ dans ma chair* (et dans mon cœur de chair), *pour son corps qui est l'Église*, ou aux Galates (6, 14) : *Loin de moi de me glorifier si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde a été crucifié pour moi et moi pour le monde.* Saint Paul ne dit pas : « par laquelle croix », mais « par lequel Jésus crucifié ». La croix comme croix est inhumaine, la croix avec Jésus crucifié est surhumaine. Toute souffrance comme souffrance est pour l'homme objet d'horreur; toute souffrance, communion à la souffrance du Christ, est pour l'homme objet d'amour.

En résumé, mettez dans votre tête, dans votre cœur, dans votre chair, que virginité et humilité conjuguées ont fait Marie, Mère de Jésus, que la femme enfante dans la douleur, et que Marie est devenue mère universelle au pied de la croix. Rappelez à vos filles du sana que l'invention d'amour qu'est le sacrement de pénitence efface non seulement la faute mais encore la culpabilité, si bien qu'une âme comme celle de Marie-Madeleine était redevenue virginale. Alors pour Sœur Geneviève que ces trois mots lui chantent ineffablement, divinement, dans sa souffrance : virginité, humilité, maternité spirituelle.

Cette lettre vous est écrite le jour de la fête de la Maternité de la Vierge Marie. »

Cet enseignement sur la souffrance arrivait à point : Sœur Geneviève avait dû s'aliter et ne quitterait plus son lit.

DU PÈRE, 28 OCTOBRE 1948

Si vous avez devant la souffrance et la grandeur de la communion aux souffrances du Christ, vous en sentant indigne, quelque chose de l'effroi de saint Pierre (Lc, 5, 8) : *Éloignez-vous de moi Seigneur, car je suis un homme pécheur!* ayez aussi du même saint Pierre l'intimité si simple (Jn, 21, 17) : *Vous qui savez tout, vous savez*

que je vous aime, et Jésus lui dit : *Pais mes agneaux, pais mes brebis*, gagne-moi des âmes... avec tes poumons de rédemption.

Tout est simple vu de Dieu, tout est complexe vu des hommes.

Si nous remontons des effets à la cause, nous transposons en Dieu nos manières de concevoir les choses, et nous n'arrivons pas à concilier les oppositions : douceur et force, miséricorde et justice, grâce et liberté, obéissance et spontanéité, etc. Mais si nous nous plaçons en Dieu, au moment où les effets émanent de la cause, tout s'éclaire : il est Dieu Créateur, Maître souverain, ayant droit à tout en nous, d'où notre révérence; mais en même temps, et même avant, de toute éternité, il est Père, Père au maximum, *le* Père, et qui dit Paternité dit amour; et Père de son Fils, qu'Il n'a pas épargné, afin de nous sauver, nous qu'Il avait créés pour que nous L'aimions, et qui n'avions pas voulu L'aimer; et Lui, le Fils, se faisait notre frère, bien plus, l'époux de notre âme (Jn, 3, 29; Eph., 5, 25; 2 Cor., 11, 2). Alors Sœur Geneviève comprend.

Qu'elle se rassure aussi pour la période irréligieuse de sa jeunesse. Il fut un temps où Charles de Foucauld n'avait ni la foi ni la vertu de Jean-Marie Vianney, et pourtant l'ermite du Sahara et le Curé d'Ars sont nos modèles, ils ont beaucoup aimé Jésus. Chacun a sa vocation et son genre d'amour. Innocent, pénitent : ce sont des oppositions de la terre, venant de nous; vu d'auprès de Dieu, tout est amour : innocence et pénitence se rejoignent là-haut après s'être retrouvées ici-bas dans l'humilité et la charité.

Et à ce propos je vous transcris ces lignes qui m'ont été écrites par une licenciée ès lettres, peu de temps avant qu'elle se consacrât par vœu. Elle me semble avoir parfaitement compris notre vœu de chasteté, que j'aime appeler notre vœu d'appartenance totale à Dieu : « Ce fut la grâce de la fête de sainte Catherine de Sienne cette année que de découvrir le sens plénier de la consécration à Dieu. Je pense que comme l'épouse se réserve tout entière pour son époux, de même, Dieu demande à certaines en réponse à son amour de se réserver corps et âme pour Lui. Et cela veut dire, me semble-t-il, que désormais en notre chair et de notre chair Dieu doit pouvoir faire sans que nous murmurions, tout comme en notre âme et de notre âme, ce qu'il Lui plaît pour Sa gloire et le salut du monde. Et cela, c'est la souffrance physique, la maladie, prévues et acceptées d'avance, quand Dieu voudra, Il voudra, aussi longtemps qu'Il voudra, — c'est le *j'achève comme dans ma chair ce qui manque de souffrances du Christ* de saint Paul, — c'est la chair avec toutes ses convoitises au sens le plus large, tous ses désirs de nature, toutes ses sensibilités, désormais orientée vers Dieu de façon stable, à Sa louange. Comme on com-

prend alors que la chair ait un jour part à la gloire et que nous nous retrouvions corps et âme au ciel! » Cette application du vœu de chasteté non plus seulement à la pureté du corps, mais à la souffrance du corps, m'a paru une trouvaille.

Glorifiez Dieu dans votre corps, disait saint Paul (1 Cor., 6, 20). La souffrance virginale est rédemptrice au maximum : hostie pure, hostie sainte, hostie immaculée. Et une âme pécheresse, mais pardonnée, est virginale. O mon Enfant, prêchons cela. Dieu par le sacrement de la pénitence n'enlève pas seulement la faute, mais aussi la culpabilité. Un chef d'État qui amnistie un coupable lui enlève les conséquences que mérite sa faute, fait que la faute extérieurement n'existe plus, mais la culpabilité intérieurement demeure. Il n'en est pas de même avec Dieu, avec Jésus. C'est pourquoi les Pharisiens avaient raison de dire que Jésus blasphémait, s'arrogeait un droit divin quand Il pardonnait au paralytique : *Tes péchés te sont remis;* la rémission des péchés va jusque-là. Alors Sœur Geneviève a compris; qu'elle jubile, qu'elle soit toute joie, toute action de grâces!

Quant aux conseils pratiques demandés, voici :

Pour les calmants, vous pouvez certainement les prendre : c'est avoir meilleure santé un instant, pour pouvoir être plus lucide, plus offrante, plus capable de souffrir autrement s'il envoie une autre souffrance. — Être équilibrée, cela importe surtout à Sœur Geneviève pour elle-même et pour son entourage : il ne faut être à charge que dans la mesure où le bon Dieu le veut. — L'obéissance à Mère Supérieure vous dit la volonté de Dieu.

Lire tout ce qui pourra vous distraire et distraire vos visiteuses : histoire, biographies, voyages, géographie humaine, le journal. « Que le cœur ne s'accroche pas à des rêveries », ce sont vos expressions. Dès qu'une lecture vous fatigue, arrêtez-vous.

Priez pour moi des bribes de prière.

Durant le mois de novembre une sœur infirmière eut le don de l'exaspérer. Pendant quelques jours, Sœur Geneviève se contenta de maugréer intérieurement, mais un soir elle ne put se contenir. Véritable explosion, paroles malsonnantes, cris de colère. L'arrivée de la Supérieure ne fit qu'envenimer les choses : elle se retira bientôt avec la sœur infirmière. Sœur Geneviève dans sa solitude peu à peu se calma, puis s'endormit. Le lendemain, toute confuse, elle demandait pardon, et bien simplement écrivait au prêtre.

DU PÈRE, 25 NOVEMBRE 1948

L'INCIDENT de la sœur non sympathique est très représentatif de notre misère à tous. Malgré notre bonne volonté, à cause des restes du péché originel, le vieil homme (et la vieille fille) reparaît; il n'est pas encore mort tout à fait; le sera-t-il jamais! Que voulez-vous, sœur Geneviève! ce sont les défauts de nos qualités, c'est le revers de la médaille : on sait commander, et c'est bien, mais avec une cravache, et c'est mal.

Mais Dieu est infiniment bon. Et pour ceux qui L'aiment, toutes choses tournent à bien, fussent leurs fautes. Et certes il y a eu faute, non pas tant quand vous vous êtes fâchée que quand vous nourrissiez et ruminiez intérieurement votre non-sympathie.

C'est une leçon. Nos sympathies et nos non-sympathies sont le fait de la nature, tout comme les affinités chimiques entre deux métaux ou deux gaz. Mais soyons maîtres des unes et des autres. C'est là, mon Enfant, un des objets de la chasteté religieuse et de la charité : on aime avec son amour à Lui; on n'aime que les âmes d'abord, puis le reste à la suite de notre amour des âmes; on aime là où on est baptisé ou appelé à être baptisé : là on peut aimer éperduement, à l'infini.

Votre aumônier a eu bien raison de vous dire ce qu'il vous a dit. Vous connaissez le passage de l'Évangile : désirer la femme du voisin est déjà faute. La morale chrétienne vise l'intention, même si l'acte extérieur n'est pas commis.

Ayez honte de vous, mais plus encore remerciez. Que vous avez été laide quand vous ruminiez vos méchancetés ou les expectoriez! Que vos filles du sana gardent leurs crachats dans leur bouche ou les rejettent, ce n'est guère esthétique! Comprenez ma parabole; vous la trouverez dans saint Luc, l'évangéliste-médecin, si vous savez lire entre les lignes!

Puisque je suis dans le « pulmonaire », j'espère que vos poumons de misère, de rédemption et de gloire vont mieux. Soignez-les, mais toute abandonnée à Son amour. Il vous aime tant, et je crois qu'Il s'arrange pour que vous L'aimiez un peu plus qu'hier et un peu moins que demain. Grandissons dans Son amour. Croissons en Lui, dit saint Paul (Ep., 4, 15). Prions ensemble dans ce but.

DE SŒUR GENEVIÈVE, 24 DÉCEMBRE 1948

Je ne vous décris pas ma joie, mon Père, à la nouvelle de votre prochaine visite.

Les poumons de « misère, de rédemption et de gloire » en sont toujours dans la voie de « misère de rédemption » ... du moins je l'espère pour le dernier point. Température élevée de plus en plus fréquente, toux, lassitude, malaises fréquents. Voilà un petit bulletin que je dis à mon Père parce qu'il se répercute sur l'âme en certaines heures et que j'ai bien besoin de toute la force du Maître pour demeurer sans cesse douce, égale, sereine et « veillante » au-dedans en sa Présence. C'est un pas de plus de fait dans cette « vocation à la pénitence » et la « communion à *ses* souffrances » qu'en des pages si belles vous me décriviez en octobre. L'âme en exulte de reconnaissance et d'amour dans la foi et veut plus que jamais être toute disponible et livrée, mais il faudrait tellement alors être fidèle, ne rien perdre de ces grâces, et je me sens tellement tiède, et lâche! Et cependant ce n'est encore qu'un petit début dans la voie royale de la Croix. J'ai tant besoin alors, mon Père, que vous m'aidiez de toute manière en cette montée dans la vérité et dans l'amour. Le temps est court.

DE SŒUR GENEVIÈVE, 24 JANVIER 1949

« Demeurez dans une grande paix et une grande joie », me disiez-vous, mon Père, en me quittant. C'est bien dans cette paix et dans cette joie que je reste depuis ces quelques jours de votre passage parmi nous, avec au cœur une reconnaissance filiale grandissante. Vous avez été si bon de me consacrer tant de temps, mon Père, et je crois que le bon Dieu a voulu cette fois encore me donner en ces heures bien des lumières nouvelles, m'ouvrir de nouvelles perspectives sur la profondeur du mystère de la Croix. Et comme en septembre, ces jours furent comme une retraite préparatoire à une entrée plus avant dans ce monde de la souffrance. Peu de jours après votre départ en effet le Seigneur m'a « parachutée » (selon votre expression) dans une zone un peu plus proche de celle qui conduit à sa Croix. Température élevée depuis quinze jours, souffrances physiques, et la résistance générale qui baisse, et toutes les petites misères de la tuberculose en évolution. J'essaie dans tout cela

d'être fidèle, et de suivre votre conseil : aimer et être joyeuse, répandre de la joie autour de moi. Mais, mon Père, cela ne se peut que par la force de Dieu! aussi suis-je mendiante de prières afin que jusqu'au bout Il soit là. Après cela, cette certitude de foi étant bien enracinée, je veux bien être parachutée aux endroits les plus exposés, dans ce monde de péché dont l'abîme ne peut se mesurer qu'en contemplant le Christ en sa Passion!

Bien souvent je relis cette grande lettre que vous m'écriviez en octobre sur la communion aux souffrances du Christ, mystère qui « transfigure » cette souffrance et cette mort dont, me disiez-vous, notre nature a horreur et doit avoir horreur. Et cela me donne tant de paix, car il est bien vrai, mon Père, qu'à certaines heures plus dures l'angoisse monte et que cette perspective de la mort qui déjà opère peu à peu chaque jour « en mon corps » m'est comme un déchirement. L'âme, aux lumières de la foi, est dans la joie jubilante de cette aurore, mais la sensibilité humaine a des frémissements que je vous avoue tout humblement. Quel étrange mystère! Mais il n'y a pas lutte, car le Seigneur et la Vierge Marie sont là; et toute cette angoisse secrète qui sourd parfois, je l'intègre dans cette appartenance totale à Dieu de notre vœu de chasteté compris dans le sens où le prenait votre jeune licenciée, le « j'achève dans ma chair » et vous ajoutiez entre parenthèses « et dans mon cœur de chair ». Est-ce bien cela?

DU PÈRE, 26 JANVIER 1949

Si vous avez sans doute de la joie à écrire à votre Père, lui, a eu grande joie à vous lire.

Voir sa vie s'effeuiller, son foie, son estomac, ses poumons, ses intestins refuser leurs services, si bien que l'on devient toujours plus maigre, plus légère, plus transparente, si bien que l'âme apparaît dominatrice pleinement de sa chair, l'offrant en sacrifice, faisant d'elle la chose sacrée promise au jour des vœux, sacrifice par obéissance et amour, non par nécessité. Jésus est mort en plénitude de vie parce qu'il le voulait, parce qu'il obéissait à son Père;et il ne serait pas le prisonnier de la mort, puisqu'il est la vie.

Et depuis Lui, la mort a changé de visage. Et le chrétien, qui communie à la vie du Christ, ne meurt pas autrement que Lui; il traverse la mort : *Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra* (Jn. 11, 25). Si nous communions à la mort de Jésus, nous communierons à sa victoire sur la mort. Jésus crucifié et ressuscité, voilà le mystère fon-

damental du christianisme et de toutes nos existences. Vous entendez, Sœur Geneviève.

Je suis dans l'adoration des voies de la Providence à votre endroit. J'admire comment le bon Dieu s'y est pris pour faire silence autour de vous et en vous. Surtout laissez-vous faire par Lui et par tous ses instruments. Il vous a arrachée à la salle de chirurgie, aux salles de malades; puis en communauté. Il vous a enlevée au réfectoire, à la salle commune, à la chapelle; maintenant, dans votre cellule, si blanche, si éclairée, aux fenêtres ouvertes sur la montagne neigeuse ou les sapins verts. Il vous tient au lit parfois si fatiguée que vous fermez les yeux et devenez comme étrangère au monde extérieur; peut-être même qu'à cause de votre repos du matin la communion sacramentelle ne sera plus de chaque jour ! Il viendra quand même. Il sera là, dans cette communion de désir, presque plus intime que l'autre, car elle ne comporte rien d'extérieur : *La gloire de la fille du roi est toute à l'intérieur* (Ps. 44, 14).

Laissez les prières vocales, mais aimez énoncer un Mystère du Rosaire sans réciter la dizaine, commençant simplement un *Ave Maria.* Et si Notre-Dame du matin de Pâques vous est chère, priez-la pour votre pauvre Père qui redit souvent comme vous : « Je suis bien mauvais, mais je Vous aime bien. » Il n'y a que Lui, mon Enfant, et en nous il n'y a que notre volonté aimante. *Vous demeurez dans mon amour, si vous observez mes commandements.* Qu'il vous bénisse!

DE SŒUR GENEVIÈVE, 1er FÉVRIER 1949

MALGRÉ la grosse fièvre qui ne me quitte plus, votre dernière lettre m'a fait trop de bien pour que j'attende davantage pour vous le dire. Quelle lettre, mon Père! c'est vraiment ce pain de l'âme dont j'ai faim pour réaliser avec fidélité et en pleine lumière toutes les grâces et les desseins de Dieu au fur et à mesure qu'Il exige davantage. Et c'est aussi vraiment cette paternité spirituelle telle que j'en avais soif depuis tant d'années et que le bon Dieu m'accorde en plénitude pour la dernière étape sans doute, avec toutes les autres grâces; je vis dans une incessante action de grâces. Tout ce que vous me dites sur la splendeur de cette offrande totale de ma vie — progressive et consciente — m'a mis une grande et douce lumière dans l'âme. Peu à peu le corps qui fut si vivant finira, je le crois, avec la grâce, par laisser toute la maîtrise à l'âme et à l'esprit; déjà je l'expérimente. Et savez-vous qu'Il continue d'élargir cette solitude autour de moi qui vous enchante? Des douleurs des yeux

m'obligent à vivre tout le jour rideaux clos, et des aphtes buccaux venant de dégénérer en deux grosses ulcérations tuberculeuses de chaque côté de la langue, je ne puis m'exprimer qu'avec peu de mots, au prix de douleurs et de difficultés. Hors le strict nécessaire, me voilà donc en *complet silence,* ne pouvant plus me nourrir que de liquide et avec une pipette. Si cette localisation nouvelle doit durer (elle me remplit l'âme de joie) il faudra que le Père prie encore un peu plus fort pour son enfant pour qu'elle garde patience joyeuse *in finem.* Si je vous dis, à vous, ces détails, mon Père, c'est parce qu'ils touchent de si près au mystère infini d'amour du Seigneur sur moi que c'est encore parler d'âme.

Je vais vous quitter, mais je voudrais tant, tant que vous sachiez combien votre lettre me fût grâce. C'est un viatique en ces jours où l'étreinte du Seigneur se resserre alors qu'Il me fait cheminer dans la foi. Mais à la cime de l'âme avec la Croix, c'est la Joie et la Lumière qui grandissent.

Que Notre-Dame du matin de Pâques vous dise ces choses et vous rende un peu tout ce que vous me donnez si largement! Et qu'Elle m'aide à réaliser mon dernier objectif que je vous confie afin que là encore vous me preniez comme par la main : dépasser, comme Elle sut le faire, toute souffrance pour n'être plus que cette louange incessante au Père, au Fils, au Saint-Esprit, une fois tout offert.

Bénissez-moi mon Père, je suis dans la joie et l'action de grâces.

P.-S. — Depuis trois semaines avec cette haute température le docteur n'a pas osé me faire monter à la radio : je ne sais donc ce qui se passe au point de vue évolution pulmonaire (çà doit être du gâchis d'après certains signes).

Hier soir j'ai dit au bon docteur venu voir l'aggravation des ulcérations : « Le corps était si dynamique que, docteur, il faut bien qu'il soit attaqué un peu partout pour être détruit avant l'entrée *in sinu Patris.* ». Pour *la première fois* il n'a pas protesté, et détournant son visage si bon il m'a dit, ne relevant que le dernier mot : « Vous l'aurez bien méritée cette entrée-là ».

Vous, vous savez que votre enfant n'avait mérité que des... coups de bâton, mais Dieu « qui est si riche en miséricorde... ».

DU PÈRE, 2 FÉVRIER 1949

Je reçois en ce beau jour votre lettre et le mot de la Mère Supérieure. Elle m'écrit que vous souffrez beaucoup et que des ulcérations de la bouche vous obligent au silence. Puis vos lignes complètent : les yeux craignent trop forte lumière.

Et j'admire, mon Enfant, les voies du Seigneur. Je ne croyais pas si bien dire en vous écrivant l'autre jour qu'Il vous voulait recueillie, vivant au dedans de vous-même, là où Sœur Geneviève a été baptisée. Et c'est une splendeur.

« Enfin seuls », portait une affiche de mon temps d'étudiant et évidemment ils étaient deux : lui et elle.

Si la communion sacramentelle devient moins possible, contemplez des yeux illuminés du cœur ce que dit Jésus dans l'Apocalypse (3, 20-22) :

Me voici debout à la porte, et je frappe. Si quelqu'un écoute ma voix, et m'ouvre, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi. — Le vainqueur, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi après ma victoire, je me suis assis avec mon Père sur son trône. — Qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises.

Quelle lumière, mon Enfant, sur votre vie de ces jours-ci!

DU PÈRE, 4 FÉVRIER 1949

C'est encore la parole même de Jésus que je veux vous dire et redire, et que je veux entendre votre voix intérieure dire et redire : *Le Père m'aime, parce que je donne ma vie. Personne ne peut me l'enlever, c'est de mon propre gré que je la donne. J'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre. Tel est l'ordre reçu de mon Père.* (Jn, 10, 17-18).

Votre volonté ne faisant qu'une avec la volonté de Jésus, — et ce sont deux volontés aimantes, ô! combien!, — personne ne peut vous enlever la vie, vous l'avez offerte; quand l'heure sera venue, vous la donnerez, et ce ne sera pas la perdre.

DU PÈRE, 6 FÉVRIER 1949

Je pense souvent aux yeux clos, à la bouche qui ne peut guère parler, et je contemple ce silence que Lui-même fait *autour de vous* pour que vous viviez Sa parole : « Le royaume de Dieu est *au-dedans de vous.* »

Sœur Geneviève doit jubiler en unissant cette souffrance de sa chair consacrée qui tombe en lambeaux à la souffrance de Jésus dont la chair immaculée tombait en lamelles sanglantes sous les fouets de la flagellation.

Et la parole de la Vierge Marie à Bernadette le 18 février 1858 doit vous chanter : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre ».

Cette lettre trouva Sœur Geneviève brûlante. Grosse fièvre aux poussées brusques qui l'épuisent et tout le reste si douloureux. Mais quel cran magnifique! pas l'ombre d'une inquiétude, aucune lassitude de souffrir, toujours le « oui » paisible et doux, et même la joie de constater que sa pauvre langue était devenue une vraie putréfaction à cause de grosses ulcérations extrêmement rares et douloureuses : « Comme Dieu est bon, murmurait-elle, de me faire expier ici-bas tous mes péchés de langue : bavardages, manquements à la charité, paroles de colère, critiques! »

DE SŒUR GENEVIÈVE, 10 FÉVRIER 1949

Vos lettres mon Père, viennent aider ma pauvre contemplation, laquelle se réduit bien souvent à la simple, mais si totale adhésion, dans la Foi, et j'ajoute à la Joie grandissante de saisir que le Seigneur est en plein à l'œuvre pour « dissoudre cette maison terrestre » pour m'introduire en son heure en cet édifice, cette maison éternelle dans les cieux. Mais cette dissolution est parfois accablante physiquement, la grosse fièvre me brûle et ma pauvre tête me semble vide. Dans le silence (si aimé) de ma cellule, je ne puis guère, Père, je le répète que refaire inlassablement les actes d'adoration, de foi, d'amour, de don. Et il y a des heures où c'est le pauvre corps qui seul semble dominer. Mais alors je repense à la licenciée et j'ai envie de lui dire (au corps!) : « Mon pauvre vieux, à toi de chanter tout seul ton cantique, ta voix couvre tout. »

Père, je m'arrête (je l'ai déjà fait trois fois), mais je voudrais que vous réalisiez bien combien je remercie le Seigneur de m'avoir remise entre vos mains et entre celles de ma chère Mère Supérieure, afin de m'aider à tous les dépouillements pour qu'enfin Lui seul soit glorifié. Je puis continuer de communier avec une parcelle d'hostie, aidée d'un peu d'eau, et alors je reste en adoration de cette condescendance du Seigneur qui se met si totalement à notre portée.

Priez pour que je L'aime de plus en plus, de mieux en mieux, et que Notre-Dame soit Elle aussi de plus en plus active et agissante en moi!

DU PÈRE, 11 FÉVRIER 1949

Comme c'est aujourd'hui fête à Lourdes, je dois vous dire quelque chose en l'honneur de la sainte Vierge.

Vous savez c'est au Calvaire que l'*Ancilla Domini et Mater Domini* est devenue *Sponsa Domini*, la nouvelle Ève du nouvel Adam. Comme Mère du Sauveur elle avait enfanté dans la joie. Mais pour ce qui est de nous, elle n'échappe pas à la pénalité : *Tu mettras au monde dans la douleur.* Et dans ses entrailles spirituelles maternelles, reine des martyrs par toutes ses souffrances du corps et du cœur et de l'âme, elle porte les pauvres pécheurs que nous sommes.

Alors Sœur Geneviève grandit dans son amour de Lui et des âmes comme la Vierge-Mère du Calvaire, puis du matin de Pâques, puis de la Pentecôte, jusqu'à ce qu'elle entende, au milieu de la nuit, une grande clameur : *Voici l'Époux qui vient; allez au-devant de Lui.* Et les anges et les saints se demanderont : *Quelle est celle-là qui monte du désert appuyée sur son Bien-Aimé ?*

L'Extrême-Onction fut donnée le 14 février. Sœur Geneviève était dans une joie débordante. Sa dernière lettre en est illuminée.

DE SŒUR GENEVIÈVE, 26 FÉVRIER 1949

Il m'en a coûté de ne pas être venue dire moi-même à mon Père toute la joie et l'incessante action de grâces de son enfant depuis les grandes grâces de l'Extrême-Onction, mais Mère Supérieure a dû vous dire que mes forces étaient de plus en plus déclinantes. Or, durant cette dernière semaine il m'a fallu « tenir » ferme : ma chère maman était là, et deux fois par jour, une heure environ, on me roulait près d'elle en couchette au parloir. Humainement je pensais que c'était sans doute là nos derniers entretiens terrestres « lucides ». Elle est admirable du reste, et tout se passa dans une sérénité toute divine. Sauf le premier jour où votre enfant vous avoue (en dépit du sacrifice fait depuis longtemps) s'être sentie brisée en voyant le cher visage aimé. J'ai pensé à Jésus sur la voie douloureuse rencontrant sa Mère, et cela m'a donné la force de surmonter — au dedans et au dehors — ce mouvement tout vif du cœur de chair.

Et maintenant j'attends dans la joie la voix de l'Époux. Quand sera-ce ? Au fond ce qui importe en attendant, c'est d'aimer chaque jour davantage. Et les lettres de mon Père avec ces si beaux commentaires, si appropriés, de textes de la liturgie, me tiennent en ha-

leine, toute brûlante, toute assoiffée de ce Dieu dans le mystère duquel je vais être attirée, remettant ce « souffle » qui n'aurait jamais dû cesser ici-bas d'étreindre, dans la foi, l'au-delà. Et maintenant cela va être pour toujours, cette vie d'amour, de louange incessante, en pleine lumière, avec le Père, le Fils, le Saint-Esprit! ô Père, par moment il me semble insensé que ce soit *moi, moi* qui soit déjà appelée à une telle béatitude, alors que je me fais toute petite en regardant mes mains vides, ma pauvreté radicale... je jubile malgré tout, car me voilà pleinement dépendante de Lui!

Père, je ne sais si je vous dis des choses cohérentes, la journée physiquement est une des plus mauvaises que j'ai jamais eues. Je suis toujours l'enfant aux yeux clos dans la pénombre, et les ulcères de la langue, après accalmie, reprennent de plus belle, et d'autres misères. Priez mon Père pour que tout cela, jusqu'au bout, fasse rendre à l'âme dominatrice une note très pure d'amour et de joie.

Cette fois il faut que je m'arrête pour de bon. Tant que je pourrai tenir le stylo, je viendrai tout de même à vous; oui, c'est bien votre enfant et votre petite fille (vous l'avez aidée à redevenir petite) qui vous demande de la bénir.

P. S. — Mon Père, j'ai une chose qui me tourmente parfois. Quand je souffre trop, quand j'étouffe, quand des quintes de toux et d'expectorations durent deux, trois et quatre heures, et que je n'en puis plus, les larmes coulent, je ne suis plus que nerfs à bout et épuisement (mais la volonté reste adhérente); il m'arrive aussi de geindre tout haut, d'appeler tantôt « mon Dieu » ou « Maman »... est-ce normal ou un manque de prière, de recours en la force de Dieu? Je me dis que je devrais supporter tout sans ces gémissements si je priais davantage... mais peut-être est-ce une tentation?

Voyez que je vous dis tout, même ce qui en fin de compte est peut-être de l'orgueil.

DU PÈRE, 28 FÉVRIER 1949

Je viens de recevoir votre si bonne lettre et je remercie le Seigneur avec vous, car c'est une très grande grâce qu'Il vous fait de monter à Sa rencontre en pleine lumière et en ardent amour. Vous « voyez » tellement bien que vous êtes incomparablement aimée, et que si les pauvres mots de la terre balbutient quelque chose des réalités du Ciel, vous êtes — à la suite de Notre-Dame — *Ancilla et Sponsa Domini*, remplie de l'humilité de l'*Ancilla* et de l'amour virginal de la *Sponsa*. En latin, c'est plus facile à dire qu'en français!

N'ayez aucune crainte pour vos larmes et vos plaintes : Lui, sait traduire. Ce sont les gémissements de la colombe, dont parle le Cantique des Cantiques, ce sont aussi les gémissements de l'Esprit d'amour, dont parle saint Paul aux Romains (8, 26,27). Et murmurer « mon Dieu » « Maman », quand le corps souffre trop, c'est indiquer que l'âme retourne à sa source : ne sommes-nous pas venus de Dieu par notre mère : durant les neuf premiers mois de notre existence, nous étions attachés à notre mère pour pouvoir vivre, — image de l'incessante communion du chrétien au Christ, Fils de Dieu, qui *est toujours face au Père, toujours dans le sein du Père*, comme dit saint Jean (1, 1 et 18).

L'heure de la rencontre va donc bientôt venir. Chantez avec saint Paul la fin de la première épître aux Corinthiens (13, 12) : *Pour le moment nous regardons dans un miroir, en énigme, mais alors ce sera face à face. Pour le moment je connais partiellement, mais alors je reconnaîtrai de la même manière que j'ai été reconnu. Présentement subsistent bien la foi, l'espérance, la charité, ces trois choses; mais la plus grande d'entre elles est la charité. .. La charité ne passe pas.*

L'amour est plus fort que la mort. *Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra*, a dit souvent Jésus à Sœur Geneviève dans des livres ou par des prédicateurs ; maintenant Il le lui dit d'une autre manière indicible, d'une manière comprise d'elle seule.

Votre Mère Supérieure fait tout pour vous soulager, et elle a raison, c'est son devoir de mère, de supérieure, d'infirmière. Mais pénétrant avec votre père jusqu'au fond de votre âme elle ne voudrait pas lever le petit doigt pour que vous souffriez moins, pour que vous ayez moins à Lui offrir : vous êtes tellement belle à Ses yeux, Il vous aime tellement comme cela, le Père voit tellement en vous l'image de son Fils.

Mais le mal progresse. Le Seigneur traite sœur Geneviève en très grande fille. Pauvre bouche où les ulcérations se creusent, gorge douloureuse, poitrine en feu, tube digestif paralysé, sueurs nocturnes épuisantes, mais larmes et gémissements n'empêchent pas la volonté d'être forte, et Sœur Geneviève attend doucement l'appel du Seigneur.

Son frère, médecin, qui a perdu la foi, est bouleversé. Elle lui explique : « S'il te fallait faire un voyage pénible pour retrouver une femme que tu adores, ne l'entreprendrais-tu pas? Moi, j'adore le bon Dieu, dans les deux sens du mot, et je sais qu'il n'y a que cette porte de la mort qui me sépare de ses bras. »

Mais Sœur Geneviève ne peut plus écrire.

A l'aube du 10 mars elle demande au docteur : « Sera-ce bien pour aujourd'hui? » — « Oui. ». — « Pensez à mon bonheur, Docteur, aujour-

d'hui je vais entrer dans le mystère? » Et à la Supérieure : « C'est fou! je n'ai pas quarante ans, et je vais voir Dieu. »

Elle voulut communier. Puis elle dit encore : « Si je meurs de si bon cœur, c'est que pour moi la mort n'est pas une séparation. Je suis absolument sûre d'être après beaucoup plus unie à tous ceux que j'aime. »

Vers dix heures c'était la fin. Sans contractions, sans agitation, les respirations s'espaçaient doucement. La Supérieure entonne le Salve Regina. *Il n'est point achevé que Sœur Geneviève, comme Jésus, a remis son souffle entre les mains du Père.*

Quelques instants plus tard le facteur apportait à l'adresse de Sœur Geneviève ces lignes du prêtre, datées de la veille.

DU PÈRE, 9 MARS 1949

Mère Supérieure m'écrit que vous montez doucement vers le Bon Dieu. Vous bouclez la boucle. Descendue du ciel et marquée au jour de votre baptême du sceau de la Trinité Sainte, vous remontez au ciel pour contempler à jamais cette même Trinité Sainte.

Vous avez si souvent prié avec Saint Thomas d'Aquin :

Te trina Deitas unaque poscimus,
Sic nos tu visita sicut te colimus,
Per tuas semitas duc nos quo tendimus,
Ad lucem, quam inhabitas.

C'est intraduisible, c'est bien plus beau en latin ; voici pourtant pour aider votre Mère à vous lire cette même strophe en français :

O Déité trine et une, nous t'en supplions,
Visite-nous comme nous t'adorons.
Par tes sentiers conduis-nous là où nous tendons,
A la lumière, que tu habites.

Les deux premiers vers conviennent à votre âme itinérante, le troisième encore, mais vous ne demandez plus une visite, car vous êtes trop tendue vers Lui, vers Sa Lumière, qui déjà vous inonde.

Je suis tout près de vous avec votre Mère. Vous me murmurez : « Je L'avise et Il m'avise ». Oui, Sœur Geneviève, vous Le contemplez et Il vous contemple.

H.-D. Béchaux.

LES LIVRES

BIBLE, LITURGIE, PATRISTIQUE

M.-E. BOISMARD, O.P. : *Le Prologue de saint Jean.* « Lectio divina », nº 11. Éd. du Cerf, Paris, 1953; 184 pp.; 450 fr.

Un très beau livre, un fruit mûr. La première partie donne le commentaire exégétique du Prologue verset par verset. La deuxième propose une excellente synthèse théologique et biblique : chacune des notes du Prologue est enrichie de toutes ses harmoniques dans l'Ancien Testament, on peut suivre à travers toute la Révélation progressive le développement de ces grands thèmes rassemblés par saint Jean au début de son Évangile.

Ce qui est plus nourrissant encore pour notre foi et notre contemplation, c'est la façon dont sont mises à jour les racines bibliques de la théologie du Christ. En des pages d'une pénétration et d'une profondeur rares, l'auteur nous fait remonter aux sources de ces noms de Verbe ou Parole, de Sagesse, de Loi, qui sont dits du Fils. Il nous montre comment tout l'Ancien Testament tend déjà obscurément à la personnification de ces notions — et comment peu à peu saint Jean a pu prendre conscience et dire que cet homme qu'il avait touché de ses mains, Jésus de Nazareth, était réellement le Fils de Dieu, le Verbe de Dieu, préexistant en Dieu avant toute créature.

Un livre comme celui-ci alimente vraiment notre vie spirituelle. Et il nous fait apercevoir tout ce que la théologie biblique peut apporter à la fois au théologien et à l'exégète : le premier a dû, pour les élaborer techniquement, décanter, épurer à l'extrême les notions dont il se sert. Ce ressourcement biblique lui permet de les étoffer de toute leur richesse concrète, de leur densité réelle, de leur dimension historique : elles en retrouvent une sorte de nouveauté, de vitalité.

D'autre part, trop d'exégètes donnent l'impression de craindre la synthèse (ou peut-être d'être impuissants à la faire) comme si la théologie biblique était moins scientifique que l'épluchage philologique, ou la précision historique. Il semble, au contraire, que, si elle est probe et si elle sait rester en contact immédiat avec le texte, elle constitue l'achèvement, le couronnement de tous les travaux de détail.

Souhaitons que, conformément à l'enseignement de Pie XII, des études de ce genre et de cette qualité viennent donner leur pleine maturité aux études bibliques.

S. J. D'A.

Évangile. Cahiers trimestriels publiés par la Ligue catholique de l'Évangile. L'ex., 120 fr.; abon., 380 fr. (il y a des tarifs dégressifs).

Nous avons annoncé en leur temps (*Bulletin biblique, La Vie Spirituelle*, décembre 1951) la parution des premiers cahiers *Évangile*. Une dizaine de numéros sont sortis depuis. Ils constituent actuellement un des meilleurs efforts d'initiation biblique. Dans l'ensemble, leur qualité est excellente, et, semble-t-il, va s'améliorant. De bons spécialistes y collaborent, et le soubassement scientifique est solide. On peut réellement y apprendre beaucoup. Cependant — et ce n'est pas un mince mérite que la rencontre de ces deux qualités rarement réunies — la lecture en reste agréable et facile, la langue, la présentation, sont accessibles au plus grand nombre. Le but est pratique et réellement atteint : ce sont des instruments de travail et de connaissance de la Bible, à la portée de tous.

Il faut commencer par le commencement. A mesure que le défrichement sera accompli, l'orientation spirituelle pourra s'affirmer de plus en plus; cela se dessine dans les deux derniers : *Le souffle et l'Esprit de Dieu* (14), d'un niveau assez fort, qui montre excellemment toute l'analogie incluse dans le mot même dont Dieu s'est servi au cours des siècles pour préparer la révélation de la troisième Personne de la Sainte Trinité.

La Bible et la Vierge (13), dont la méthode à elle seule est un enseignement, remontant à l'Ancien Testament à partir des textes explicites et des citations du Nouveau Testament. (Certains points sont discutables, par exemple à propos du ch. 7 d'Isaïe, la datation problématique utilisée comme argument pour l'exégèse, qui paraît ainsi un peu tirée par les cheveux — mais cela n'altère pas la valeur d'ensemble.)

Sur le Nouveau Testament, signalons : *Paul et sa vie* (7), *L'Église naît* (12), et, dans *Évangile et Évangélistes* (6) une précieuse table synoptique.

Le cahier *Bible et Nature* (10) nous plonge dans la poésie biblique, et chemin faisant nous apprend certains aspects de la géographie physique des Lieux saints, tout en nous accoutumant à lire les Livres dans un ordre de révélation progressive.

Dans *Bible et Histoire* (8) — sujet indispensable s'il en fut — les textes païens créent bien l'atmosphère. Mais la science nous semble insuffisamment digérée. C'est un peu trop proche du manuel, de la compilation, avec certainement des noms et des précisions inutiles pour le fidèle qui désire seulement qu'on l'aide à mieux connaître sa Bible.

Les Traditions bibliques (11) nous paraît tout à fait au point : il contient l'essentiel de ce qu'il faut savoir pour aborder avec fruit le Pentateuque. C'est, à notre connaissance, la première fois qu'on offre au très grand public ce minimum indispensable. Ce cahier est à recommander à tous ceux qui ont plus ou moins entendu parler de J. P, E, D, et voudraient posséder sur la question un résumé clair, suffisant et assimilable.

Une note bien remarquable dans cet ensemble, c'est l'art, le tact pastoral avec lequel sont suggérées les positions acquises par l'exégèse. On entraîne progressivement le fidèle, sans rien qui puisse le heurter, à cette perception historique qui semble bien être pour nous, chrétiens du XX^e^ siècle, une condition préalable à la perception spirituelle.

La Ligue catholique de l'Évangile accomplit là un travail de base, indispensable à ce plan et à ce niveau.

Beaucoup de fidèles ont déjà été introduits dans la connaissance et l'amour de la Bible grâce à ces petits cahiers.

S. J. D'A.

DANIEL-ROPS : *Histoire Sainte. Paysages et documents.* Librairie Arthème Fayard, Paris, 1954; 112 pp. d'illustrations hélio.

Ce livre a l'intérêt de nous raccorder, par l'image, au *milieu* biblique. La vie culturelle, économique, politique d'Israël et des peuples voisins est ainsi rendue présente à nos yeux.

On peut regretter quelques facilités : la reconstitution du Temple de Salomon est bien sujette à caution. Mais ce livre garde le pouvoir mystérieux de nous faire entrer dans le climat de l'histoire sainte.

NEIL KEVIN : *Out of Nazareth.* Clonmore and Reynolds, Ltd, Dublin, 1953; 12×18, 134 pp.; 9/6.

Trop de catholiques ne connaissent de l'Évangile que les textes liturgiques, ceux qu'on lit à la messe. Et à force d'entendre certains récits, sans chercher à les comprendre mieux, à les replacer dans leur contexte, à les comparer avec leurs parallèles, on risque d'oublier leur portée et de perdre le sens de leur nouveauté.

Ce petit livre agréable et sain, sans prétention, présente de façon vivante et vraie quelques péricopes évangéliques en leur redonnant leur cadre; il peut aider les fidèles à les mieux connaître et à en vivre.

S. J. D'A.

Mgr RONALD KNOX : *Richesses de l'Ancien Testament. Retraite sacerdotale.* Desclée de Brouwer, Paris, 1953; 13×20, 192 pp.; 480 fr.

Mgr Knox, l'auteur de la nouvelle traduction anglaise de la Bible, a prêché une retraite sacerdotale à partir de l'Ancien Testament. Chaque instruction prend exemple de quelque grand personnage ou de quelque fait : d'Abraham on passe à l'obéissance, de la Manne à l'Eucharistie, de David à l'Office divin, et ainsi de suite.

La merveille, c'est que ce genre, qui pourrait si facilement être factice ou arbitraire, donne ici une complète réussite. La science exégétique de l'auteur lui permet de déployer sans risque toute une fantaisie pleine d'imprévu et de notes savoureuses. Les leçons les plus profondes y sont données avec un humour, un sourire qui font notre joie.

Sens biblique authentique, richesse spirituelle solide et vivante, présentation attrayante et pittoresque — tout cela donne un vrai charme à ce petit livre, écrit pour les prêtres et les séminaristes, mais dont les laïcs tireront aussi plaisir et profit.

S. J. D'A.

La Bible apocryphe, en marge de l'Ancien Testament. Textes choisis et traduits par J. BONSIRVEN. Coll. « Textes pour l'histoire sacrée », choisis et présentés par DANIEL-ROPS. Librairie Arthème Fayard, 1953; 336 pp.; 750 fr.

On connaît cette bonne collection de vulgarisation, bien adaptée aux besoins d'un vaste public, comme tout ce qui sort de l'équipe dont Daniel-Rops est l'animateur.

Mais ici, il s'agit de tout autre chose que de vulgarisation : on nous offre des extraits de ces écrits apocryphes dont très peu ont été traduits en français, et dont le texte même est souvent d'un accès difficile aux spécialistes qui n'ont pas une grande bibliothèque à leur disposition. Le livre ne nous semble donc pas s'adresser au grand public, mais à ceux qui veulent vraiment connaître et étudier le milieu biblique des derniers siècles avant le Christ.

Étant données l'importance et l'utilité de ce travail, on regrette un peu que la présentation en soit par trop sommaire. L'introduction générale commence par une singulière inadvertance. Elle donne une liste des livres post-exiliques et en compte « huit en tout ». A quel moment place-t-on l'Ecclésiastique, Daniel,

Esther, et tant d'autres ? Les petites introductions de chaque livre, plus solides, avec souvent une indication bibliographique utile, nous semblent pécher par excès de brièveté, ce qui rend l'intelligence du texte plus difficile, précisément pour les non-spécialistes que vise la collection. Les résumés sont parfois mélangés au texte même, dans le même paragraphe, avec la même typographie, sans rien qui permette de les distinguer (pp. 248 s., 320, etc.). On aurait aimé avoir quelques extraits des livres récemment découverts, tel le commentaire d'Habaquq. Les citations de la Bible auraient dû être signalées, etc.

Critiques ? Sans doute. Mais elles portent sur l'accessoire et ne doivent pas donner le change : tel qu'il est, et tant qu'un éditeur ne se sera pas décidé à nous donner en français un travail analogue à celui de Charles en anglais, ce livre nous semble indispensable au public cultivé et sérieux de plus en plus nombreux, qui désire connaître mieux la Bible et l'Évangile, en passant honnêtement par la connaissance du milieu historique. Et par surcroît, à l'inverse de ce qui se passe pour les apocryphes du Nouveau Testament, quelques-uns de ces textes, tel « Psaume de Salomon », par exemple, sont d'une beauté et d'une qualité spirituelle tout à fait comparables à notre Psautier.

S. J. D'A.

A. MEYNIER, S.J. : *Louanges à la Trinité*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1954; 60 pp.; 200 fr.

Voici un admirable petit livre. Le P. Meynier a eu l'excellente idée de réunir en une grandiose prière litanique les cris du cœur de saint Paul face à la Trinité. Les louanges du Père chantent sa grandeur, son dessein de sauver le monde par et dans le Christ, en nous communiquant le Saint-Esprit. Celles du Christ se terminent par la contemplation de son union mystique avec l'Église. Enfin, le Saint-Esprit est contemplé dans sa relation aux Personnes trinitaires, tel qu'il apparaît dans le mystère du baptême, de l'Église et de notre sanctification. Cet ouvrage a commencé par la juxtaposition des textes qui nous livrent la vision du monde païen par saint Paul. Il se termine par la vision du monde chrétien.

Ce petit livre si humble d'aspect sera d'une grande utilité. Il ne dispense pas de la lecture de saint Paul : il en donne le goût et constitue un lieu inépuisable de contemplation.

A.-M. C.

A. M. CROFTS, O.P. : *The fullness of Sacrifice. Doctrinal and devotional synthesis on the Mass — its foretelling, foreshadowing and fulfilling*. Glascow, Sands and Co, 1953; 296 pp.; 12/6.

Présenter une synthèse sur l'Eucharistie, sacrement et sacrifice, afin d'aider les fidèles à mieux connaître et à mieux aimer cet instrument primordial de notre sanctification, tel est le but de cet ouvrage. En citant largement l'Écriture, l'auteur montre comment les figures et les prophéties de l'Ancien Testament ont reçu leur plein accomplissement dans le Nouveau; puis il traite du Christ prêtre et victime, de l'institution de l'Eucharistie, de son rapport avec le sacrifice sanglant du Calvaire, de la participation des fidèles au sacrifice de l'autel. Le fait que des textes de l'Épître aux Hébreux constituent les titres de presque tous les chapitres montre bien dans quel sens ce livre a été conçu.

M.-L. T.

GRÉGOIRE DE NAREK *et l'ancienne poésie arménienne*, textes présentés et traduits par Luc-André MARCEL. Cahiers du Sud, Paris, 1954; 140 pp.

La liturgie arménienne puise largement dans le trésor des hymnes du plus grand poète national, l'humble moine et le prodigieux ascète dont

on a célébré en 1951 le millénaire. Rarement l'angoisse de l'homme pécheur et sa misère ont été exprimées avec des accents aussi âpres et déchirants; mais quelle admiration éperdue pour chanter la splendeur de Dieu et la magnificence de sa grâce rédemptrice ! C'était une gageure que de prétendre rendre en notre langue quelque chose de cette poésie brûlante; la gageure a été tenue et cette anthologie du *Livre des Lamentations* et des *Odes* fait souhaiter de pouvoir lire l'œuvre entière. Peut-être alors serait-il désirable que, pour l'introduction et les notes indispensables, le poète fasse appel à un historien et à un théologien. Pour l'instant, il a joint à son choix des œuvres de Grégoire quelques extraits de poètes plus récents, dont tous ne sont pas des poètes religieux, et quelques pièces de poésie populaire. Première initiation à l'âme d'un peuple chrétien que nous côtoyons sans soupçonner les trésors qui nourrissent sa foi et son invincible espérance.

I.-H. Dalmais.

J. PICHARD : *L'Art sacré moderne*. B. Arthaud, Grenoble, 1953; 156 pp. et 80 pp. d'héliogravure; 1.230 fr. (relié 1.730 fr.).

Aux spirituels que l'art religieux intéresse (et se peut-il qu'il n'intéresse pas dans le régime d'incarnation qui est le nôtre où Dieu se fait homme pour que l'homme atteigne Dieu dans l'Homme ?), ce livre apportera une image intéressante, des efforts, des réussites et des faiblesses de l'art religieux contemporain.

Pour les artistes croyants, fidèles d'une religion, non de formules ou de pures formes, mais « en esprit et en vérité », ce livre les aidera à critiquer leur art non pas d'abord en les confrontant avec les grands artistes, mais en les renvoyant à leur propre foi.

A tous ce livre apportera quelques thèmes de méditation tant du point de vue de la foi telle qu'aujourd'hui chacun la vit, que du point de vue de la pastorale et de la mission.

A.-M. H.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE : *Les Stromates*, Stromate II. Coll. « Sources chrétiennes », n° 38. Introduction et notes de P. Th. Camelot, O.P. Texte grec et traduction de Cl. Mondésert, S.J. Éd. du Cerf, Paris, 1954; 258 pp.; 930 fr.

La collection « Sources chrétiennes » s'est ambitieusement proposé depuis quelques années de nous donner la traduction intégrale d'œuvres aussi considérables que l'*Adversus Haereses* d'Irénée, ou les *Stromates* de Clément d'Alexandrie. Elle semble tenir promesse puisque dernièrement vient de paraître le livre deuxième des *Stromates*, suivant rapidement le tome premier. La composition lâche, d'innombrables digressions rendent difficile la lecture de ce texte. Heureusement, dans une introduction précise et nuancée, et pourtant remarquablement claire, le P. Camelot dégage les deux thèmes majeurs de ce livre : une théologie de la foi et le portrait du vrai « gnostique ». Celui-ci, selon Clément, n'est autre que le chrétien qui « imite Dieu autant que possible... partageant ce qu'il possède, autant qu'il le peut bienfaisant par la parole et l'action. » — « L'homme est l'image de Dieu quand il est bienfaisant. » Le P. Camelot montre comment tout ce traité, malgré ses résonances philosophiques, demeure pour le fond non seulement orthodoxe, mais encore profondément chrétien. Nous ne sortons pas, conclut-il, du climat chrétien.

Il est une difficulté que les lecteurs ignorant le grec ne soupçonneront pas : celle du style de Clément. La traduction du P. Mondésert, limpide et claire, représente une vraie « réussite ». Il faut s'être efforcé soi-même de traduire Clément d'Alexandrie pour deviner quel labeur suppose un tel résultat. Que le P. Mondésert en soit remercié ici. Souhaitons enfin

qu'il nous donne la suite le plus rapidement possible.

F.-R. Refoulé.

Paul SIMON : *Aurelius Augustinus, Sein geistiges Profil.* Ferdinand Schöningh, Paderborn, 1953; 202 pp.

Aurelius AUGUSTINUS : *Der Freie Wille.* Übertragen von C. P. Perl, 2e ed., 1953. Paderborn, Verlag F. Schöningh; xvi-254 pp.

Aurelius AUGUSTINUS : *Die Luge und Gegen di Lüge.* Übertragen und erläutert von Dr. Paul Keseling. Würzburg. Augustinus-Verlag; l-158 pp.; D.M. 14.20.

Comme le prouvera le congrès augustinien qui se tiendra à Paris en septembre, les études augustiniennes demeurent toujours extrêmement vivantes en tous les pays catholiques. Cela est particulièrement vrai de l'Allemagne.

L'ouvrage de P. Simon vise un large public. Une première partie retrace les étapes de la vie d'Augustin et de son développement religieux jusqu'à sa mort. L'auteur ne se borne pas à la conversion d'Augustin, mais esquisse aussi ses efforts au service de l'Église. Une deuxième partie, plus courte, mais plus philosophique et aussi plus personnelle, approfondit divers points doctrinaux. En particulier l'auteur expose longuement la philosophie de l'histoire d'Augustin, qu'il compare et oppose à celle de Hegel. Le chapitre xii, intitulé plus ou moins heureusement « Théologie de l'Église », mérite de retenir spécialement notre attention. Le développement religieux d'Augustin, comme le montre Simon, fut au début fortement individualiste. Mais, très vite après sa conversion, Augustin comprit la nécessité de mettre sa vie au service de l'Église. Une vie chrétienne authentique ne se conçoit pas en dehors de la communauté des fidèles, elle ne se développe que dans le « sein de l'Église ». La même maison d'édition poursuit aussi la traduction des œuvres d'Augustin. Le dernier fascicule paru donne la traduction du *Traité du libre arbitre*, traité qui vise les manichéens et où Augustin aborde le difficile problème du mal et de la part de Dieu dans le mal. La traduction nous semble excellente. Des notes abondantes, formant une sorte de commentaire suivi, en rendent la lecture aisée.

Les Éditions « Augustinus » de Würzburg poursuivent également la traduction des traités moraux. Le dernier ouvrage paru contient les deux traités *Du mensonge* et *Contre le mensonge*. Augustin s'y efforce de résoudre des cas de conscience délicats. Sa solution est nette : « le mensonge est toujours défendu », mais ses développements sont parfois bien subtils. L'introduction retrace l'histoire de ce problème chez les moralistes, chrétiens et païens, jusqu'à nos jours. Diverses notes annexes (style, passages parallèles, etc.) font de ce petit livre un instrument de travail précieux.

F.-R. Refoulé.

Johannes KOLLWITZ : *Das Christusbild des dritten Jahrunderts.* Münster Westf., 1953, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung; 48 pp. et 15 reproductions.

Othmar PERLER : *Die Mosaiken der Juliergruft.* Freiburg Schweiz, 1953, Universitätsverlag; 74 pp. et 12 reproductions; prix : Fr. 8,50 (suisses).

Pour nous aider à découvrir l'âme des premiers siècles, nous ne pouvons sans doute pas trouver de meilleurs guides que les deux petits livres que nous présentons ici. L'art n'est-il pas un reflet de la spiritualité ?

L'ouvrage de J. Kollwitz se borne aux premiers siècles. Il constate que les thèmes les plus fréquemment évoqués sont ceux du bon pasteur, du pêcheur, du chrétien au milieu des bêtes, de Jonas, du baptême et celui du Christ pédagogue. Les premiers chrétiens ne s'intéressent pas aux épisodes de la vie du Christ et ne retiennent pour ainsi dire que

l'idée de salut. Mais, à notre étonnement, la croix n'est jamais évoquée et l'on cherche avant tout à rappeler que le salut nous est donné par la tradition de la « vraie gnose », de la vérité divine. Le Christ est représenté surtout sous les traits du Pédagogue, du maître de Justice, du nouveau législateur. De beaux textes patristiques viennent étayer les affirmations de l'auteur, qu'il conviendrait parfois cependant de nuancer.

Au IIIe siècle, l'art chrétien s'enrichit de nouveaux thèmes. La découverte sensationnelle du « caveau des Julii » faite lors des fouilles pratiquées sous le Vatican, nous en fournit un remarquable exemple. Plusieurs auteurs, Carcopino entre autres, avaient déjà attiré notre attention sur ces mosaïques, mais il revenait au professeur Perler, de Fribourg, de nous en donner un commentaire exhaustif, d'une incroyable richesse. Il s'arrête avant tout à la mosaïque supérieure, presque intacte, présentant le Christ sous les traits du soleil, montant vers le ciel, sur un char tiré par deux chevaux, la tête entourée d'un nimbe et d'une couronne de rayons, le bras droit tendu en avant, le gauche portant un globe. Grâce à sa merveilleuse connaissance des Pères, Perler parvient à montrer que cette mosaïque évoque sans doute le Christ descendant dans l'Hadès après sa mort, et remontant dans le ciel par la résurrection. Il montre également la connexion de ce thème avec le mystère du baptême et la mystique solaire des premiers siècles. Nous ne pouvons malheureusement insister ici davantage, mais nous espérons prochainement revenir sur ce petit livre dont l'importance ne doit pas se mesurer au nombre des pages.

F.-R. Refoulé.

Luka VISCHER : *Basilius der Grosse*, Untersuchungen zu einem Kirchenvater des vierten Jahrhunderts, Basel, 1953, Buchdruckerei Friedrich Reinhardt, A.G.; 177 pp.

Jérôme GAITH : *La conception de la liberté chez Grégoire de Nysse*. Vrin, Paris, 1953; 213 pp.

Nous nous excusons de présenter avec quelque retard deux thèses soutenues l'an dernier et qui contribuent l'une et l'autre pour une part importante à cette redécouverte des Pères cappadociens à laquelle nous assistons depuis quelques années.

Celle de L. Vischer sur Basile mérite de retenir tout spécialement l'attention des lecteurs de cette revue. L'auteur se propose de dégager ce qui, fondamentalement, inspire la pensée et l'activité de Basile. Selon Vischer, Basile est au sens strict du mot un « moine-évêque » (p. 85). Sa théologie comme sa prédication sont d'un moine. Il ne cherche pas à développer la théologie pour elle-même. Elle demeure totalement subordonnée au progrès spirituel des âmes. On pourrait la caractériser comme une « théologie spirituelle ». Basile est aussi un « homme d'Église », au sens plein du terme. A ses yeux, l'Église est essentiellement une communauté de frères qui se réalise dans et par l'amour. Le souci dominant de sa vie fut de maintenir l'unité de cette Église. « Celui qui se sépare de l'Église, se sépare aussi de Dieu et pèche contre l'amour. » Toutefois, son ecclésiologie reste vague et déficiente sur plus d'un point. On lira avec moins de profit les trois chapitres sur l'humilité et le silence, les rapports entre l'Église et l'État et l'activité sociale de Basile.

La thèse du P. Gaïth se borne au thème de la liberté, mais ce thème est si fondamental chez Grégoire de Nysse, que cette limitation n'est qu'apparente. Le P. Gaïth a voulu écrire une thèse de philosophie, mais chez Grégoire, le philosophe est inséparable du théologien, du mystique et même du poète. Après une étude approfondie de la liberté de « transcendance », celle de Dieu, l'auteur étudie la liberté de l'image, qui est celle de l'homme. Avec le péché, acte libre cependant, l'homme aliène cette

liberté et celle-ci doit désormais être elle-même libérée des servitudes psychologiques (passions), sociales et religieuses. La foi, l'ascèse, la virginité sont autant d'étapes de cette libération. L'on voit ainsi sur quelle base philosophique et théologique repose la spiritualité de Grégoire de Nysse. L'on pourrait se demander cependant si l'auteur, en systématisant la pensée de Grégoire comme il s'y efforce dans sa thèse, ne la déforme pas parfois. Quoi qu'il en soit de cette réserve, cet ouvrage nous paraît comme l'un des plus intéressants parus depuis quelques années sur Grégoire de Nysse.

F.-R. Refoulé.

Erratum : Nous signalons à nos lecteurs la coquille qui s'est glissée dans notre numéro de juillet, p. 97, dans le compte rendu de l'ouvrage de M. l'abbé Joly, *Aux sources bibliques*. Nous avons indiqué que cet ouvrage est vendu 50 fr., alors que son prix exact est de 400 fr. Nous prions les Éditions de Fleurus de bien vouloir nous en excuser.

FIGURES SPIRITUELLES ET APOSTOLIQUES

Alexandre MASSERON : *Dante et saint Bernard*. Éd. Albin Michel, Paris, 1953; 288 pp.; 570 fr.

A l'heure décisive du voyage d'outre-tombe, quand, dans la *Divine Comédie*, le désir de Dante va être conduit à son terme, Béatrice s'efface et saint Bernard est envoyé pour guider le poète. Pourquoi Dante, qui n'aimait pas les Français, a-t-il choisi ce saint de Bourgogne pour l'introduire en paradis ? Telle est la question que M. Masseron, un des meilleurs dantologues de notre temps, essaie de résoudre.

En rapprochant de nombreux textes des deux auteurs, il montre les profondes affinités de leurs âmes : avant tout leur amour de la Vierge Marie, mais aussi une conception identique de la « mystique intuitive », le même désir de mettre le spirituel à la toute première place, d'où proviennent leur jugement sur le rôle du Pontife romain, leur zèle pour la réforme de l'un et l'autre clergés. Il faudrait noter encore leur idéalisme et maint autre détail, jusqu'à cette énumération des douze degrés de l'orgueil...

Livre fouillé, où les citations abondent (ce qui le rend abordable aux lecteurs peu familiers avec la *Divine Comédie*), et qui montre bien l'influence étonnante qu'exerça, dans tous les domaines et dans des milieux bien divers, le moine de génie dont nous venons de fêter le huitième centenaire.

M.-L. T.

Die Chimäre seines Jahrhunderts. Vier Vorträge über Bernhard von Clairvaux. Werbund-Verlag, Wurtzbourg; 1 vol. in-8° de 95 pp.

Le premier et le plus documenté de ces essais, dû à M. R. Folz, insiste utilement sur l'une des tendances qui expliquent *La fondation de Cîteaux* : la recherche d'une vie apostolique, où l'imitation de Jésus-Christ consiste en une pauvreté évangélique; un siècle plus tard, saint François tentera ce que Cîteaux n'a pu réaliser longtemps — et son œuvre elle-même sera bientôt menacée par la prospérité. — A. Dempf, à propos de *La position spirituelle de Bernard de Clairvaux contre l'art clunisien*, caractérise la « forme de piété » de saint Bernard et de son siècle par contraste avec celle des franciscains : c'est encore une « mystique du Verbe » plutôt qu'une dévotion ten-

dre au Christ souffrant. — R. Guardini parle de *Bernard de Clairvaux dans la Divine Comédie de Dante* : Bernard y apparaît comme un maître de vie contemplative et comme dévot envers la Vierge : non qu'il y ait chez lui une vraie théologie mariale, ni la même dévotion sensible et tendre, le même lyrisme charmant que chez saint François; mais par son intime collaboration à l'histoire du salut, Marie conduit l'œuvre de Dieu à son achèvement, à sa beauté parfaite. — Enfin J. Spörl, au sujet de *Bernard de Claivaux et le problème de la grandeur historique*, montre que si Bernard est d'une époque dépassée, si sa politique a échoué, le mystique en lui garde toute sa signification : c'est à lui qu'appartenait l'avenir : « Les stigmates de saint François seront, d'une certaine façon, l'accomplissement de cette profonde aspiration vers l'imitation de Jésus-Christ. »

Ces conférences suggestives, dont les trois dernières abondent en idées générales sur un sujet dont la connaissance relèverait de l'histoire, soulignent bien l'importance de saint Bernard : à toutes les époques, il provoque l'esprit à réfléchir sur le mystère de Dieu et de son œuvre dans le monde.

J. Leclercq.

La vie intérieure d'un Jésuite : journal spirituel du P. Albert Valensin, 1873-1944. Introduction du P. Auguste Valensin, S.J. Aubier, Éditions Montaigne, Paris, 1953; 220 pp.

Le P. Albert Valensin est mort le jeudi saint 6 avril 1944 à Beyrouth en prêchant une retraite. L'activité du professeur est bien connue. Nombreux sont ceux qui ont profité de sa générosité apostolique, mais la publication de ce *journal intime* nous permet d'entrer dans le secret d'une âme comblée de grâces et de remonter par delà les années de formation religieuse jusqu'aux premières sollicitations que l'amour de Dieu exerça sur l'enfant.

A.-M. C.

Paul-Louis GUIGUES : *Le livre des dialogues de sainte Catherine de Sienne*. Éd. du Seuil, Paris, 1953.

Ce n'est pas sans raisons profondes que M. Guigues a fait suivre sa traduction du *Livre des dialogues* par un choix de lettres. Il nous révèle, en effet, dans sa préface la place que les lettres ont occupée dans la genèse de ce livre, dont la tradition s'accorde à dire qu'il était le fruit de l'extase habituelle de la sainte. L'auteur devine trois temps dans le processus de composition. Tout d'abord, le dialogue s'engage entre la sainte qui pose des questions et Dieu qui lui répond dans une extase. Les jours suivants, la sainte écrit des lettres qui monnayent la substance spirituelle de ses entretiens surnaturels. La sainte, enfin, puisant dans sa mémoire et dans ses lettres, réunit en un livre la matière de ses dialogues.

A la lumière de cette introduction, en profitant des lettres jointes à l'édition du dialogue, il sera certainement plus aisé d'entrer dans le jardin des dialogues de sainte Catherine.

A.-M. C.

Alexandre MASSERON : *Les Fioretti de saint François*. Édition complète. Éd. franciscaines, Paris, 1954; 206 pp.; 420 fr.

La collection des *textes franciscains* nous présente une nouvelle édition des *Fioretti* par Alexandre Masseron. La première édition ne comportait que les *Fioretti* proprement dits, c'est-à-dire les cinquante-trois premiers chapitres; cette nouvelle édition ajoute de nouveaux textes que l'auteur groupe sous quatre rubriques ; la stigmatisation de saint François — Frère Junipère — Frère

Egide — et les vingt-trois chapitres additionnels provenant de sources diverses. Le cantique du soleil clôt le tout.

Le mérite de l'introduction est certes de nous documenter sur la genèse de ces textes, mais aussi de nous apprendre à lire ces récits en retrouvant le pur esprit de saint François et de sainte Claire à travers les broderies de la légende.

A.-M. C.

Martyrologe romain, nouv. édit. par Dom A. Schmitt, moine de Solesmes. Casterman, Paris-Tournai, 1953, 612 pp.; 1.500 fr.

Beaucoup de communautés ont le loisir, parce qu'elles ne sont pas tenues, en vertu du sacerdoce ou du vœu solennel de leurs membres, à l'office divin, d'organiser celui-ci de telle façon qu'il soit adapté le mieux possible à l'ensemble des sujets et que les âmes en tirent le maximum de profit. C'est pourquoi le martyrologe en français, dont le P. Schmitt nous présente une nouvelle édition, sera partout accueilli avec gratitude.

On sera particulièrement reconnaissant au P. Schmitt d'avoir ajouté un lexique de noms de lieux qui sera toujours utile, même aux spécialistes — et à l'éditeur d'avoir présenté ce « livre d'or du christianisme » avec tant de soin.

A.-M. H.

Jacqueline VINCENT : *Thérèse la petite*. Coll. « Nos amis les Saints ». E.I.S.S., Lyon, 1954; 75 pp.

Mme Jacqueline Vincent a su évoquer Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus en dégageant (d'un mot, sans insister) des anecdotes sur son enfance, des gestes et des paroles de sa vie religieuse, leur pleine leçon d'héroïsme secret et de simplicité dans l'amour. Ce que la « voie d'enfance » demande de virilité n'est pas dissimulé ici : c'est pourquoi le texte, à la différence des ouvrages de la même collection qui s'adressent en général aux enfants plus jeunes, ne convient guère, semble-t-il, aux moins de quatorze ans.

R. M.

François PETITEVILLE, S.J. : *Le Père Havret, apôtre des allongés*. Le Rameau, Paris, 1953; 204 pp.; 550 fr.

Ce livre, très documenté et vivant, fait connaître la vie d'un des premiers apôtres des malades dans les hôpitaux... Il fait mieux comprendre la valeur, la portée de l'apostolat des malades, si négligé jusqu'à ces dernières années.

Après diverses activités auprès des jeunes, ce saint prêtre jésuite découvre le bien que l'on peut faire à tant de malheureux, gisant isolés sur leur lit d'hôpital.

L'ouvrage conte les difficultés rencontrées par notre héros pour faire admettre la visite du prêtre dans les salles d'hôpitaux, chose qui à l'heure actuelle paraît toute naturelle et simple, même dans une société « laïque ».

Beaucoup de malades ignorent sans doute la vie de cet homme au cœur ardent et généreux auquel ils doivent de connaître un peu de cette lumière *qui éclaire tout homme venant en ce monde*, quelle que soit l'existence que Dieu ait choisie pour lui.

G. de B.

P. Robert D'APPRIEU, O.F.M.Cap. : *Un héros du confessionnal. Thaumaturge et voyant. Le P. Léopold de Castelnovo, des Frères Mineurs Capucins* (1866-1942). École missionnaire, Meylan (Isère), 1953; 80 pp., 3 portraits hors texte; 150 fr.

Il y a un an, S. E. Mgr Garrone adressait au Saint-Père une supplique demandant la béatification du P. Léopold. Cet humble capucin, mort en 1942, n'a guère quitté la petite sacristie où il confessait à longueur de jours dans son couvent de Padoue; les hommes, les prêtres sur-

tout, accouraient en foule près de lui. Simple, mortifié, complètement oublieux de lui-même, tout dévoué aux âmes, « mangé » comme le Curé d'Ars auquel on l'a souvent comparé, il laisse d'admirables exemples.

M.-L. T.

Dom IDESBALD VAN HOUTRYVE, O.S.B., de l'abbaye du Mont-César, Louvain : *Ami de Dieu et des hommes*, 2e édition. Éd. J. Duculot, S.A., Gembloux, 1952; 380 fr.

Dom Van Houtryve, en s'appuyant très largement sur les écrits de l'évêque de Genève, saint François de Sales, nous donne une véritable Somme de la vie spirituelle. Livre solide destiné aux personnes vivant dans le monde (il détaille en effet les différentes situations dans lesquelles elles peuvent se trouver), et ayant déjà une certaine maturité. L'attitude qu'il conseille : adoration, union au Christ, oubli total de soi, accueil de tout ce que le Seigneur envoie, ouverture d'esprit et de cœur pour aimer et comprendre « l'autre », demande bien des efforts, mais elle fera acquérir la sagesse et sera source de paix et de joie.

M.-L. T.

GAËTAN BERNOVILLE : *Dans le sillage de Monsieur Vincent. Les Religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve* (1661-1953). Introduction de S. E. le cardinal TISSERANT. Coll. « Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux », n° 44. Éd. Bernard Grasset, Paris, 1953; 286 pp.; 495 fr.

L'on sait quels étaient, au XVIIe siècle, l'inconfort et même la détresse des établissements hospitaliers. Trente ans après la fondation par saint Vincent de Paul des Filles de la Charité, un religieux augustin, solide et original, le P. Ange Le Proust, essayait à son tour d'y porter remède en établissant une congrégation destinée au soin des malades pauvres. Ses Filles, qui portaient les plus grands noms de Bretagne et à la tête desquelles il faut mentionner l'admirable Gillette de la Pommeraye, se mirent au rang des plus déshérités et se dévouèrent sans compter, simplement, joyeusement avec une ardeur qui alla plus d'une fois jusqu'à l'effusion du sang. L'on aimerait pouvoir citer les textes splendides de la Règle primitive rédigée par le P. Le Proust; ils mettraient en relief ce qui fait le caractère distinctif de cette Congrégation : la « mystique du pauvre », telle qu'elle ressort de l'étude de l'Évangile; le pauvre est roi, il représente le Christ, rien ne doit être épargné à son service.

Les Religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve joignirent l'enseignement à leur œuvre hospitalière, à la demande de Louis XIV, et depuis trois cents ans elles ont essaimé de leur Bretagne natale vers la région parisienne, la Belgique, l'Afrique.

Voilà de longues années que Gaëtan Bernoville écrit une geste de la vie religieuse en notre pays; comme la trentaine de volumes qui l'ont précédé, ce récit solidement documenté, écrit en un style net et simple, toujours vivant et entraînant, révélera à de nombreux lecteurs un nouvel aspect de la sainteté française.

M.-L. T.

G. HUNERMANN : *Le mitron de Vienne. Saint Clément-Marie Hofbauer, Rédemptoriste.* Traduit par l'abbé M. Grandclaudon. Éd. Salvator, Mulhouse, 1953; 300 pp.; 540 fr.

Dans une pauvre famille de Moravie, un enfant cherche à répondre à l'appel de Dieu; il s'est mis à l'étude du latin, mais il lui faudra passer par bien des chemins de traverse avant de parvenir à son but. Garçon boulanger à Vienne, ermite en Italie, élève de l'école conventuelle des Prémontrés de Klosterbruck en Bohême, il peut enfin, à trente-cinq ans, en-

trer dans la Congrégation récemment fondée du Très Saint-Rédempteur et être ordonné prêtre.

Alors commence une carrière prodigieuse. Envoyé en Pologne pour y implanter sa Congrégation, il est suspecté et haï parce qu'Allemand. Pourtant il en impose vite par sa charité débordante, sa foi et sa confiance immuables, sa prédication toute simple qui touche les cœurs. L'heure est grave pour la Pologne : partage du pays, occupation russe, occupation prussienne, occupation française... Dans Varsovie ravagée par les cosaques, le P. Hofbauer est le soutien des patriotes polonais... Mais les francs-maçons veillent; en 1808 ils obtiennent l'expulsion des Rédemptoristes. Le Père revient alors à Vienne et se dépense sans compter au chevet des blessés. Le gouvernement ne lui permet guère de prêcher, mais son influence s'étend dans les milieux les plus divers, et cet apôtre populaire est l'âme du petit cercle qui se réunit autour de Frédéric Schlegel, le « prince du romantisme ». Le clergé lui-même le soupçonne, s'irrite de sa rondeur et de son enthousiasme, cherche à le faire partir... Ce n'est qu'à son lit de mort, en 1820, qu'il obtiendra enfin, de l'empereur François, la permission de fonder un couvent. Pie X l'a canonisé en 1909.

De cette vie, G. Hunermann n'a retenu que le côté extérieur et anecdotique; cela en fait un livre extrêmement vivant et facile à lire, qui reproduit en sa trame toute l'histoire de l'Europe centrale de 1750 à 1820... Mais comment Clément Hofbauer peut-il étudier en 1782 « la théologie morale de saint Alphonse de Liguori » (p. 120), alors que le fondateur des Rédemptoristes vit encore à Naples ?

M.-L. T.

F.-M. CATHERINET, directeur de l'*Ami du Clergé* : *Initiation à l'exercice de la présence de Dieu.* Nouvelle édition. Aux bureaux de l'*Ami du Clergé*, Langres, 1953; 48 pp.; 70 fr.

Ces notes ont paru dans *La Vie Spirituelle* et ont déjà été plusieurs fois éditées. Elles ont pour but de rappeler ce qu'il faut savoir et ce qu'il faut faire pour se tenir en présence de Dieu durant l'oraison et dans toute la vie. Quatre chapitres montrent comment Dieu est partout présent, comment il demeure et agit en nous, nous faisant participer à sa vie trinitaire; comment, en un sens vrai, nous jouissons de l'union habituelle avec l'humanité sainte de Jésus agissant sur nous.

L'auteur n'a pas voulu donner un enseignement exhaustif ni imposer aux âmes un cadre d'oraison. Ses indications ont surtout un but pratique et veulent initier à la vie d'intimité avec Dieu. Nul doute que dans leur simplicité voulue ces pages ne fassent du bien.

M.-L. T.

P. LHOUMEAU, S.M.M. : *La vie spirituelle à l'école de saint L.-M. Grignion de Montfort.* Beyaert, Bruges, 1954; 460 pp.

Présenter la théologie sous-jacente à l'œuvre de saint Grignion de Montfort, voilà le but que poursuit le P. Lhoumeau. Certes, Grignion de Montfort mérite déjà le titre de théologien par une œuvre mariale marquée au cachet de son génie. Sa spécificité lui vient d'ailleurs moins de l'originalité de ses intuitions que de l'art avec lequel il sait utiliser ce qu'il emprunte à ses devanciers : des fleurs qu'il cueille dans le champ des Pères il compose un bouquet d'un style nouveau, et par là original. Mais Grignion de Montfort pense avant tout en spirituel et ne vise point à élaborer une théologie mariale systématique, en dépit d'une certaine rigidité scolaire. Soyons donc reconnaissant au P. Lhoumeau d'avoir su dégager les lignes maîtresses qui structurent la pensée de Grignion de Montfort et surtout de nous livrer

une étude personnelle de la spiritualité et de l'ascétique montfortaine. Notons en particulier la mise en relation de « l'action par, avec, en et pour Marie » avec les trois phases de la vie spirituelle, ainsi que la vie d'union à Marie et l'offrande de la messe. Cet ouvrage qui mériterait une analyse et une discussion détaillée ne manquera point d'apporter aux âmes qui veulent nourrir leur vie mariale d'une saine théologie un aliment substantiel.

B.-M. SIMERAY.

V. MARMOITON, S.J. : *Apôtre et martyr, le P. Pro (1891-1927)*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1953; 250 pp., hors-texte; 350 fr.

Depuis l'exécution du P. Pro sur une place de Mexico, en 1927, de nombreuses pétitions ont demandé au Saint-Siège l'introduction de la cause de béatification du martyr du Christ-Roi. Mais cette exécution l'a aussi introduit dans la légende et il faut savoir gré au P. Marmoiton de replacer son héros parmi nous. Il nous montre cet enfant turbulent aux plaisanteries saugrenues, ce novice dont les inventions cocasses étonnent, ce prêtre que d'aucuns jugent d'un tempérament excessif, mais qui est en même temps passionné de sainteté, avide de prière et de pénitence, héroïque dans le support d'une douloureuse maladie. Très tôt, le P. Pro se sent attiré par l'apostolat des pauvres et des ouvriers; il participe au départ de la J.O.C., et, de retour dans son pays, il multiplie ses activités charitables. C'est dans la tourmente révolutionnaire qu'il doit œuvrer et son zèle pour faire connaître la vérité, son besoin d'aider les âmes, sa tranquille audace en sont décuplés. A trente-six ans il donne sa vie pour le Christ, ainsi qu'il l'avait tant désiré.

M.-L. T.

L.-Y. CAMUS : *Un pionnier et un précurseur. Frédéric Ozanam* (1813-1853). Coll. « Présence du catholicisme ». Librairie P. Téqui, Paris, 1953; 158 pp.; 400 fr.

La grande majorité de nos contemporains sait qu'Ozanam fut le fondateur des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, mais ignore quelle influence ce catholique épris de vérité et de charité eut sur son époque libre penseuse et égoïste. Sa vie si courte fut cependant largement remplie par son enseignement en Sorbonne, ses écrits, son action sociale, son apostolat. L'ouvrage très concis que nous présentons en retrace les grandes lignes, en une esquisse habile et complète : il décrit délicatement le côté intime et familial de la vie d'Ozanam, et en même temps évoque toute la vie spirituelle de la France du XIX^e^ siècle, son climat social, ses problèmes.

M.-L. T.

ROMAIN LÉGARÉ, O.F.M. : *Un apôtre des deux mondes. Le P. Frédéric Janssoone, O.F.M.* Librairie Saint-François, Montréal, 1953; 388 pp.; 2 dollars canadiens.

Né en Flandre française, le P. Frédéric, après son admission chez les Franciscains, fut envoyé en Terre sainte où il exerça les fonctions de vicaire custodial; mais c'est au Canada qu'il passa la plus grande partie de sa vie religieuse; il y organisa le grand pèlerinage marial de Notre-Dame du Cap. Disciple passionné de saint François, il se distingua par son ardente charité et par sa pauvreté proverbiale qui touchaient les cœurs plus encore que sa prédication convaincue et abondante.

L'auteur suit son héros pas à pas, avec une exactitude et une application jamais en défaut. Ouvrage solide, mais qui pourra paraître un peu lourd.

M.-L. T.

RECHERCHES ET DÉBATS DU C.C.I.F. : *Intériorité et Vie Spirituelle*. Fayard, Paris, 1953; 251 pp.

La diversité des communications,

qui méritent toutes de retenir l'attention, constitue un ensemble harmonieux en présentant des voies différentes qui toutes conduisent vers la nécessité de l'intériorité, dont l'absence compromet l'équilibre de la pensée et de l'activité du monde contemporain.

En un substantiel article qui représente à lui seul la moitié du recueil, É. Borne manifeste que, de l'époque de Platon à la nôtre, cette tension de l'homme sollicité par les « choses » du monde extérieur, et pourtant présent à la vie qui s'écoule en lui, constitue le problème majeur de l'humanisme devant lequel toutes les philosophies se révèlent impuissantes par quelque côté, si ce n'est celle de saint Augustin. Pour É. Borne, le docteur d'Hippone, dont le « Si fallor, sum » laisse présager le « Cogito » cartésien, demeure le maître à penser de la philosophie occidentale. « L'augustinisme sera la première philosophie de la conscience à ce point que tout recours métaphysique à l'intériorité aura toujours quelque chose d'augustinien. »

Platon, certes, se dresse dans le passé comme l'un des grands témoins de l'intériorité et l'un de ses meilleurs révélateurs (saint Augustin lui doit tant). Mais cependant, spéculativement, il parvient imparfaitement à établir l'harmonie entre ses perceptions des deux visages de l'univers, intérieur et extérieur, dont l'un paraît tantôt rien, et tantôt tout.

Si la pensée moderne a reçu de l'augustinisme sa loi fondamentale : entrer dans la philosophie par la découverte de l'intériorité et en sortir par l'approfondissement de cette même intériorité, ne l'aurait-elle pas oubliée aujourd'hui malgré la renaissance bergsonienne et la relève de l'idéalisme par l'existentialisme ? Oui conclura Étienne Borne, car l'intériorité est avant tout un problème religieux : une doctrine valable de l'intériorité sera donc d'inspiration ou d'aspiration chrétienne.

Peut-on sans étroitesse attribuer au christianisme le privilège de l'intériorité ? Les civilisations de l'Inde en particulier ne se sont-elles point développées dans un climat d'intériorité ? Mais à leur propos Étienne Borne ferait sans doute les mêmes réserves qu'à l'égard de Platon. On pourrait légitimement reconnaître dans le judaïsme ou l'Islam une aspiration et une inspiration chrétiennes.

En tout cas, on devra reconnaître avec G. Hahn l'antinomie profonde qui oppose marxisme et intériorité; « toute confrontation détruit inévitablement l'un et l'autre ». Au simple contact d'une civilisation techniciste, l'intériorité ne risque-t-elle point de se dissoudre : la machine qui libère les corps enchaîne la pensée qui se prend à rêver d'une impossible évasion. « Il faut bien que l'âme exilée se retrouve, elle se retrouvera dans une mystique sans doute et dans une mystique du travail. » Partager cette affirmation optimiste de M. Blin nous paraît difficile. Une telle mystique n'érigerait-elle point l'œuvre en fin ultime de l'effort, entraînant une assimilation de l'homme à son œuvre ? Le danger d'une telle « réduction » de l'ouvrier à la machine demeure cependant évitable grâce à une autre mystique qui l'intègre en la dépassant. Tout travail requiert un amour qui l'anime, mais un tel amour ne peut subsister que s'il entraîne l'artisan au delà de l'œuvre vers une fin transcendante qui la justifie en même temps qu'elle la fait accéder à un niveau proprement humain.

Paradoxale, et pourtant vraie, la solution des problèmes humains que pose avec acuité l'emprise du technique se trouve, comme le soulignait É. Borne, chez saint Augustin, Plotin et Platon : c'est la distinction classique entre raison supérieure et inférieure qui seule peut résoudre le conflit qui divise « l'homo faber » en lui faisant contempler l'activité du « praxis » dans la lumière des « raisons éternelles » par laquelle il devient « l'homo sapiens ».

Si l'on ajoute que dans ce recueil figurent également des communications de P. Collin, J. Mouroux et A. Brien, on aura une idée de la richesse de l'ouvrage et de l'actualité du thème qu'il développe ainsi.

B.-M. Simeray.

François CHARMOT, S.J. : *En retraite avec le Sacré-Cœur*. Coll. « Spiritualité, Doctrine, Expériences ». Les Éditions du Cèdre, Paris, 1953; 212 pp.; 390 fr.

Le P. Charmot était surtout connu jusqu'ici par ses ouvrages de pédagogie où se révélaient ses dons de psychologue et d'humaniste; aussi est-ce une surprise de découvrir en ces pages une nouvelle face de son œuvre, plus émouvante et plus intime, où, en un ruissellement d'images scripturaires s'expriment une union intense au Christ crucifié, une prière ardente, une ouverture fraternelle à la misère humaine. C'est cette expérience authentique de vie chrétienne que M. l'abbé Combes a voulu accueillir dans la collection qu'il dirige; il nous la présente avec enthousiasme.

Les textes qui constituent cette retraite sont composés, comme les Psaumes, de versets, de strophes, de dialogues. Ils doivent être lus lentement, dans la prière.

M.-L. T.

Benedict STOLZ, O.S.B. : *La vie des miens. Un appel aux âmes consacrées*. Éd. « Maria duce », Mulhouse, 1952; 208 pp.

Il semble que ce petit recueil reproduise (dans quelle mesure ?) des « révélations privées »; mais il ne s'y mêle pas le cortège déplaisant de sentimentalité qui accompagne trop souvent les ouvrages de ce genre. Des phrases simples, groupées en de courts chapitres, veulent rappeler aux religieuses leurs devoirs. On pourrait trouver dans la littérature ascétique tous les conseils qu'elles donnent : silence, humilité, amour mutuel, obéissance, prière, pratique des sacrements; pourtant leur forme directe de conversation touchera peut-être certaines âmes plus qu'un traité didactique.

M.-L. T.

Hans SCHNIEBER : *Mein Weg zur Kirche* (Mon itinéraire vers l'Église). Sebaldus-Verlag, Nürnberg, 1948; 197 pp.
Fünf Jahre Priestertum (Cinq années de sacerdoce). Même éditeur, 1953; 128 pp.

Hans Schnieber, jadis pasteur dans la branche protestante des « vieux-luthériens », nous raconte son itinéraire spirituel jusqu'à son aboutissement à l'Église catholique et au sacerdoce : témoignage émouvant d'une âme droite qui cherchait la vérité. C'est à la suite de ses réflexions sur la vie de sa propre Église et d'une expérience de plus en plus élargie de la vie de l'Église catholique qu'il en vint à la conviction que celle-ci, seule, possède l'héritage intégral du Christ. Divers contacts avec la liturgie catholique lui en manifestent la richesse, tandis qu'il doit reconnaître de mieux en mieux combien le luthéranisme a été peu fidèle à garder la parole du Christ. Un jour, dans une église de Dresde, il est vivement saisi par le chant du *Credo* et, en particulier, par les paroles rappelant l'Incarnation. Ce mystère lui devient désormais d'une entière et joyeuse certitude et il lui apparaît tel « par la voix de l'Église » (p. 49). A ses yeux, c'est l'Église vivante tout entière qui témoigne de la naissance virginale du Christ. En même temps il exerce sa réflexion personnelle sur la doctrine de Luther, surtout à partir de la célébration, en 1917, du IVe centenaire de la proclamation des thèses de Wittemberg. L'année suivante, 1918, la révolution ôte aux Églises nationales luthériennes leur soutien

politique; leur faiblesse devient de plus en plus manifeste : les protestants sont divisés en trente Églises nationales et les interprétations particulières de l'Écriture vont se multipliant. Que devient alors le dépôt de la foi ? Même durant la persécution du national-socialisme, les protestants qui se sont groupés dans « l'Église confessante » ne parviennent pas à retrouver la notion traditionnelle de l'Église. Cependant, c'est surtout la question de l'Eucharistie qui paraît avoir été déterminante dans l'évolution religieuse de l'auteur. Sentant le vide du culte protestant, il tente d'instaurer dans sa paroisse une « messe allemande » liturgiquement plus riche que celle de Luther. Mais il y manque l'essentiel, la consécration; une chrétienne le lui fait remarquer. Il lui faudrait donc avoir l'authentique sacerdoce. Il songe un moment à une solution de fortune : Fr. Heiler s'était fait ordonner prêtre et consacrer évêque par un évêque janséniste. Par lui et ses disciples, il était possible de renouer avec la succession apostolique. Mais comment demeurer à l'écart de la grande Église ? Cette attitude, lui semble-t-il, se heurterait à la parole de l'Apôtre (1 Cor., 14, 33) : *Dieu n'est pas un Dieu de désordre.* Son évolution se poursuit et aboutit à ce qu'en 1943 il embrasse le catholicisme, après avoir loyalement pris congé de ses anciens coréligionnaires. Trois ans après, il reçoit le sacerdoce.

Les dernières pages nous font partager son expérience toute neuve de la vie de l'Église catholique. L'ouvrage intitulé *Cinq ans de sacerdoce* y fait suite. Un premier chapitre très beau nous aidera à reprendre conscience de la grandeur du sacerdoce et à nous étonner de la profondeur de ce mystère. D'autres sont consacrés au ministère du nouveau prêtre dans un hôpital de Bamberg. Enfin les derniers touchent à divers aspects de l'Église liés au problème du retour des chrétiens à l'unique Église. On ne lira pas ces pages sans en tirer d'utiles suggestions.

R.-L. Oechslin.

De l'espoir humain à l'espérance chrétienne. Rapport présenté au 55e Conseil fédéral de l'A.C.J.F., Paris, 1953; 24 pp.

Le sujet attire depuis quelque temps, de divers côtés, l'attention. L'A.C.J.F., comme il convient, l'envisage sous sa forme la plus concrète dans la vie des chrétiens, dont les uns semblent nier toute valeur aux espoirs humains tandis que d'autres n'échappent pas au risque de graves confusions. Le Conseil propose aux divers mouvements de jeunesse d'aider leurs militants à prolonger et à dépasser leurs espoirs humains dans l'espérance chrétienne par un cheminement en quatre étapes : attention aux autres, action pour la justice, purification de l'action, transformation de notre action dans la messe.

I.-H. D.

Chan. G. DELARUE : *Filets d'Eau vive.* Beyaert, Bruges, 1954; 365 pp., 13 × 20.

Sous ce titre modeste se présente un recueil de très brèves homélies sur les Évangiles des dimanches et des fêtes de l'année liturgique écrites pour la *Semaine religieuse* du diocèse de Nancy et réunies en volume à la demande des lecteurs. De style simple et familier, animé d'un esprit de foi profonde en la personne de Jésus, cet ouvrage aidera les fidèles à mieux savourer les richesses des Évangiles de leur missel.

B.-M. Simeray.

Albert Peter WALKENBACH : *Der unendliche Gott und das « Nichts und Sünde »* (Le Dieu infini et le néant pécheur). Lahn-Verlag. Limburg, 1953; 303 pp.

L'attention a été attirée ces dernières années sur le zèle apostolique du

B[x] Vincent Pallotti (1759-1850). Pie XI ne l'a-t-il pas appelé « le pionnier et le précurseur de l'Action catholique » ? Il ne faut pas oublier cependant la source de son apostolat : une vie intérieure profonde. C'est celle-ci que l'auteur a voulu caractériser en utilisant le journal spirituel du bienheureux. Le titre est heureusement choisi, car l'intuition centrale du P. Pallotti est bien l'infinité de Dieu et son propre néant devant lui. C'est pourquoi, toute sa vie, il a cherché à répondre à l'appel divin par un dépasssement incessant : « siempre più ». Ses mortifications extrêmes, la multiplicité de sés vœux, ses examens de conscience répétés ne peuvent se comprendre que dans cette perspective : sa volonté de sainteté s'exprimait par là. L'auteur nous fait bien suivre le développement de son âme, mais selon des cadres trop systématiques; on aurait préféré qu'il s'attachât plutôt à mettre le progrès intérieur en rapport avec les événements de la vie. Quoi qu'il en soit, ce livre sera utile à quiconque voudra connaître la spiritualité de Vincent Pallotti.

R.-L. Oechslin.

M. MARDUEL : *Face à la solitude. Dans la lumière du veuvage de Marie.* Coll. « Présence du catholicisme ». Librairie P. Téqui, Paris, 1953; 124 pp.; 360 fr.

Présidente d'une œuvre consacrée au soutien et à la sanctification du veuvage, l'auteur a voulu chercher dans la vie de la Sainte Vierge un exemple pour les femmes qui restent seules. Après un chapitre sur le mariage de Notre-Dame avec saint Joseph, elle la contemple à Nazareth, puis à Jérusalem dans la maison de Jean, et nous montre son rôle dans l'Église naissante. Quelques chapitres : « Problèmes du veuvage », « Le veuvage accepté », « Le veuvage consacré à Dieu », suggèrent comment les veuves peuvent, par leur épreuve même, aspirer à la plus haute perfection. De nombreuses citations de saint Augustin, saint Jérôme, saint François de Sales, un style simple, une lecture facile, recommandent cet ouvrage.

Il faut pourtant faire une réserve. Le sous-titre, largement reproduit sur la bande publicitaire, étonne et peut prêter à confusion. Marie n'est pas simplement la mère du Christ, elle est sa compagne, la femme que Dieu a associée à son Fils dans l'œuvre de la Rédemption, la nouvelle Ève. Si la liturgie use des mêmes images pour désigner l'Église, Marie et la vierge consacrée à Dieu, peut-on assimiler purement et simplement le « veuvage de Marie », après la mort de saint Joseph, aux autres veuvages ? Quel que fut son amour pour Joseph, la présence de Jésus qui était Dieu n'était-elle pas plus essentielle au cœur de la Vierge que la présence de Joseph, et sa solitude après l'Ascension plus grande que sa solitude après la mort de Joseph ?

M.-L. T.

Anne-Marie COUVREUR : *Le rayonnement social de notre foi. Les bases surnaturelles de l'apostolat social.* Éd. Spes, Paris, 1953; 228 pp.; 350 fr.

« Ce serait une grave erreur de croire que si l'apostolat spirituel doit s'alimenter à une vie intérieure intense, l'action sociale, elle, n'a pas les mêmes exigences, sous prétexte que son domaine est le terrain temporel. » Bien au contraire, le militant d'action sociale ne donne à son travail la portée d'un véritable apostolat que s'il le conçoit dans les perspectives chrétiennes, s'il l'appuie fermement sur les vertus théologales, s'il le soutient par une participation intense à la prière de l'Église.

Tel est le sens de ces méditations courtes, d'accès faciles, riches de toute une expérience, qui constituent une synthèse de spiritualité à l'usage des militants de l'action sociale catholique. Mais elles sont aussi un appel à l'action et désirent éveiller des

vocations sociales, tout en réfutant maint préjugé. Pleines de doctrine et de vie, elles permettront à beaucoup de chrétiens de comprendre la valeur surnaturelle de l'apostolat social, qui a pour but « de coopérer à la réalisation du plan divin sur le monde, c'est-à-dire de contribuer à la montée de l'humanité vers Dieu ».

M.-L. T.

VIE DE L'ÉGLISE

Catholicisme. Hier, aujourd'hui, demain. Encyclopédie en sept volumes dirigée par G. Jacquemet, fasc. XIII-XIV (*Elesban-Ere-Évangile*). Letouzey et Ané, Paris, 1953.

Il n'y a plus à présenter cette encyclopédie ni à en faire l'éloge. On regrettera seulement que la contrepartie de qualités de mieux en mieux affirmées : ampleur et sérieux de l'information, clarté de la présentation, soit en une trop grande lenteur de la publication et la multiplication inquiétante des fascicules. Le dernier paru, qui devrait selon les engagements du sous-titre marquer la moitié de l'ouvrage, n'achève pas la lettre E.

La part faite aux articles hagiographiques, historiques, biographiques, ne cesse de s'élargir. Malgré leur brièveté, ils suppléeront sans doute longtemps à ceux qu'on est en droit d'attendre du *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*. Signalons au moins l'article *États pontificaux*, de E. Jarry, qui reçoit les honneurs exceptionnels d'une illustration cartographique. La complexité de l'histoire qu'il rapporte et son importance durant dix siècles de la vie de l'Église justifient largement ce traitement. Saluons deux premiers articles de théologie biblique : *Élection*, *Endurcissement*, heureuse innovation qu'on souhaite voir développer. Plusieurs grands articles théologiques, d'ordinaire bien informés et suggestifs. On retiendra en particulier : *Église*, *Esprit-Saint*, *Eucharistie*, *Évangélisation*. Les préoccupations pastorales, les plus actuelles surtout, donnent lieu à des notices largement documentées sur l'*enseignement*, les rapports de l'*Église et de l'État*, etc. Regrettons une fois de plus qu'on ne paraisse pas encore soupçonner que la liturgie pourrait occuper dans cette pastorale une place de premier plan et ne pas être réduite à l'histoire et aux rubriques. C'est sans doute la plus grave déficience de cet excellent instrument de travail.

I.-H. Dalmais.

M. FRAIGNEUX : *Pie XII et le Monde actuel*. Office du Livre, Paris, 1953; 183 pp.

Le recul du temps nous manque trop pour voir se dégager les lignes maîtresses de la vigoureuse synthèse doctrinale que représente l'enseignement de S. S. Pie XII, alors que dans l'avenir, dégagé de son aspect occasionnel et fragmentaire, il apparaîtra comme l'une des plus solides élaborations théologiques de son époque, notamment en ce qui concerne les condition de la paix véritable et les bases des relations internationales. D'ici là une maturation progressive s'avère nécessaire et bien des essais devront précéder l'œuvre de synthèse.

On aurait donc mauvaise grâce à reprocher à M. Fraigneux le caractère hâtif d'un ouvrage fort bref où il s'efforce d'embrasser pourtant toute l'œuvre pontificale : Ecclésiologie, Doctrine sociale et politique, Enseignement sur la famille et la civilisation... après avoir esquissé une biographie sommaire du pape. Soyons-lui, au contraire, reconnaissants d'avoir su mettre à la portée du grand public l'essentiel des richesses de la pensée du Souverain Pontife.

B.-M. Simeray.

A. CHAVASSE, J. FRISQUE, H. DENIS, R. GARNIER : *Église et Apostolat*. Coll. « Église vivante ». Casterman, Paris, 1953; 258 pp.

Cet ouvrage, qui reprend en les complétant des articles parus dans la revue *Église vivante*, a pour but essentiel de montrer que « l'apostolat chrétien est directement commandé et constamment réglé par l'idée qu'on se fait de l'Église » (p. VIII). Il se divise en trois parties : Perspectives sur le dessein de Dieu et sur la réponse de l'homme. Révélation de Dieu et religion de l'homme. Apostolat de l'Église.

La deuxième, dont le titre dit mal le contenu, est une vue panoramique des grandes phases de l'histoire du Salut : avant la venue du Sauveur, puis la personne du Christ comme principe unique de cette Histoire, enfin la vie de l'Église réalisation historique de ce salut. La troisième est sans doute la plus neuve et la plus originale, tout au moins en certains de ses aspects; on y étudie les étapes et les acteurs divers de l'apostolat (prêtres, laïcs, religieux), les conditions historiques dans lesquelles il s'est développé en Occident, enfin les orientations concrètes qu'il prend actuellement.

Le fait que ce livre soit écrit par divers auteurs lui enlève ce caractère de vigueur et de saveur personnelles que l'on aimerait trouver dans un bon ouvrage comme celui-ci; mais cela lui donne peut-être une rigueur plus anonyme, un ton plus intemporel et une perspective plus universelle. Son intérêt majeur vient de ce qu'il essaie de dégager les principes ecclésiologiques qui fondent les orientations concrètes de l'apostolat contemporain.

A. B.

G. PHILIPS : *Le rôle du laïcat dans l'Église*. Cahiers de l'Actualité religieuse. Éd. Casterman, Tournai, 1954; 248 pp.; 600 fr.

« Le laïcat, partout et rapidement, prend une conscience plus vive de sa vocation précisément parce que les besoins de la communauté sont croissants et que la collaboration de toutes les forces s'avère de plus en plus indispensable. » M. le chanoine Philips, professeur de théologie à l'Université de Louvain, situe les problèmes que pose à la pensée théologique et dans la vie de l'Église cette promotion des laïcs qui apparaît bien comme un signe de la vitalité chrétienne dans notre siècle. L'ouvrage fait une synthèse solide et très équilibrée de la réflexion théologique sur le rôle du laïcat, fixant l'acquis des travaux et études publiés depuis ces dix dernières années. Avec beaucoup de maîtrise, la théologie du laïcat y est présentée d'une manière claire, très accessible aux laïcs, auxquels elle est aussi normalement destinée.

Après avoir dégagé les principes exacts qui permettent de fixer la place et le rôle des laïcs dans l'Église, l'auteur examine les questions concrètes que soulève l'application loyale de ces principes, « tant de la part du clergé que du laïcat ». C'est d'abord à la lumière des grandes vérités doctrinales qu'il montre la dignité de la vocation du laïcat : c'est dans le mystère de foi qu'est l'Église que hiérarchie et laïcat apparaissent comme organiquement solidaires dans la communauté vivante des fidèles. La hiérarchie dans le corps vivant qu'est l'Église exerce l'autorité « au profit de » la vie que donne l'Esprit : il faut tenir les deux ensemble. Le fidèle participe à toutes les fonctions; sur le terrain religieux comme dans le domaine des activités temporelles, le chrétien devra user d'initiative. L'auteur trace le champ d'action du laïc, puis il analyse les relations du laïc avec l'Église hiérarchique, face au pouvoir de l'Ordre, du magistère et dans le gouvernement de l'Église, où il prend place dans la structure ecclésiale, avec la spiritualité qui en résulte.

A qui, théologien ou laïc, désire

faire le point des questions difficiles que pose dans l'Église l'action du laïcat, ce livre apporte des réponses sages et nuancées. Dans la partie où il traite de l'Action catholique et de l'apostolat des laïcs en général, l'auteur situe les tâches et les engagements du laïc, qui lui permettent d'esquisser enfin les grandes lignes d'une spiritualité « laïcale ». Accessible à tous, ce livre constitue pour les laïcs une excellente somme de leur vocation et de leurs engagements.

A. V.

A.C.J.F. : *Éléments de doctrine spirituelle*, 9e série. *L'Église*, fiches 81 à 90; 150 fr., franco 170 fr.

Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* connaissent certainement pour la plupart les dossiers de formation spirituelle édités par l'A.C.J.F. Cette nouvelle série étudie d'abord l'Église dans son mystère comme Peuple de Dieu, Temple de Dieu, Corps du Christ, Épouse du Christ, Mère des hommes (f. 81 à 83). On y analyse ensuite les divers rôles de l'Église (85 à 89). Enfin, la dernière fiche précise le rôle des laïcs dans l'Église.

Certes, on ne pouvait pas tout dire en une quarantaine de pages, ni même tout suggérer. Mais, bien que résumé et exposé à grands traits, cet enseignement ecclésiologique fait bien le tour des principes, des questions et aborde les aspects essentiels du mystère de l'Église. De nombreuses notes et des références bien choisies facilitent la documentation. On ne peut que recommander cette nouvelle série de fiches, non seulement aux divers mouvements d'Action catholique, mais encore à tous ceux qui ont le souci d'une formation spirituelle plus réfléchie et plus profonde.

A. B.

Histoire des Religions, publiée sous la direction de M. Brillant et R. Aigrain, t. I. Bloud et Gay, Paris, 1953.

Nul doute que cette *Histoire des Religions* ne trouve un accueil favorable. Nous disposions, il est vrai, de l'encyclopédie *Christus* éditée avant l'autre guerre par les PP. Huby et Rousselot, mais cet ouvrage est aujourd'hui vieilli et dépassé. Cette discipline a vite évolué et, en certains domaines, de nombreuses découvertes ont renouvelé nos connaissances.

Cette nouvelle *Histoire des Religions* comprendra cinq tomes de trois cents à quatre cents pages. Le premier traite principalement de la religion des primitifs. Une belle introduction du regretté Maurice Brillant formule l'esprit et les principes directeurs de cette « initiation ». « Nous n'adopterons jamais une thèse ni ne préférerons une explication parce qu'elle est favorable à nos croyances. Nos croyances n'ont pas besoin de ce frêle soutien... » Et pourtant, malgré le caractère purement scientifique de cette *Histoire*, le chrétien saura y trouver une nourriture pour sa foi et sa vie spirituelle. « Il est émouvant, écrit encore Maurice Brillant, de suivre cet effort spirituel de l'humanité...; cette montée vers Dieu, cette nostalgie de Dieu et du spirituel que satisfait le christianisme. »

A l'exception de quelques pages qui tiennent plus du roman que de l'histoire (pp. 184-185), le contenu de ce premier tome répond aux promesses des éditeurs, et même une synthèse comme celle de M. Leenhardt sur les formes inférieures de la religion nous paraît remarquable.

R.-F. Refoulé.

Wilhelm SCHAMONI : *Familienväter als geweihte Diakone* (Des pères de famille, diacres). Ferdinand Schöningh, Paderborn, 1953; 76 pp.

La pénurie de prêtres est un fait presque général. Dans nos régions déjà, elle inquiète les autorité ecclésiastiques. Mais en certaines parties de l'Amérique, ce fait devient catastrophique : ainsi en Amérique Centrale, où l'on compte un prêtre pour 5.850 catholiques, spécialement au

Guatémala, où il n'y en a qu'un pour 25.000 catholiques. L'auteur se demande si l'on n'y pourrait remédier en conférant le diaconat à des pères de famille choisis parmi les meilleurs membres des communautés paroissiales, qui deviendraient ainsi de précieux auxiliaires des prêtres. Il éclaire le problème par une étude historique solide et précise sur le rôle des diacres auprès des évêques et à la tête de certaines communautés paroissiales dans les premiers siècles de l'Église. Rappelons aussi, avec lui, deux faits suggestifs plus tardifs. En 1566, le P. J. Nidal proposait au général des Jésuites François Borgia, de remédier au manque de prêtres, en Allemagne, en prenant exemple sur les Indes où les hommes mariés étaient établis, dans des villages démunis, comme représentants du prêtre; on leur conférait la tonsure et l'habit ecclésiastique. Cette proposition demeura à l'état de projet. Par contre, du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle, en Hongrie, qui se trouve souffrir alors d'une pareille pénurie, on voit des « licenciés » établis par les évêques à la tête de paroisses, y donnant le baptême et présidant à diverses cérémonies religieuses (pp. 57-58). Cette étude mérite d'attirer l'attention; elle pourrait éventuellement préparer la voie à une revalorisation du diaconat.

R.-L. Oechslin.

PÉDAGOGIE

Roger SAUVAGNAC : *La pédagogie spirituelle du P. Timon-David : Nature et surnaturel dans l'éducation chrétienne.* Procure Timon-David, Mont-Riant, Sainte-Marthe-Marseille, 1953; 400 pp.

Ce livre remet au premier plan l'œuvre remarquable du P. Timon-David. Il reprend la discussion de problèmes importants sur quoi se divisèrent les éducateurs au siècle dernier et qui restent d'actualité : quelle part donner aux moyens naturels dans la formation de la jeunesse; faut-il attirer les jeunes par des séductions analogues à celles du monde? Mais on risque alors de négliger l'essentiel : « Les enfants et les jeunes gens trouveront toujours qu'il y a trop de religion dans une œuvre où ils ne viendront que pour jouer; et la peur d'être trop dévot sera toujours la même » (cit. p. 60). Le P. Timon-David mettait résolument le surnaturel au premier plan. Non qu'il ait négligé la nature : il était trop fin psychologue pour oublier que l'enfant et le jeune homme disposent d'un trop-plein d'activité à dépenser dans le jeu. Mais il s'agit là de moyens qui n'envahissent pas. L'auteur nous explique la méthode du Père et il justifie ses conclusions à l'aide de citations judicieusement choisies. Sa thèse, brillamment soutenue à l'Institut catholique de Paris, aurait gagné, sans doute, à être présentée plus littérairement et sans ces divisions d'aspect scolaire; mais, ce que le livre y perd en agrément, il le récupère en clarté et solidité. Il aidera efficacement, souhaitons-le, à remettre en sa vraie place le surnaturel dans l'éducation de la jeunesse.

R.-L. Oechslin.

F. MONTILLA, S.J. : *Influencia de la educacion en la vida Sobrenatural.* Madrid, 1953; 184 pp.

Le naturalisme, prétend-on, caractérise notre époque. Est-ce bien certain ? Jamais en effet on n'a autant méprisé le recours aux moyens naturels pour coopérer à l'action de la grâce dans le développement de la vie surnaturelle : on s'en remet négligemment à son efficacité transcendante. Opportunément donc, le P. Montilla vient nous rappeler l'influence qu'exerce l'éducation sur la vie surnaturelle en vertu de l'unité substantielle du composé humain.

Ouvrage de vulgarisation plutôt que de recherche, ce petit compendium, qui poursuit un but pratique, pourra rendre des services analogues à ceux du précis de Tanquerey dont il s'inspire largement.

B.-M. Simeray.

Chanoine CROEGAERT : *Commentaire liturgique du catéchisme*, t. I : Les vérités de la Foi; t. II : La vie chrétienne, les commandements. Dessaint, Malines, 1953; 884 et 911 pp.

Le but que se fixe l'auteur est de fournir « à tous ceux qui sont chargés du cours de religion une documentation méthodique qui leur permette d'introduire, d'expliquer et de faire vivre la doctrine catéchistique à l'aide des rites si intuitifs et des prières du culte authentique et officiel de notre Mère la sainte Église ». Sa volonté de rendre service à tous a été jusqu'à établir des tables de concordance entre son ouvrage et les différents catéchismes de langue française : Belgique, Canada, France, Suisse (Bâle, Sion, Suisse romande).

Une introduction de quelques pages insiste sur la liturgie, vue comme une des fins primordiales du catéchisme et envisagée comme méthode d'exposé catéchétique. On ne saurait trop louer l'auteur de souligner « la haute importance de la liturgie comme moyen d'initiation doctrinale pour le peuple »; mais nous n'acceptons qu'avec réserve l'expression qui suit : « et comme corollaire pratique de l'enseignement catéchistique ». Certains, moins avisés que M. le chanoine Croegaert, seront tentés d'épingler un commentaire liturgique à une leçon présentée selon les exigences déductives d'un plan doctrinal.

Le péril ne nous paraît pas imaginaire, car le plan de ces deux ouvrages est celui même des catéchismes dont ils veulent constituer le commentaire : développements sur le symbole (t. I). — La grâce, les vertus, les dons, le péché, les commandements (t. II). — Un troisième tome est annoncé sur les sacrements.

La substance de chacun des chapitres est abondante. Celui qui a été décrit sur la Trinité comporte : l'histoire de la révélation de ce dogme, la présence trinitaire de grâce, la glorification des personnes divines la liturgie : vingt-neuf fois dans le baptême, quatre-vingt-cinq fois dans l'Office, un million donc en vingt-cinq ans! — la célébration trinitaire des dimanches. Suivent deux bonnes pages en petit caractère sur les ouvrages à consulter. Si nous ajoutons que l'ensemble du texte est sillonné d'abondantes citations, que certaines leçons sont suivies de plus de quatre pages de références bibliographiques, on aura une idée de l'importance du labeur auquel s'est astreint l'auteur de ce vaste « ensemble documentaire » qui ne craint pas d'aborder aux plages de l'érudition.

Tel quel, il pourra rendre service à qui sait déjà faire le catéchisme, ordonner un cours d'Instruction religieuse ou bâtir un sermon. Le plan même des ouvrages facilitera les recherches à cause de sa rigueur abstraite; mais l'on peut craindre que la masse des catéchistes ne puisse trouver en un tel ouvrage l'instrument d'une formation qui leur fait trop souvent défaut. Même si leurs moyens financiers individuels leur permettaient d'acquérir ce riche parterre, ils seront sans doute embarrassés pour composer leur gerbe par le nombre impressionnant des fleurs et la bigarrure des coloris.

Quelques allées ont cependant été tracées dans le domaine, grâce à d'ingénieux et méritoires procédés typographiques, et — ce qui est rare — une dominante mariale se manifeste à travers tout le champ. « Comme la mission de Marie est parallèle à celle du Christ, nous laissons la doctrine mariale suivre son cours naturel à travers toutes les leçons ». On ne peut que louer pareille intention en 1954

R. D.

LES LIVRES REÇUS

ABRAHAMS (Peter) : *Tell Freedom.* Faber and Faber, London, 1954; 1 vol. rel., 312 pp.; 12/6.

Alleluia 1955, Agenda liturgique fait par A. CRUIZIAT et le R. P. ROGUET. Éd. Alleluia, 32, rue des Bourdonnais, Paris-Ier.

BAECHTER (Paul) : *Maria im Erdenleben.* Neutestamentliche Marienstudien, Marianischer Verlag. Tyrolia-Verlag, Innsbrück, 1954; 260 pp.

BAKER (Dom Augustin) : *La sainte sapience ou les voies de la prière contemplative,* t. I. Traduction par une moniale du Mont-Olivet, introduction et notes de Dom Jean JUGLAR. Plon, Paris, 1954; 330 pp.

BEGUERIE (Ph.), LECLERCQ (J.), STEINMANN (J.) : *Études sur les prophètes d'Israël.* Coll. « Lectio divina ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 180 pp.; 480 fr.

BIOT (Dr René) et DUFOUR (Dr F.-M.) : *Et toi... que vas-tu faire?* Plon, Paris, 1954; 324 pp.

BOUIN (Abbé Paul) : *Les martyrs de l'Ouganda.* Éd. Fleurus, Paris, 1954; 48 pp., 4 illustr. à la page; 190 fr.

BOYER (Chan. A.) : *Venez, Seigneur.* Coll. « Éducation progressive du chrétien ». Livre de préparation à la première communion, à la première confession, à la confirmation. Éd. de l'École, Paris, 1954; 1 vol. rel., 120 pp., illustr. hélio.

CARROUGES (Michel) : *Charles de Foucauld, explorateur mystique.* Éd. du Cerf, Paris, 1954; 298 pp., 5 hors-texte; 690 fr.

CHERPENET (Jacques) : *Le bienheureux Jean d'Avila. Écoute, ma fille (Audi, filia).* Coll. « Les Maîtres de la spiritualité chrétienne ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1954; 360 pp.; 870 fr.

CHOISY (Maryse) : *Problèmes sexuels de l'adolescence.* Coll. « L'enfant et la vie ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1954; 190 pp.; 420 fr.

CLUNY (Roland) : *Cathédrales, pierres vivantes.* Éd. de la Table Ronde, Paris, 1954; 260 pp.

COLLOMB (Abbé P.) : *Place et rôle de la Sainte Vierge dans notre vie surnaturelle.* Sém. des vocations tardives, St-Jean par Changis, S.-M., 1954; 78 pp.; 100 fr.

Corpus christianorum, series latina, t. CIII et CIV, Sancti Caesarii arelatensis Sermones, présentés par Dom G. MORIN. Éd. Brepols, Turnout, 1953.

Paul Couturier, apôtre de l'unité chrétienne, témoignages. Coll. « Ronds-Points », 6. Vitte, Lyon-Paris, 1954; 210 pp.

DEHAU (P.-Th., O.P.) : *L'apostolat de Jésus.* Presses Universitaires Laval, Québec; Mame, Tours, 1954; 412 pp.

DOHERTIE (Eddie) : *Martin.* The blessed Martin Guild, New-York; 220 pp.

Early Fathers from the Philokalia, translated by E. KADLOUBOVSKY and G. E. H. PALMER. Faber and Faber, London, 1954; 1 vol. rel., 430 pp.; 35 /—.

ENGLEBERT (Omer) : *Saint Pierre-Louis-Marie Chanel.* Coll. « Pages catholiques ». Albin Michel, Paris, 1954; 60 pp.; 100 fr.

Formation doctrinale des religieuses. Coll. « Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui ». Éd. du Cerf; 300 pp.; 585 fr.

GOLDBRUNNER (Joseph) : *Sainteté et santé.* Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 1 vol. cart., 70 pp.

GREGORY OF NYSSA (St) : *The Lord Prayer, the beatitudes.* Translated and annoted by Hilda-C. GRAEF. Coll. « Ancient Christian Writers ». Longmans Green and C°, London, 1954; 212 pp.; 25 /—.

Guide pratique des catholiques de France, 3° éd. Guide n° 1; 470 pp.

HASSEVELDT (Abbé R.) : *Le mystère de l'Église.* Éd. de l'École, Paris, 1954; 352 pp. et 31 dessins; 380 fr.

HOESL (Paula) : *Jeunesse au grand large.* Spes, Paris, 1954; 220 pp.; 425 fr.

HUCHET BISHOP (Claire) : *Martin de Porres, Hero.* Illustr. de Jean CHARLOT. Houghton Mifflin C°, New-York, 1954; 1 vol. rel.

JEAN DE SAINT-THOMAS : *Cursus theologicus.* In II^{am}-II^{ae}, *De caritate,* et II II^{am}-II^{ae}, *De Spe.* Presses Universitaires Laval, Québec; Lethielleux, Paris, 1953; chaque vol., 800 fr.

KONINCK (Charles DE) : *La piété du fils.* Presses Universitaires Laval, Québec; Lethielleux, Paris, 1954; 230 pp.; 1.200 fr.

LABOURDETTE (M.-M., O.P.) : *Foi catholique et problèmes modernes.* Coll. « Le monde et la foi », Desclée et C^{ie}, Paris, 1954; 166 pp.

LUSSEYRAN (Jacques) : *Silence des hommes.* Éd. de la Table Ronde, Paris, 1954; 240 pp.; 480 fr.

MAERTENS (Dom Thierry) : *Le Messie est là.* Coll. « Lumière et Vie », 4. Éd. de l'abbaye Saint-André, Bruges, 1954; 172 pp.

Maria. Études sur la Sainte Vierge, sous la direction d'Hubert DU MANOIR, S.J., t. III. Beauchesne, Paris, 1954; 820 pp.

MASSERON (Alexandre) : *La légende franciscaine.* Textes choisis, traduits et annotés. Coll. « Textes pour l'histoire sacrée », sous la direction de DANIEL-ROPS. Arthème Fayard, Paris, 1954; 380 pp.; 850 fr.

Mémorial spirituel de sainte Gertrude. Livre deuxième du *Héraut de l'amour divin.* Préface et traduction de Dom Pierre DOYÈRE. Plon, Paris, 1954; 130 pp.; 360 fr.

Nos sens et Dieu. Études carmélitaines. Desclée de Brouwer, Paris; 220 pp., 25 illustr.; 1.200 fr.

PENNA (Angelo) : *San Pietro.* Morcelliana, Brescia, 1954; 350 pp.

Peut-on se passer de métaphysique ? Ouvrage collectif. Coll. « Nouvelle recherche ». Privat, Presses Universitaires de France, Paris, 1954; 450 pp.; 960 fr.

PRENAT (Pierre) : *Espérance pour les lépreux.* Préface de Mgr MAURY. Éd. du Rameau, Paris, 1954; 290 pp.; 700 fr.

RAHNER (Hugo, S.J.) : *Mythes grecs et mystère chrétien.* Coll. « Bibliothèque historique ». Payot, Paris, 1954; 300 pp.; 900 fr.

REGNIER (J.) : *Le sens du péché.* Lethielleux, Paris, 1954; 128 pp.; 275 fr.

ROBERTS (Archbishop, S.J.) : *Black Popes. Authority : its use and abuse.* Longmans Green and C°, London, 1954; 1 vol. rel., 140 pp.; 8/6.

RONDET (Henri, S.J.) : *Saint Joseph.* Textes anciens avec une introduction. Lethielleux, Paris, 1954; 180 pp.; 420 fr.

Saint THOMAS D'AQUIN : *Contra Gentiles,* l. II. Texte de l'édition léonine, traduction de M. CORVEZ et L.-J. MOREAU. Lethielleux, Paris, 1954, en souscription.

Saint THOMAS D'AQUIN : *La pensée humaine.* Traduction française de J. WEBERT, O.P., *Somme théologique.* Éd. du Cerf, Desclée et C^{ie}; 340 pp.; 450 fr.

SALET (Gaston, S.J.) : *Plus près de Dieu.* Lethielleux, Paris, 1954; 220 pp.; 400 fr.
SHEEN (Mgr Fulton) : *Mariés devant Dieu.* Amiot-Dumont, Paris, 1954; 250 pp.
SION (M.-L. DE) : *Triomphe par l'échec : le Vénérable Libermann.* Spes, Paris, 1954; 224 pp.; 375 fr.
Symposium di psicologia clinica. Éd. « Vita et Pensiero », Milano, 1953; 330 pp.
VANCOURT (Raymond) : *La phénoménologie et la foi.* Coll. « Le monde et la foi ». Desclée et Cie, Paris, 1954; 130 pp.
The Blessed Martin Guild Fifteenth Anniversary Book. New-York; 1 vol. rel.; 160 pp.
VAN HOUTRYVE (Dom Idesbald) : *Saint François de Sales peint par lui-même,* 2e éd. revue et corrigée. Centre liturgique Mont-César, Louvain, 1954; 244 pp.
VIOLLET (Jean) : *La bonne entente conjugale.* Éd. familiales de France, Paris, 1954; 176 pp.; 330 fr.
WENDELL (Francis N., O.P.) : *The formation of a lay apostle.* Éd. Third Order of St-Dominic, New-York; 1 vol. rel., 100 pp.; $ 1.25; broché, $ .50.
With blessed Martin de Porres. The blessed Martin Guild, New-York, 1954; 1 vol. rel., 240 pp.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 3e trimestre 1954. — Impr., n° 1.048.